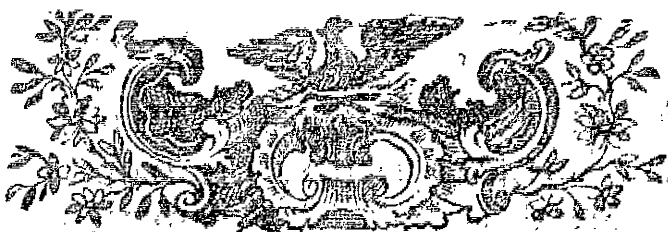


La Comtesse Suedoise ou Memoires de Madame de G*** : tome premier.
-- Berliet Stralsound, : . ; A Berlin : Chez Gottl. Aug. Lange, 1766
[6], 272 p., []3, A-R8 ; 8°
Memoires de Madame de G***. -- Marca de imp. en port.

I. Título

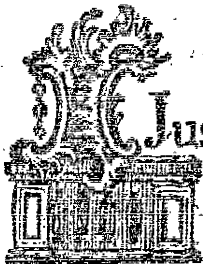
R-4998 Enc. piel con hierros dorados en el lomo y cantos



AVERTISSEMENT

DU

TRADUCTEUR.



Jusqu'à présent le Commerce Littéraire entre l'Allemagne & la France est fort inégal. On traduit en Allemand presque tout ce qui paroît en François; mais on n'a de Traductions Françaises que d'un très petit nombre d'Ouvrages Allemands; & ce n'est guères que de quelques Traittés scientifiques, comme *l'Art de la Verrerie, la Lithogéognosie, &c.* Pour les Livres de Goût, Poésies, Pièces de Théâtre, Romans, ils sont

à

A V E R T I S S E M E N T.

à peu près au rebut; les François se croient trop riches, ou trop supérieurs dans ces divers genres, pour rien emprunter à leurs Voisins, & surtout, (car il y a Voisins & Voisins,) aux Allemands. Tranchons le mot; il subsiste un préjugé contre le goût & le génie de cette dernière Nation; & si personne n'ose adopter hautement le bon, ou pour mieux dire, le mauvais mot du *P. Bouhours*, il semble qu'on agisse tacitement en conséquence.

Je ne m'ingérerai point à décider, si mon travail est propre à accréditer, ou à diminuer, le préjugé dont je viens de parler. Je laisse au Lecteur éclairé pleine liberté de juger, & je lui promets d'avance une entière résignation à ses arrêts. Tout ce dont je dois avertir pour ma décharge, & afin qu'on ne croye pas que la simple démangeaison de faire rouler la presse, m'ait déterminé dans cette occasion; c'est que *M. Gellert*, Auteur de ce petit Roman, est fort célèbre en

Alle-

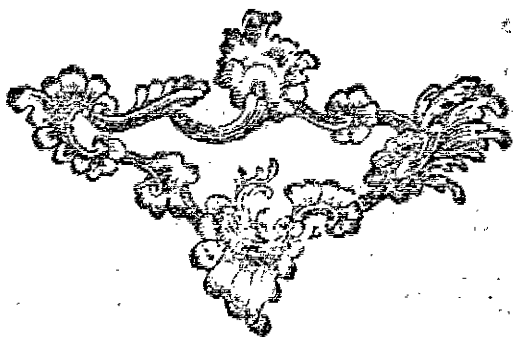
AVERTISSEMENT.

Allemagne, qu'il passe pour exceller en divers genres, & que tout ce qu'il a publié dans sa Langue a été parfaitement bien accueilli. On lui feroit tort de s'en rapporter à une mauvaise Traduction de ses Fables, qui semble faite en dépit du langage & du bon sens. Mais, comme il y a toujours un certain nombre de gens qui se laissent prévenir, il est à souhaiter que ce nouvel échantillon des talens de l'ingénieux *Gellert*, puisse leur en donner l'idée avantageuse, qu'il mérite incontestablement.

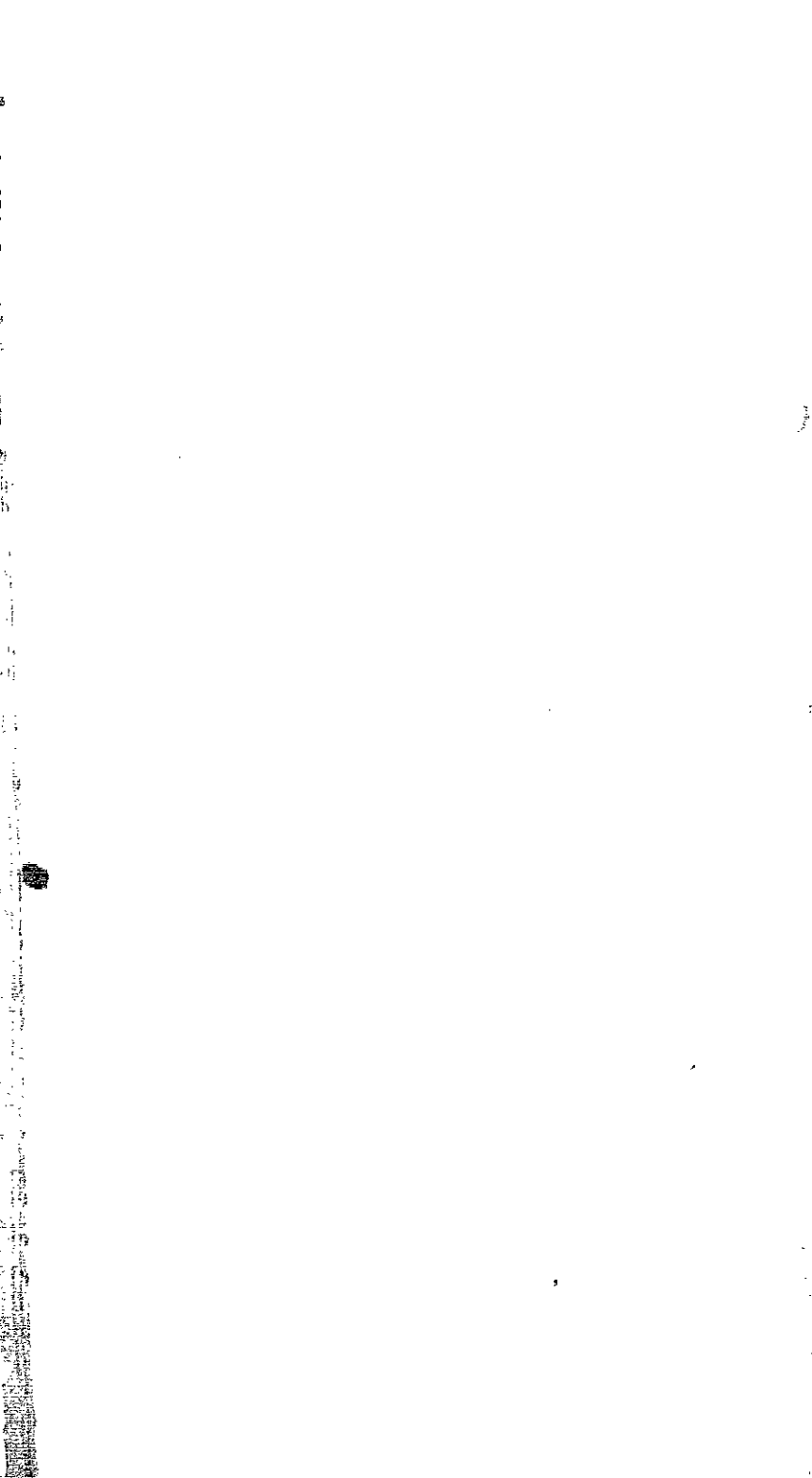
Cette Traduction de la Comtesse Suedoise a été faite avec beaucoup de soin; & on y a usé du degré de liberté, qui peut seule conserver aux Traducteurs quelque égalité avec leurs Originaux. Ces Mémoires ont un tour vif & attachant; il y a des sentimens, des mœurs, & une singularité d'événemens heureusement imaginée. L'Auteur narre d'une manière animée; il peint véritablement. Quant au Système de son Roman, c'est
le

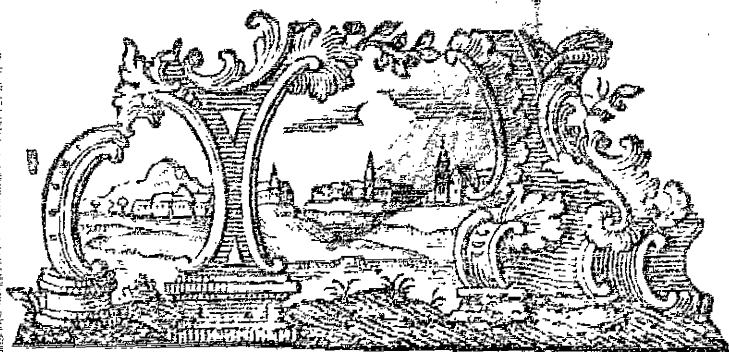
A V R T I S S E M E N T.

le double mariage de l'Heroïne qui en fait le fonds, & les événemens paroissent ménagés de manière à le justifier, & à conserver l'intérêt, qui est l'ame de ces fictions. Peut-être qu'on auroit pû pousser l'idée jusqu'au bout, & renouer l'union de la Comtesse avec R. mais au fonds la décence est mieux observée dans le plan que l'Auteur a suivi. Nous ne sommes pas appellés à entrer dans un examen plus particulier de ce petit Ouvrage, nous souhaitons seulement qu'il paroisse assez bon pour être critiqué.



LA
COMTESSE SUEDOISE,
OU
MÉMOIRES
DE
MADAME DE G***
TOME PREMIER.





LA
COMTESSE SUEDOISE,
OU
M É M O I R E S
DE
M A D A M E DE G * * *



Si je ne m'étois point sur l'Histoire de ma famille, c'est que je n'ai pas grand' chose à en dire : je ne ferois pas plus de quartier au Lecteur là-dessus que tant d'autres personnes qui écrivent leur Vie, & qui n'ont garde de n'y pas faire entrer autant qu'il leur est possible celle de leurs Ancêtres. Mais j'ai perdu mes parens dès ma plus tendre

enfance ; & tout ce que je fais de mon Père, c'est qu'il étoit un Gentilhomme Livonien, aussi honnête homme que peu accommodé des biens de la fortune.

Mon Oncle, aussi Gentilhomme campagnard, mais qui avoit étudié dans sa jeunesse, me prit chez lui après la mort de mon Père, & m'éleva sur ses Terres jusqu'à ma seizième année. Je n'oublierai jamais ce qu'il dit une fois à sa Femme qui le consultoit sur mon éducation : *Je prétens, dit-il, qu'on l'éleve le matin comme un Garçon, & l'après-midi comme une Fille.* Ma Tante qui n'avoit point de fille, m'aimoit beaucoup ; & elle voyoit avec peine qu'on m'appliquât aux mêmes études que ses fils, qu'on me fit apprendre les Langues, & qu'on me remplît l'esprit de choses qu'elle regardoit comme uniquement propres à me rendre une Pédante. S'il n'avoit tenu qu'à elle, on m'auroit délivré de cette gêne ; mais son E'poux ne le voulut point. „N'ayez pas
 „peur, lui disoit-il ; cette jeune Demoiselle
 „n'en sçaura jamais trop. Je veux lui for-
 „mer l'esprit & le jugement, sans en faire
 „une Savante. Comme elle n'est pas riche,
 „jamais elle ne sera recherchée en mariage
 „que par un homme de mérite, & qui fasse
 „cas des connoissances. Si elle a le bonheur

„de rencontrer un Mari de cet ordre, sa dot
 „sera de lui procurer les agrémens qu'on
 „peut attendre d'une femme bien élevée;
 „& elle ne sçauroit par conséquent être
 „trop riche en sagesse, en habileté, & en
 „bonnes mœurs.,, Ce digne Oncle n'épar-
 gna rien pour remplir l'idée qu'il avoit
 conçue; & mes progrès auroient été assuré-
 ment plus rapides encore, si ma Tante qui
 par de bonnes intentions contraires traver-
 soit un peu les siennes, eut vécu quelques
 années de moins. Ce n'est pas que je per-
 disse entièrement mon tems auprès d'elle;
 j'en reçus de fort bonnes directions pour la
 conduite d'un ménage, & pour d'autres
 choses relatives aux occupations de mon
 sexe: mais elle eut l'imprudence de me tour-
 ner un peu du côté de cette galanterie qui,
 bien qu'innocente dans le fonds, achemine
 à la Coquetterie, & à ces petits airs qui ren-
 dent une femme plus ridicule qu'aimable.
 J'étois bien jeune; mais pourtant déjà dans
 cet âge où l'on commence à sentir ce que
 l'on vaut, & à avoir plus besoin de frein à
 l'amour propre que d'aiguillon.

Je ne crains donc point de dire que ce
 fut pour mon bonheur que ma Tante mou-
 rut, avant que j'eusse atteint ma dixième
 année. Cette mort mit mon Oncle en plai-

ne liberté de suivre le plan qu'il s'étoit formé pour mon éducation, & d'effacer les impressions contraires à ses vûes que je pouvois avoir déjà reçues. J'avois le cœur naturellement bon; il n'eut point à combattre mes penchans, il s'agissoit seulement de les féconder, ou du moins de les bien diriger. Il s'attacha donc surtout à me former le cœur, & par degrés il m'accoutuma à ne pas me laisser surprendre par les objets qui frappent les yeux, & qui affectent les sens, mais à réserver mon estime, mon goût, mon affection, pour des choses du véritable prix desquelles je fusse bien convaincuë, & qui répondissent mieux à l'excellence de mon Ame. Il s'apperçut qu'on m'avoit déjà appris que j'étois belle; il ne combattit pas formellement cette idée, il étoit trop éclairé pour faire une aussi mauvaise manœuvre; mais il mit ses soins à m'inculquer que le véritable prix de la beauté dépendoit des qualités solides de l'esprit & de la bonté du cœur; que sans l'esprit on n'étoit qu'une belle Idole, & sans le cœur une dangereuse Enchanteresse qui attiroit pendant quelque tems les hommes dans ses pièges, mais qui finissoit par en être le mépris & l'horreur. Il me mit surtout à l'abri de ce désir d'exciter l'admiration à quel-

que

que prix que ce soit, qui engage le sexe à tant d'écarts ; en me convainquant que ces hommages prétendus qui paroissent d'abord si flatteurs, ne sont qu'une vaine fumée qui s'évanouit sans laisser aucun dédommagement à celles qui en font leur objet capital. Quand il vit que je goûtois les préceptes, & que je prenois le goût de la solidité, il m'initia dans la véritable Philosophie ; non dans celle qui se perd en raisonnemens vains & subtils, mais dans celle qui conduit droit à la Morale, qui enseigne le chemin de la Vertu, & qui finit par remettre l'homme entre les bras de la Religion. Il me fit connoître celle-ci, uniquement comme la Science du bonheur, l'unique source de la paix, de la joye, de la tranquillité, l'unique Thrésor dans toutes les situations de la vie, l'unique azyle dans les afflictions, l'unique consolation dans la mort, le Souverain Bien en un mot dans cette vie & dans celle qui est à venir. A mesure que ce cher Oncle me parloit, il sembloit véritablement que mon cœur s'ouvrit ; & ses instructions y entroient beaucoup plus profondément que dans ma mémoire. C'est à ces salutaires principes que j'ai l'obligation d'avoir toujours aimé la Vertu, & de l'avoir regardée, lorsque je suis parve-

vuë à un âge plus mûr, non comme un fardeau gênant, mais comme la plus agréable Compagne que nous puissions avoir dans nôtre voyage à travers ce Monde. Je suis bien persuadée que si l'on ne nous proposoit jamais la Religion que sous son véritable point de vuë, & qu'on s'attachât surtout à nous faire sentir si parfaite conformité avec la raison, & sa parfaite utilité à l'égard de nos seuls vrais intérêts, elle ne contribueroit pas moins à étendre & à fortifier nôtre Esprit qu'à corriger & améliorer nôtre Cœur. Bien des gens seroient plus propres à se bien conduire dans les affaires qui concernent leur vocation, & à réüssir dans le genre de vie qu'ils ont embrassé, si leur Ame avoit été, pour ainsi dire, préparée & formée par une connoissance solide de la Religion. Mon Oncle n'a jamais voulu que je l'en crusse en quoi que ce fût sur la simple parole; il a toujours exigé de moi, dans toutes les choses qui surpassoient encore ma portée de demeurer dans l'indécision, jusqu'à ce que j'eusse acquis la pénétration nécessaire pour en juger. En un mot, il ne m'enseignoit point cette Philosophie dont on fait parade dans la Société, & qui peut servir tout au plus d'aliment à nôtre vanité pendant quelque tems; mais il m'apprit celle

elle qui passe aussi-tôt de l'Esprit au Cœur, qui nous donne des mœurs, qui nous inspire des qualités aimables, de la douceur, de la modestie, & qui ne laisse pas de nous rendre magnanimes, intrépides, d'une fermeté inébranlable dans tous les revers de la vie. Je ne dis point cependant que j'aie atteint le point auquel mon sage guide vouloit me conduire; ce seroit faire un éloge trop pompeux de moi-même, & prouver récifément le contraire. Mais si je ne dévins pas un modèle de perfection, j'eus au moins le désir sincère de me perfectionner de plus en plus, & je ne perdis jamais cet objet de vûë. Je n'en dirai pas davantage sur mon compte; je laisse au Lecteur le soin de se former lui-même une idée plus détaillée de mon caractère d'après les aventures qu'il va lire. Je craindrois, avec quelque circonspection que je parlasse de moi-même, de ne pouvoir éviter le reproche d'amour propre, ou celui de fausse humilité.

J'avois seize ans, lorsque je fus mariée au Comte Suedois de G. Voici comment cette chose arriva. Le Comte avoit des biens en Livonie dans le voisinage de la Terre de mon Oncle. L'année avant mon mariage il vint de Suede avec son Père. Il me vit quelquefois chez mon Oncle, & s'entre-

aint avec moi. Malgré ma naissance, je n'étois qu'une pauvre Demoiselle; & il ne pouvoit pas m'entrer dans l'esprit que je ferois la conquête d'un Comte qui étoit fort riche, d'une figure aimable, considéré à la Cour, déjà Colonel d'un Régiment, & qu'une Princesse même n'auroit pas dédaigné. Mon bonheur vint incontestablement de ce que je ne pensai point à lui plaire. Cela me donna un air libre & des manières aisées, parce que je n'étois point occupée à rendre des pièges à son cœur; au lieu que si j'avois voulu paroître plus aimable & plus spirituelle, j'aurois donné dans la contrainte & dans l'affectation. Ce n'est pas qu'au fonds il ne me plût beaucoup; mais autant que j'aurois souhaité en secret qu'il pût être à moi, autant regardois-je cette idée comme une vraye chimère, & la chose du monde la plus impossible.

Au bout d'un an, je reçus une Lettre de sa part. Tout le contenu de cette Lettre se réduisoit à me demander, si je pourrois me résoudre à l'épouser, & à le suivre en Suede. Son cœur étoit pour moi d'un prix infini; & la manière généreuse, avec laquelle il me l'offroit, rehaussait encore ce prix. Il y avoit dans la déclaration de son amour un tour véritablement enchanteur.

ne n'étoit point l'ouvrage de l'esprit: le Lecteur seul y parloit. Mais le Lecteur en sera mieux convaincu, si je mets ici la Lettre même sous ses yeux.

MADemoiselle,

Je vous aime. Ne vous étonnez point de cet aveu, ou si la franchise avec laquelle vous le fais, ne peut que vous causer quelque surprise, pensez au moins que c'est un effet de la sincérité de mon caractère. Attendez, ma chère Demoiselle, que je vous aye tout dit. Mais qu'ai-je encore à vous dire? Je vous aime depuis le premier moment auquel j'ai joui, il y a un an, de votre conversation. Je ne vous dissimulerai point que j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour vous oublier, parce que l'état de mes affaires dans ma Patrie sembloit l'exiger; mais tous mes efforts ont été vains, & n'ont servi qu'à me convaincre plus fortement de la force de mon amour & de votre mérite. Seroit-il bien possible que ma franchise pût vous offenser? Non; pourquoi seriez-vous de la répugnance pour l'amour d'un homme, dont l'amitié sembloit ne vous pas dédaigner? Mais puis-je compter que vous m'écouteriez favorablement, si j'acheve de vous ouvrir mon cœur? Oserois-je vous demander, si vous voulez me rendre amour pour amour, en

consentant à devenir mon Epouse, Et à m suivre en Suede? Vous avez trop de générosité pour laisser sans réponse une Question de décision de laquelle dépend tout mon repos. Ah! ma chere Amie, que ne puis-je apprendre dans cet instant, si vous me trouvez digne de vous, Et ce que je dois espérer! Réfléchissez sur ce que vous pouvez répondre, sans vous faire la moindre contrainte, à un Amant qui ne fait valoir d'autre mérite que sa tendresse et son respect. Je ne veux point trop presser votre cœur. Je vous laisse tout le tems dont vous croirez avoir besoin pour vous déterminer. Mais je ne puis m'empêcher de vous dire au même tems, que tous les momens me paroissent bien longs, jusqu'à ce que je sois instruit de ma destinée. Avec quelles instances ne vous conjurerois-je point de m'aimer, si je me livrois à mes sentimens, Et ne suivois que mes desirs! Mais non: votre tendresse est une chose trop importante pour moi, pour vouloir en être redevable à aucun autre motif qu'à son libre choix de votre volonté. Quelque accident que fût pour moi une nouvelle fâcheuse, elle ne pourroit cependant porter aucune atteinte à mon amour Et à mon respect pour vous. Je ne me croirois pas en droit de haïr une Demoiselle aimable, parce qu'elle ne trouvoit pas des raisons assez fortes de me faire le pro-

de son cœur pour toujours. Ouit, je con-
 fiterois, ma digne Amie, à vous révéler, &
 imputerois mon malheur qu'à moi-même.
 j'ai de peine à finir cette Lettre! Que
 j'aurois de plaisir à vous répéter encore cent
 fois que je vous aime, que je ne cesserai jamais
 vous aimer, que j'observe dans mon esprit
 qu'à la moindre mine que vous faites en li-
 vant cet aveu, dans le désir d'y démêler quel-
 que chose d'avantageux pour moi. Adieu.
 Ah! ma chere Demoiselle, quand me répon-
 drez-vous!

Le Père du Comte avoit écrit en même
 sens à mon Oncle. On peut juger que
 l'affaire fut bientôt conclüe. Je me vis en
 clin d'oeil la future de mon aimable
 Comte. Je voudrois être en état d'expri-
 mer ce qui passa dans mon cœur depuis ce
 moment jusqu'à celui de nôtre union. Je
 n'avois jamais aimé. Plusieurs des person-
 nes de mon sexe qui lisent cette déclaration,
 ont sans doute de la peine à m'en croire,
 & rejetteront peut-être mon innocence sur
 ma simplicité, ou bien elles s'imagineront
 que je n'avois, ni charmes, ni sentimens,
 puisque dans ma seizième année je ne pou-
 vois pas compter au moins une douzaine
 d'Adorateurs. Je ne saurois qu'y faire.
 Que cela tourne à ma gloire, ou à ma hon-
 te,

ves que nous lui attribuons, le penchant qu'elle a pour nous, suffit pour tenir lieu de réalité. Et pourquoi cela? C'est que c'est nous-mêmes que nous aimons dans les autres. D'où viendrait la confiance en amour si non du plaisir de sentir que nous vivons pour ainsi dire, dans autrui que la personne aimée est un autre nous-même, & que nous sommes l'unique objet de toutes ses affections?

Mon tendre Amant, mon bien-aimé Comte, me fit à mon arrivée les caresses les plus touchantes; & je ne crois pas qu'on puisse concevoir un bonheur plus grand que celui dont je jouissois auprès de lui. Notre Mariage se fit sans éclat, & n'en fut que plus délicieux. Il y aura bien des jeunes Demoiselles, qui ne pourront pas concilier ces deux idées. Pour tâcher de les convaincre qu'elles peuvent être associées ensemble; il faut faire un petit détail de mes Noces. J'étois depuis huit jours en Suede, & je m'étois tout à fait remise de la fatigue du voyage, lorsque le Comte me pria de fixer le jour de son bonheur. Je l'assurai que je ne pouvois jamais recevoir trop-tôt l'honneur qu'il vouloit me faire de me prendre pour Épouse; & que le jour qui me feroit le plus de plaisir, seroit celui qu'il voudroit
bien

bien choisir lui-même. Là-dessus, sans tenir plus long-tems conseil, la cérémonie fut mise au lendemain. Il entra dans ma chambre le matin de ce jour fortuné, & me demanda, si j'étois encore bien résoluë de ne pas achever la journée, sans devenir sa moitié. Je baissai les yeux à demi, & je lui répondis par un tendre & modeste baiser. Je portois ce jour-là un habit simple, mais de bon goût. „Vous me plaisez à ravir, me dit le Comte, dans cet habillement. Il va merveilleusement à vôtre taille; & vous l'embellissez mille fois plus que les parures les plus brillantes ne pourroient vous embellir. Je crois que vous pourriez fort bien n'en point changer aujourd'hui. Si je vous plais ainsi, mon cher Comte, répondis-je, je suis assez-belle, & assez parée,„ Je me trouvai donc tout d'un coup dans mes atours de Nôce, sans m'en être doutée. Nous passâmes la matinée à nous entretenir de la manière la plus tendre. Je m'assis une demi-heure devant mon Clavecin pour y jouer quelques airs que j'accompagnai de ma voix à l'arrière du Comte, & pour satisfaire les mouvemens de mon propre cœur. De cette manière midi arriva. Le Père du Comte, par sa mère, & une sœur unique qu'il avoit

enë, étoient mortes depuis long-temps,) vint avec mon Père nous trouver. Ils nous embrassèrent tendrement en nous félicitant, & nous dirent que l'Ecclesiastique qui devoit bénir nôtre mariage, étoit déjà arrivé. Nous descendimes dans la Sale. L'Ecclesiastique fit sa fonction; & quelques minutes nous unirent pour jamais. Nous nous mîmes à table, nous quatre & lui. Six ou huit plats firent tout le repas. Voilà tous les préparatifs & toute la pompe de mes Noces. Que de fiancées croiroient être ridicules ou à plaindre, si elles se marioient avec aussi peu de fracas! Jamais pourtant je ne fus plus contente. J'étois en repos, ou pour mieux dire, rien ne me détournoit de mes tendres inquiétudes, je n'avois point à essuyer les insipides railleries, & à entendre l'indécemment vacarme, dont on se plaît dans les Noces ordinaires à fatiguer les nouveaux E'poux. Après le repas, nous allâmes faire un tour de promenade en Carosse, jusques chez M. R. qui avoit accompagné le Comte dans ses voyages, & qui s'étoit ensuite établi sur un petit bien à un mille de nôtre Terre. Mon E'poux chérissoit infiniment cet honnête homme. „Je vous amene, lui-dit-il en arrivant, ma chere Femme. Elle porte „ce titre depuis aujourd'hui. N'est-il pas
vrai

„vrai que j'ai fait un excellent choix. Je
 „veux que vous foyez un des premiers
 „témoins de sa joye & de la mienne; venez,
 „& accompagnez - nous à nôtre retour „
 Nous revinmes donc dans sa compagnie,
 sans nous être arrêtés chez-lui. Pour ache-
 ver le récit de cette journée, elle ne finit pas
 moins heureusement qu'elle avoit com-
 mencé.

Je m'étonne de me trouver si avancée
 dans mon récit, sans avoir encore fait le
 portrait de mon Epoux. Il étoit brun, &
 avoit les yeux si brillans, si pleins de feu,
 qu'on ne pouvoit le regarder fixement, sans
 quelque émotion de crainte. Mais le reste
 de sa physionomie tempéroit si bien ce feu
 qu'il n'en résultoit qu'un air de grandeur,
 de vivacité, & même de tendresse. Il étoit
 d'une stature extrêmement avantageuse.
 Je ne veux pas aller plus loin dans cette de-
 scription. De trop grands détails gâtent
 souvent l'idée qu'on voudroit donner aux
 Lecteurs de la beauté d'une personne. Il
 suffit que mon cher Comte étoit à mes yeux
 le plus beau des humains.

Peu après nôtre Mariage, il fut obligé
 d'aller à son Régiment. Son Père, qui dans
 un âge avancé conservoit beaucoup de
 gayeté & d'agrément, voulut me rendre

l'absence de mon E'poux plus supportable, en me menant voir ses autres Terres. Sur l'une d'elles je trouvai une Femme, jeune & belle, qui passoit pour la Veuve de l'Administrateur de cette Terre. Cette Femme avoit quelque chose de si séduisant en elle-même, & de si engageant dans son commerce, que je sentis du penchant pour elle dès la première vuë, & que dans peu de tems j'en fis mon Amie. Je la priai de m'accompagner au retour, & de vivre avec moi. Je l'assurai qu'elle seroit dans ma Maison, non sur le pied de Domestique, mais comme mon égale; & que quand elle ne voudroit plus demeurer avec moi, j'aurois soin de la pourvoir d'une manière honnête. Elle reçut ma proposition en versant des larmes, & se défendit de l'accepter, tantôt en alléguant un fils en bas âge qu'elle élévoit, tantôt en disant qu'elle n'avoit de goût que pour une vie retirée. Cependant elle ne me quittoit point, & me montrait tant de déférence & d'attachement, que je la priai cent fois de me dire en quoi je pourrois lui rendre service. Mais elle refusa toutes mes offres avec beaucoup de noblesse, & se contenta de me demander mon affection.

Le vieux Comte voulut partir; & comme la jeune Veuve m'accompagnoit jusqu'à
la

la voiture, j'aperçus un Enfant à la fenêtre de l'étage d'embas de la maison. Je demandai à qui il étoit? La Veuve demeura toute interdite d'effroi. Elle m'avoit dit que son enfant avoit eu tout récemment la rougeole, & n'avoit pas voulu me le montrer, dans la crainte, disoit-elle, que sa vuë ne fit quelque impression fâcheuse sur moi. Je voyois au contraire que cet Enfant étoit parfaitement sain & net; & je n'eus point de repos qu'on ne me l'eût apporté. Mais, bon Dieu! quel fut mon saisissement, lorsque je vis en lui l'image la plus ressemblante de mon E'poux. Je fus incapable de proférer une seule parole. Je baisai pourtant l'Enfant, j'embrassai même la Mère, & je me mis sur le champ dans la voiture. Le vieux Comte remarqua bien mon émotion, & il ne balança point à me découvrir avec une aimable franchise tout le mystère.

„La Femme que vous avez vuë, me dit-il, „est une ancienne Maîtresse de mon fils. Si „cet aveu a quelque chose qui vous offense, „prenez-vous-en plutôt à moi-même qu'à „votre E'poux. C'est moi qui suis la cause „de cette aventure. J'ai donné à mon fils „dès sa première jeunesse une éducation „d'un ordre singulier, & que vous n'ap- „prouverez peut-être pas à bien des égards.

„J'ai voulu que mon fils trouvât non seu-
„lement en moi un Père qu'il devoit res-
„pecter, mais un Ami qu'il pouvoit aimer.
„Il n'avoit rien à craindre de ma part,
„sinon lorsqu'il me cachoit quelque chose.
„Aussi m'avoüoit-il tout; & cela me mit en
„état de le détourner de mille folies, pour
„l'ordinaire avant que de les avoir commi-
„ses, ou du moins avant que d'en avoir
„contracté l'habitude. Quand je voulus lui
„faire commencer ses voyages, je favois
„qu'il aimoit une jeune fille que ma Sœur
„avoit pris chez elle comme Orpheline,
„parce que c'étoit un enfant aimable & vif,
„pour la faire élever dans la compagnie
„d'une fille unique qu'elle avoit. Mon fils
„ne m'avoit jamais fait un secret de cette
„inclination. Il me pria, lorsqu'il fut sur
„le point de partir, de lui permettre de
„prendre cette personne avec lui, comme
„sa bonne Amie. Soit que je fusse trop
„foible pour résister à ses instances, ou que
„je voulusse me servir de ce moyen pour le
„détourner des liaisons dangereuses qu'il
„pourroit former dans des pais étrangers,
„j'acquiesçai à sa demande. C'est cette
„même femme que vous avez vuë, & qu'on
„fait passer pour une Veuve. Elle a de
„fort bonnes qualités; & je lui ai fait pré-
„sent

„sent de mille E'cus, afin qu'elle pût faire
 „un mariage sortable, quand elle voudroit.
 „J'ai aussi destiné un revenu fixe à l'éduca-
 „tion de son fils. Mais si cette personne
 „vous déplaît & vous inquiète le moins du
 „monde, je suis tout prêt à la faire aussi-
 „tôt partir pour les Terres que j'ai en Li-
 „vonie, & vous débarrasser par-là de tout
 „souci.“

Qu'on ne croye point que pendant ce ré-
 eit je sentisse naître la moindre aversion
 pour les anciennes inclinations de mon
 E'poux. Non; je n'ôtai point mon amitié à la
 fausse Veuve: & cette amitié amortit la jalou-
 sie. Je priai seulement le Comte de la marier
 convenablement, & d'une manière qui l'é-
 loignât. A nôtre retour je trouvai que
 mon E'poux étoit déjà arrivé. Quelque cer-
 taine que je fusse de son Amour, je n'eus
 point de repos, que par toutes sortes de
 petites froideurs apparentes je ne l'eusse
 forcé à m'arracher un secret, dont mon
 cœur ne vouloit pas avoir fait inutilement
 la découverte. Il fut érrangement surpris,
 & se plaignit amèrement de l'imprudencce de
 son Père, de m'avoir menée dans un lieu,
 où j'avois pâ prendre des idées si préjudi-
 ciables à nôtre union. Il donna sur le
 champ ses ordres pour qu'on éloignât cette

femme avec son enfant, en ne la laissant manquer de rien de tout ce qu'elle demanderoit pour leur entretien. Tout cela fut exécuté dans l'espace de huit jours. Je ne pouvois exiger de preuve plus forte de sa fidélité; & j'aurois été souverainement iniuste de lui vouloir du mal un seul moment à ce sujet. Cependant il me restoit quelque petit levain d'inquiétude.

Le comte m'avoüa qu'il auroit infailliblement pris cette femme pour son E'pouse, s'il avoit pû obtenir le consentement de la Cour. Dans le fonds elle ne méritoit pas ce bonheur moins que moi. Je ne remarquois aucun endroit par lequel j'eusse quelque avantage sur elle, que celui de la naissance. Prérrogative bien mince assurément, quand on consulte la Raison! Ce n'étoit point par légèreté qu'elle s'étoit abandonnée. L'Hymen avoit été le prix, sous l'espérance duquel elle avoit donné son cœur & sa personne. Le Père du Comte avoit approuvé cet amour, & le choix de son fils. Elle avoit été convaincuë de la droiture de sa passion. Une femme qui contracte un engagement dans de pareilles circonstances, est bien plus à plaindre qu'à blâmer. Mon E'poux me raconta surtout une circonstance, qui faisoit bien de l'honneur à Caroline; c'étoit le

nom de cette personne. Aussi-tôt qu'elle vit que le consentement nécessaire pour l'épouser ne pouvoit être obtenu, & que le Comte, en persistant dans ce dessein, risquerait sa fortune, & perdrait les bonnes grâces de la Cour; elle le dégagea sans balancer de tous les droits qu'elle avoit sur son cœur. Elle lui écrivit à cette occasion une lettre qu'il me montra, & dont les grands sentimens me causèrent une véritable émotion.

MON CHER COMTE,

J'apprens que vous éprouvez beaucoup de contradictions dans le dessein que vous avez formé de me déclarer votre E'pouse. Vous me craignez, car je sais certainement que vous m'aimez; Et que vous vous faites autant de violence pour ne pas remplir vos engagements qu'il m'en coûte de me desister de mes prétentions sur le cœur le plus noble Et le plus généreux qui fût jamais. Mais puisqu'il faut que je perde mon cher Comte, je veux au moins le perdre avec honneur. Oui, mon très cher Comte, je sacrifie mon amour Et mon honneur à votre gloire; je renonce à l'espoir flatteur de devenir votre E'pouse; j'y renonce pour jamais. Vous êtes libre, Et vous pouvez faire désormais le choix qui vous sera le plus

agréable. Je serai contente de tout, pourvu que ce choix vous rende heureux; Et que vous rencontriez entre les bras de votre E'pouse la félicité que j'aurois tâché de vous procurer dans les miens. Le Ciel m'est témoin, que c'est-là mon grand Et unique souhait. La sincérité même de mon amour est garant de celle de mes vœux. Je ne vous fais pas le moindre reproche. A mes yeux vous avez tenu inviolablement votre parole; parce que je suis convaincu que vous l'aurez tenue, si la chose eût dépendu de vous. Je ne me plaindrai jamais non plus de moi-même. Je n'ai été à vous que sous la condition que vous me reconnoitriez un jour pour votre E'pouse. En cédant donc à ma tendresse, je n'ai point à me reprocher de vous avoir immolé ma Vertu. Non; le souvenir de mon amour ne pourra jamais que me remplir de la plus parfaite satisfaction, quelque triste que puisse être d'ailleurs ma destinée dans le Monde. Mariez-vous, cher Comte, Et ne pensez plus désormais à moi que comme à une Amie. Je mérite de conserver ce titre; c'est une récompense que vous ne pouvez me refuser. Adieu, vivez heureux, Et faites-moi indiquer quelque demeure sur vos Terres, où je puisse passer tranquillement mes jours avec mon fils. Je demeure inébranlable dans la résolution de vous prouver combien je préfère votre bonté

au mien. Adieu encore une fois, mon cher Comte.

C'est donc à ces généreux sentimens de Caroline, que j'étois redévable d'avoir eu le Comte en partage. Depuis cette Lettre elle ne lui permit plus qu'un seul & dernier entretien avec elle; & se retira d'abord sur la Terre où je la trouvai. Il m'assura que depuis un an & demi il ne l'avoit point vuë; & j'aurois consenti de bon cœur qu'elle eût la consolation d'avoir encore une entrevuë avec lui, avant son départ pour la Livonie, si la bienfiance avoit pû le permettre.

Le Comte redoubla ses soins pour me plaire; & l'imagination la plus vive ne viendroit pas à bout de se représenter un E'poux aussi tendre, aussi aimable, & qui pensât aussi noblement que lui. Il avoit été si bien élevé, & sa raison avoit été cultivée avec tant de soin, avant qu'il entrât dans l'état militaire, qu'il n'y avoit rien contracté de ce caractère rude & grossier, qui n'y est pas général, mais qui ne laisse pas d'y être fort commun. On peut dire qu'il étoit la bonté & l'humanité même; & avec cela il étoit tellement craint dans toute la maison, que le moindre signe faisoit plus d'impression sur ses gens que n'en font ailleurs les ordres les plus exprès. Il sembloit vouloir
me

me complaire en tout ; il lui étoit impossible de me rien refuser ; je n'avois qu'à témoigner que je fouhaitois une chose , pour qu'elle lui plût. Mais , malgré cette tendresse soumise , il savoit si bien me tenir dans une sorte de respect , que dans l'exercice même de mon autorité je faisois plus d'attention à ses volontés qu'aux miennes , & que réellement je ne me déterminois à rien , qu'il n'eût commandé lui-même , s'il avoit jugé à propos de commander. C'étoit l'homme du monde le plus régulier dans toutes ses affaires ; & cependant il n'avoit aucun tems fixe pour y vaquer. Il travailloit aussi-tôt qu'il se sentoit disposé au travail , & continuoit aussi long-tems qu'il se trouvoit dans cette disposition. Mais dès qu'elle cessoit , il quittoit l'ouvrage. Cela le rendoit toujours vif & gai , parce qu'il ne s'épuisoit jamais , & qu'il avoit toujours du tems de reste , n'en perdant point en occupations inutiles. Il s'étoit formé une fort belle Bibliothéque pendant ses voyages. J'entendois , outre le François , un peu de Latin & d'Italien. La sale où cette Bibliothéque étoit placée , devint bientôt mon séjour favori , & j'y passois les heures à côté de mon E'poux. Il faisoit choix dans plusieurs Livres , les uns d'Histoire , les autres

de Morale, ou d'Esprit & de Goût, des plus beaux endroits qu'il me lisois; & en me faisant part de ses jugemens, il formoit insensiblement le mien. Quoiqué je ne puisse pas toujours dire, pourquoi une chose étoit belle, ou ne l'étoit pas, je le sentois, & il étoit rare que ce sentiment me trompât. Nôtre mariage n'étoit qu'amour, & nôtre vie que délices. Nous nous suffisions véritablement l'un à l'autre. Mon E'poux m'occupoit, j'occupois mon E'poux, & le seul tiers qui intervint dans cette union c'étoit le Comte son Père, que sa vieillesse, comme je l'ai déjà dit, n'avoit point rendu désagréable. A l'âge de septante ans il faisoit plus de besogne que six personnes douées d'une activité ordinaire. Je puis dire que je ne l'ai jamais vû une heure oisif. Sa conversation étoit aussi animée que ses actions: son Expérience dans le Monde, les connoissances solides qu'il possédoit, la tranquillité qu'une bonne conscience faisoit régner dans son intérieur, tout cela le rendoit d'une humeur charmante, & répandoit autant de feu que de graces dans ses discours. Il se soutint dans cette heureuse vigueur du corps & de l'esprit pendant trois ans après nôtre mariage. Au boût de ce tems il mourut. Bon Dieu! que sa fin fut une belle leçon! Huit

jours

jours avant sa mort, ses jambes devinrent
 enflées. L'enflure fit des progrès rapides
 & il vit que la mort s'avançoit à grands pas.
 Il demanda au Medecin, combien son état
 pouvoit encore durer. „Cela n'ira pas
 „probablement, répondit-il, au delà de
 „trois jours. Fort bien, répliqua le vieu
 „Comte. Dieu soit loué de ce que j'a
 „fourni ma carrière aussi heureusement.
 „Il ne me reste donc plus que trois jour
 „de cette vie, dont je dois ensuite aller ren
 „dre compte à mon Créateur. Je ne puis
 „les mieux employer, qu'en donnant un
 „exemple aux miens, qui les convainque de
 „la facilité & de la joye avec laquelle on
 „peut mourir, lorsqu'on a vécu raisonna
 „blement & vertueusement. Là-dessus il
 fit appeller tous ses domestiques. Il loua
 leur fidélité, & leur fit une exhortation pa
 ternelle à ne perdre jamais leurs devoirs de
 vuë. „J'ai été vôtre Maître, leur dit-il.
 „La mort vient détruire l'inégalité que cer
 „te relation mettoit entre nous; Je vais
 „dans un séjour, où vous ferez autant que
 „moi, & où l'accomplissement de vos de
 „voirs sera récompensé d'une mesure de
 „bonheur égale à celle que je puis espérer
 „pour avoir été fidèle aux miens. Vivez
 „heureux, mes Enfans! Quiconque d'en

re vous m'aime & veur me causer une véritable satisfaction avant ma mort, qu'il me donne la main, & qu'il me promette de se souvenir de mes derniers avis, & de déférer à mes prières". Il ordonna ensuite qu'on donnât à chacun d'eux une certaine somme d'argent. Ce jour là & les suivans, il fit encore paroître devant son peuple la plupart de ses sujets, auxquels il tint peu près les mêmes discours. Ceux à qui il avoit avancé quelque argent pour les aider subsister, il leur en fit présent; & il permit à chacun de lui faire quelque demande, s'il en avoit à faire. Le nombre des Pauvres étoit fort petit sur ses Terres; il avoit toujours veillé à prévenir par ses bienfaits la ruine de ceux qui avoient souffert quelque accident; il avoit encouragé efficacement tous ceux qui étoient en état de travailler; il avoit été attentif à bannir les vices qui traînent à leur suite les infirmités & la misère. On peut concevoir sans peine l'affection de ces gens-là; ou plutôt elle seroit difficile à représenter. Chacun avoit à pleurer la perte d'un Père.

Le Comte mourant demanda, s'il n'y avoit plus personne dans sa Maison, dont il ne pût pas pris congé. Je lui répondis que je croyois qu'il avoit vû tous ceux qui

s'y trouvoient, excepté les Soldats qui étoient attachés au service de mon E'poux.

„Je veux aussi les voir, dit il; ce sont des gens que j'affectionne. Ils ont encore plus besoin que les autres d'apprendre à mourir, puisqu'ils sont plus exposés à être surpris inopinément par la Mort. Faites les entrer“. Là dessus parurent quatre hommes, dont l'air étoit fort sauvage, & l'œil assez féroce. Le vieux Comte se mit à leur parler d'une manière affectueuse; & à peine eut-il commencé que ces hommes, si barbares en apparence, s'attendrirent comme des Enfans, & fondirent en larmes. Il leur demanda, depuis quand ils portoient les armes. Ils avoient presque tous une vingtaine d'années de service. „O! s'écria le Comte: vous avez bien mérité de goûter enfin quelque repos dans la vie, après en avoir soutenu si long-tems les fatigues. Mon fils n'a qu'à vous donner congé. Etablissez-vous dans mon Village, & que pendant le reste de vôtre vie, on vous y donne le double de vôtre paye ordinaire“. Un de ces Soldats rendit dans la suite à mon E'poux un service signalé.

En faisant ces dispositions, nôtre digne Père parvint à la nuit qui précéda sa mort. Il demanda encore une fois au Medecin, si

touchoit à son terme, & reçut avec une parfaite constance la déclaration, qu'il lui restoit à peine vint-quatre heures à vivre. Il demanda à manger. Il mangea, & se fit aussi donner un verre de vin; „Graces en „soient renduës à Dieu! dit-il, je le trouve „aussi bon pour la dernière fois, que je „le trouvois il y a cinquante ans. Si je n'a- „vois pas observé les règles de la tempéran- „ce, mes organes ne se feroient pas ainsi „conservés dans leur intégrité. A présent, „ajouta-t-il, je veux encore me préparer à „mon départ de ce monde par un sommeil „de quelques heures.„ Il dormit en effet trois heures. A son réveil il m'appella, & me pria de lui aller chercher un Ecrit dans son bureau. C'étoit un Journal de sa vie depuis quarante ans. Je fus obligée de lui en faire la lecture jusqu'au point du jour. Quand j'eus cessé, le mourant adressa une prière fervente à Dieu, lui rendant grace de tous les biens & de toutes les faveurs dont il l'avoit comblé pendant le cours de sa vie, & le suppliant de le conduire dans une autre vie à la pleine possession de la Vérité & de la Vertu, qu'il avoit toujours chéries ici bas, mais qu'il n'avoit pû connoître & pratiquer qu'imparfaitement. Il fit ensuite appeler son fils, & nous prenant tous deux

C

entre

entre ses bras, les larmes lui vinrent aux yeux. „Il y a près de cinquante ans, dit-il, „que je n'en ai versé. Elles ne sont point „un effet de la douleur & de la crainte; „c'est l'amitié seule qui les fait couler. „Vous m'avez rendu la vie agréable; mais „le bonheur que j'attens après la mort; me „rend nôtre séparation fort supportable. „Aimez-vous fidèlement, & jouissez d'une „vie que Dieu nous accorde pour être heu- „reux, & pour pratiquer la vertu. Il me donna encore quelques conseils pour l'éducation de mes Enfans, en cas que je vinsse à être mère. Et en s'occupant ainsi des moyens de transmettre son bonheur jusqu'à une postérité qu'il ne devoit jamais voir, il expira.

Nous passâmes encore quelques années dans une parfaite tranquillité sur nôtre Terre. A la fin mon Époux reçut ordre de venir à la Cour, & je l'y suivis.

A peine eus-je paru en public, que les hommages & les adorations m'environnerent & m'assaillirent de toutes parts. On n'avoit jamais vû plus de beauté, plus de graces, plus de perfections. Les importunités de la flatterie & de la cajolerie me laissoient à peine le tems de respirer. Pour mon malheur le Comte reçut ordre de marcher,

je demeurai. On disoit bien, que je ne tarderois pas à pouvoir l'aller joindre; mail il se passa trois mois sans que je le visse. J'eus besoin de toute la Philosophie, que m'avoient inspiré mon Oncle, mon E'poux & mon Beau-père, pour résister aux tentations d'amour propre & d'orgueil que devoient naturellement produire les discours qu'on ne cessoit de me répéter. Les honneurs qu'on me prodiguoit sans mesure étoient un piège bien dangereux pour une femme jeune & belle, qui n'avoit encore aucune expérience des Cours.

Le Prince de S. . . . qui avoit un très grand crédit, qui étoit déjà marié, & qui incontestablement ne pouvoit avoir des vuës legitimes sur moi, chercha cependant à profiter de l'absence de mon E'poux. Dans toutes les occasions il me traitoit avec des égards infinis, & me donnoit une préférence si marquée qu'elle sautoit aux yeux. Il se hazardoit même quelquefois à me laisser entrevoir un penchant que je détestois. J'étois fort embarrassée dans la conduite que je devois tenir avec lui, à cause des démonstrations extrêmes de respect, dont il assaisonnait toutes ses manières. J'étois aussi fidèle à mon E'poux qu'on peut l'être; mais je n'étois peut-être pas assez réservée sur les

bienfaisances extérieures. Cela inspiroit au Prince une confiance que je n'avois pas dessein de lui donner. Il vint une après-midi chez moi, sans s'être fait annoncer. Il me fit toutes sortes de petites agaceries; mais à la première liberté à laquelle il voulut s'emanciper, je lui dis; „Permettez, Mon-
 „sieur, que je fasse dire à Madame la Prin-
 „cesse que vous êtes ici, afin qu'elle m'ac-
 „corde aussi l'honneur de sa présence. Elle
 „est assez présente à mon esprit, répondit-
 „il; nous pouvons nous passer de la réalité.
 „Mon E'poux, répliquai-je, est encore plus
 „présent à mon cœur, malgré son absence.
 Il prit congé de moi là-dessus avec une civilité froide, & sortit. On va voir quelle impression ce procédé fit sur lui, & combien ce Seigneur étoit vindicatif.

Mon E'poux revint; & peu après son arrivée, on lui défendit la Cour. Ce fut le premier trait de vengeance du Prince. Nous partimes pour notre Terre. Je ne crus point devoir cacher au Comte la cause de la disgrâce qu'il essuyoit, & je lui en demandai mille fois pardon. „Je suis très con-
 „tent de mon malheur, me dit-il. Conti-
 „nuez à m'en causer de semblables par vo-
 „tre Vertu, & je vous en remercierai tous
 „les jours de ma vie. J'avois bien prévu

„que la Cour seroit un lieu dangereux pour
 „vous. Il m'étoit aisé de m'imaginer qu'on
 „vous y admireroit, & que vôtre cœur au-
 „roit quelque peine à surmonter d'abord
 „les premiers mouvemens qu'excitent les
 „éloges & les vœux de tant de soupirans.
 „Heureuse disgrâce, qui m'assure que je pos-
 „sède toute la tendresse d'une E'pouse égale-
 „ment aimable & vertueuse!

Nous recommençâmes à la Campagne la vie douce & paisible, que nous y avions déjà menée. Afin que la perte de nôtre cher Père fut moins sensible, le Comte pria M. R. . . son ancien Mentor, de demeurer avec nous. C'étoit encore un jeune homme, qui n'étoit point de mise dans de grandes Compagnies, où il ne faisoit qu'occuper une place inutile. Dès qu'il voyoit plus de quatre personnes ensemble, il paroïssoit muet & inanimé. Mais quand cela n'alloit qu'à ce nombre, & au dessous, & que c'étoit des gens de sa connoissance, il étoit impayable. Il avoit une lecture infinie, & une modestie excessive. Il étoit fidèle aux devoirs de l'Amitié, & en général aux maximes de la Vertu, avec une rigueur qui auroit pâ quelquefois paroître outrée. Son air avoit quelque chose de triste; mais il avoit un fonds de gayeté douce qui se manifestoit avec ses

amis. Il ne refusoit aucun divertissement ; mais il paroïsoit plutôt prendre part à la satisfaction que les autres en ritiroient , qu'y participer lui-même. Il auroit souhaité que tous les hommes fussent raisonnables, & que tous les hommes raisonnables fussent heureux. Ce qui lui faisoit hair les Sociétés nombreuses, c'est qu'il y trouvoit trop de contrainte, trop de ces politesses qui ne sont point naturelles, trop d'obstacles à agir librement & raisonnablement. Il étoit d'un désintéressement sans égal ; les biens de la fortune, ni les dignités, n'avoient rien qui pût ébranler son indifférence. Il détestoit la flatterie ; les flatteurs lui paroïsoient mille fois plus nuisibles à la Vérité & aux bonnes mœurs, que les Hérétiques, les Esprits forts, & toute la sequelle des Libertins. Il étoit beaucoup plus charmé de pouvoir rendre service à un homme d'un état abject qu'aux personnes d'une condition plus relevée. Quand on lui en demandoit la raison, il disoit : „Je crains que le Grand, ou le „Riche, ne veuillent me payer de mes services, & me mettre dans une dépendance „qui m'engage à être esclave de leurs opinions, ou ministre de leurs passions.” Il avoit un valet habile, mais duquel il n'exigeoit que quelques heures de service dans la

jour.

journée. Une fois que ce valet demandoit à son Maître en nôtre présence, s'il n'avoit rien à lui donner à faire : „Crois-tu donc, lui dit-il, n'être au monde que pour moi, & pour avoir soin de mes habits & de mon linge? Veux-tu mourir aussi ignorant que tu es né? Si tu n'as rien à faire, ne fais-tu pas t'asseoir & réfléchir? Penses seulement ce que c'est que l'homme; & tu trouveras dans cette méditation plus qu'il ne faut pour remplir les momens de ton loisir.„ Il lui donnoit divers Livres à lire. Et tous les soirs lorsqu'il se faisoit déshabiller, il l'obligeoit à lui rendre compte de la maniere dont il avoit passé la journée : „Celui, disoit M.R. qui a honte de former un homme à la Raison & à la Vertu, sous prétexte que ce n'est qu'un fabalterne, ne mérite pas lui-même d'être homme.„ On ne s'étonnera pas après cela si le Comte l'aimoit comme un frère; & nous ne prenions jamais de résolution de quelque importance, sans lui avoir demandé conseil.

Vers ce tems-là mon E'poux reçut ordre de marcher, parce qu'il s'étoit élevé une guerre entre la Suede & la Russie. Ici commencent mes infortunes. Mon E'poux étoit commandé pour défendre un défilé des plus dangereux. Il eut le malheur d'en être

débusqué, & d'y perdre presque tout son monde. On peut juger, si le Prince de S... qui étoit de cette expédition, avoit eu soin de lui donner ce poste périlleux pour l'y faire périr. Mon Epoux fut tiré en cause. On le traitta comme ayant manqué à son devoir, & sa sentence le condamna à perdre la tête. Bon Dieu! dans quel état me jetta la Lettre suivante qu'il m'écrivit.

Adieu, ma très chère Epouse; adieu pour jamais! Il a plu à la Providence de m'appeler à souffrir la mort. Elle n'est pas entièrement imprévuë pour moi; cependant le genre de cette mort auroit de quoi m'épouvanter, si je faisois plus consister ma gloire dans l'honneur mondain, que dans la bonne Conscience. Dieu est juste. Je dois périr par l'épée, parce que mon épée n'a pas servi la Patrie avec succès. Mais le Ciel sçait que je suis innocent. Cinq blessures que j'ai reçues en défendant mon poste, sont autant de témoins qui déposent, si j'ai survécu à mon devoir. Le Prince de S... à qui votre Vertu a déplu, est sans doute la cause de mon supplice. Pardonnez-lui de ce qu'il vous arrache votre E'pous. C'est beaucoup moins que s'il vous avoit arraché votre honneur. Adieu, ma chère Epouse, priez pour moi, afin qu'à l'aspect de la mort, je me sente autant de courage que j'en ai à présent. Mes playes sont

sont dangereuses. Plût à Dieu qu'elles fussent mortelles, & qu'elles m'exemptassent de l'affront de mourir comme un Traître aux yeux de l'Univers. Dans cinq jour ma sentence doit être exécutée. Faites mes Adieux au digne R. . . Il ne vous abandonnera point dans votre infortune. J'ai supplié le Roi par une Requête, de vous laisser mes biens; mais je ne crois pas que cela vous soit accordé. Bannissez néanmoins tout souci, ma fidèle Compagne. Fuyez où il vous plaira, pourvu que vous vous mettiez à couvert des poursuites du Prince. Adieu! Ah! si ce cinquième jour étoit déjà là. Eh! bien, c'est ma destinée. Je veux attendre la mort avec intrepidité. Adieu encore une fois, ma chère Epouse. Je sens dans ce moment une foiblesse extraordinaire qui s'empare de mon corps. . . Mon Aumônier entre. Je veux le prier de vous faire parvenir cette lettre. Prenez courage. Je vous aimerai pendant toute l'Éternité, & je suis sûr de vous revoir dans l'autre vie.

Ma douleur à cette nouvelle fut inexplicable. Il n'y a point d'expression dans le langage humain, qui réponde à ces mouvements qui naissent du plus violent amour joint à la plus violente douleur. Je ne puis dire autre chose, si non que pendant quelques jours je fus privée de sentiment. Tou-

tes les consolations de la Raison & de la Religion ne pouvoient se faire jour jusqu'à mon Ame; s'il s'en présentoit quelque rayon, en me rappelant à la réflexion, aigrissoit ma douleur plutôt que de l'alléger. Le jour où mon E'poux devoit mourir, arriva. Je le passai en larmes & en prières; il me sembla plusieurs fois sentir le coup fatal, qui devoit lui ôter la vie. Personne ne me rendit plus de services dans cette déplorable situation que M. R. Il s'affligeoit & pleuroit avec moi; & ce fut par ce seul moyen qu'il parvint à se faire écouter, quand il essaya de joindre quelques réflexions consolantes aux sanglots & aux gémissemens que nous pouffions de concert.

Au bout de huit jours, un Valet de mon E'poux vint avec la nouvelle, que son Maître étoit mort de ses blessures trois jours avant l'exécution de la sentence. Quelque triste que fut cette nouvelle, elle ne laissa pas de me causer une satisfaction infinie. „Il est donc mort en Héros, m'écriai-je, de ses blessures! Il n'a donc pas été obligé de voir ce redoutable appareil du supplice, qui est pire que le supplice même! A présent je suis en repos.„ Je demandai, si on l'avoit enseveli sans ignominie. Le Domestique me répondit qu'on n'avoit pu

monter à sa sépulture, parce que la nuit même de sa mort, les Ennemis avoient attaqué le Village, où le Comte étoit gardé, & avoient forcé le Bataillon qui y logeoit d'en sortir avec perte & dans une extrême confusion. Il ajouta qu'il étoit parti, lorsque le desordre duroit encore, & que l'Aumônier du Régiment de mon E'poux lui avoit fourni le moyen de profiter de l'escorte d'un détachement, pour venir m'apporter cette nouvelle, & me remettre quelques joyaux, qui avoient appartenu au défunt.

L'Aumônier m'avoit écrit en même tems, & m'avoit conseillé, comme en ayant été chargé par mon E'poux, de quitter incessamment la Suede, afin d'éviter la vengeance, ou la honteuse passion du Prince de S. L'Ordre qui me dépouilloit de nos biens avoit été signé, comme je l'appris, dès avant la mort de mon E'poux. Je me résolus donc à fuir, & je priai M. R. de quitter la Suede avec moi. Nous dîmes dans notre Maison que nous allions à une autre de nos Terres, & ne primes avec nous qu'une Cassette, dans laquelle il y avoit environ mille Ducats, car mon Epoux avoit fait des avances de tout son argent comptant pour le service de l'Etat, avec quelques joyaux & mes pier-eries. Nous laissâmes-là toute la Vaisselle d'ar-

d'argent, & nous arrivâmes heureusement aux frontières, M. R. & moi, avec le Domestique qui m'avoit porté les dernières nouvelles de mon Epoux, & le sien. Nous ne tardâmes pas à apprendre qu'on avoit fait la saisie de tous mes biens, & qu'il y avoit eu des ordres de me poursuivre jusqu'à quelques milles. Nous étions en Livonie, mais je ne me trouvois pas encore en sécurité. Le Prince pouvoit aisément m'y faire enlever. Mon Oncle, celui qui m'avoit élevée & conduite en Suede, étoit mort; & je ne savois dans quel pais choisir une retraite assurée. Je consultai mon fidèle Compagnon. Il me proposa la Hollande, parce qu'il avoit des Amis à Amsterdam, & il m'assura que je m'y plairois. „Vous pouvez, me dit-il, demeurer là une couple d'années, jusqu'à ce que les circonstances changent en Suede. Peut-être aurez-vous le bonheur d'obtenir avec le tems, qu'on vous rende une partie des biens de votre Epoux.

La crainte de tomber entre les mains de mon Persécuteur, me rendoit tout autre pais plus agréable que ma Patrie. Je me résolus donc d'aller avec M. R. à Amsterdam, & j'aurois souhaité que l'ancienne Maitresse de mon Epoux pût nous y accompagner.

Nous

Nous étions alors environ à 18 milles de son séjour ; car nous comptions qu'elle étoit encore sur les Terres que mon Epoux avoit eues en Livonie. M. R. s'y rendit, pour prendre des informations à son sujet. A peine étoit-il parti que mon Valet vint me dire qu'il avoit vû Caroline dans l'Eglise du Village où je me tenois cachée, mais qu'il ne lui avoit pas parlé. Je l'envoyai d'abord la chercher, & bientôt après j'eus le plaisir de la voir à mon grand contentement. Depuis ces huit ans qui s'étoient écoulés sans que je la viffe, elle avoit perdu quelque chose de sa beauté, mais rien de ses agrémens. Je lui racontai mon sort, & je lui demandai si elle vouloit venir avec moi à Amsterdam. Mes malheurs lui firent verser des torrens de larmes ; & elle ne fut pas moins attentive de l'affection que je conservois pour elle. „Vous agissez, me dit-elle, avec moi d'une manière sans exemple. Vous me témoignez la plus forte inclination, tandis que vous auriez peut-être des raisons de me haïr. Je regarde comme un très grand malheur pour moi de ne pouvoir profiter de vos offres ; mais depuis un an, (c'est le tems qu'il y a que j'ai quitté les Terres du Comte pour me retirer ici,) j'ai été si malade, comme mon visage doit vous le

„prou-

„prouver, qu'il m'est impossible d'entre-
 „prendre un aussi long voyage. Cependant
 „je vous jure, que si je me rétablis, rien au
 „monde ne pourra m'empêcher de vous
 „suivre. Et pour vous convaincre de la
 „sincérité de cette promesse, je vous don-
 „nerai mon fils avec vous, s'il ne vous em-
 „barrasse pas. Il est ici. De l'argent que
 „le Père du Comte m'avoit donné pour
 „mon entretien & le sien, j'ai acheté un
 „petit bien dans ce Village, & je vous of-
 „fre du meilleur de mon cœur, non seule-
 „ment de vous y recevoir, mais même de
 „vous en céder la propriété. Plut à Dieu
 „que vous pussiez demeurer inconnue che-
 „moi ! quelle vie douce ne menerions-nous
 „pas ensemble ! Le plaisir de vous servir m'
 „rendroit bientôt la santé & les forces.

Je hazardai d'aller jusques chez elle.
 Je n'y trouvai rien qui sentit l'opulence & le
 superflu ; mais il y régnoit un ordre & une
 propreté, qui montroient le bon goût de la
 Maitresse du logis. Dans sa plus belle Cham-
 bre je trouvai quantité d'excellens Livres.
 Elle étoit si modeste qu'elle dit que ces Li-
 vres étoient à l'usage de son fils, quoiqu'il
 me fut aisé de remarquer qu'ils ne pouvoient
 être qu'au sien propre. C'étoit presque tous
 des Livres François ou Suedois ; & j'y re-

connus ceux dont mon Epoux faisoit le plus de cas, ce qui me fit aisément deviner à qui elle étoit redévable du goût qu'elle avoit pour eux. Sous son miroir étoit le Portrait de mon Epoux. Dès qu'elle s'aperçut que j'y avois jetté les yeux, elle me le présenta, me priant de l'accepter, & que c'étoit son propre Ouvrage; car elle peignoit excellentement en miniature. J'aurois crû commettre une véritable cruauté, en la privant d'un gage aussi précieux de son ancien attachement. Je la priai seulement d'en faire une Copie qu'elle me donneroit.

Son fils n'avoit pas encore treize ans accomplis. C'étoit un fort joli garçon. Dès les plus tendres années elle l'avoit placé sous la direction d'un habile homme; & ce n'étoit que depuis quelques semaines qu'elle l'avoit fait venir chez elle, croyant alors toucher à sa fin. Elle m'avoüa, qu'elle avoit eu aussi une fille de mon Epoux. Elle l'avoit mise au monde en Hollande, & l'avoit laissée à la Haye chez son frère, qui y étoit Négociant, en partie à la prière de ce frère, en partie par d'autres raisons; & dans la suite elle avoit reçu la nouvelle que cet Enfant étoit mort à l'âge de six ans. „Je serois ravie, continua-t-elle, que vous pussiez demeurer en Hollande chez mon frère. Je sçais bien,

„bien,

„bien, que sa situation n'est plus aussi avan-
 „tageuse qu'elle l'a été. Il y a long-tems
 „que je n'ai eu de ses nouvelles, & j'ignore
 „s'il a rétabli ses affaires qu'une forte Ban-
 „queroute avoit extrêmement délabrées.

M. R. revint de la course qu'il avoit fai-
 te inutilement. Il étoit tems de nous tirer
 d'un lieu, où nous courions à toute heure ris-
 que d'être découverts. Avant que d'en par-
 tir le Valet de M. R. mourut; & cette perte
 ne nous fut rien moins qu'indifferente. Ce
 brave garçon remit en mourant quatre cens
 Ducats en espèce à son maitre. „J'ai ga-
 „gné, lui dit-il, cette somme à votre service
 „je la dois à vos bontés, & je me réjouis de
 „pouvoir vous la laisser. C'est à votre hu-
 „manité, à vos instructions, à votre exem-
 „ple, que je suis redévable du bonheur de
 „ma vie, & de celui que j'ai de mourir à pré-
 „sent tranquille & content. Tout ce que
 „je souhaiterois, c'est que vous retrouvassiez
 „quelqu'un en qui vous puissiez prendre la
 „même confiance. „ Tant il est vrai qu'on
 peut inspirer une sorte de grandeur d'ame
 aux personnes placées dans les conditions les
 plus basses, & qu'il y auroit souvent des
 Domestiques dont on pourroit faire de véri-
 tables Amis, si l'on ne les traitoit pas en
 Esclaves, mais qu'on les regardât plutôt

comme des Créatures confiées à nôtre direction, & qui ont la même relation que nous avec les dernières & principales fins de la Providence.

Nous laissâmes Caroline, & partimes avec son fils. Elle nous promit de chercher à vendre sa petite terre, & de nous suivre le plutôt qu'il lui seroit possible. Nous arrivâmes heureusement à Amsterdam. Le parent de M. R. chez qui nous avions intention de demeurer, étoit mort; mais sa fille vivoit. Elle reconnut M. R. dès qu'elle le vit; car, comme je l'ai déjà dit, il avoit fait autrefois un voyage en Hollande avec feu mon Epoux. Elle nous reçut fort bien; & nous ne fumes pas moins contents de l'accueil de son Mari, qui étoit un homme de bon sens & obligeant. Je me découvris à eux, & les priai, non seulement de tenir ma condition cachée, mais même de l'oublier tout à fait, & de me regarder désormais, non comme une Comtesse, mais comme une Amie malheureuse. Les Nouvelles publiques les avoient déjà instruit du sort de mon Epoux. Quand je n'aurois point eu de qualités propres à me faire considérer & aimer de ceux chez qui nous étions; mon malheur auroit été la meilleure de toutes les recommandations. Oui, je remarquai qu'un grand mal-

heur fait à peu près la même impression sur l'esprit des hommes, qu'un grand bonheur. On nous tient compte d'avoir beaucoup souffert, ou beaucoup perdu, & cela nous sert de mérite, tout comme la bonne fortune à ceux qui en jouissent; quoique dans l'un & dans l'autre cas cela ne suppose nécessairement aucune perfection. Quoi qu'il en soit, nos hôtes me témoignèrent, avant que je les connusse, pour ainsi dire, plus d'égards & de complaisance que je n'aurois pu en prétendre de gens avec qui j'aurois déjà eu d'étroites liaisons; ils me céderent un appartement entier de leur maison pour y loger; mais je ne voulus occuper que deux pièces. Et pour n'être pas trop à charge à ces bonnes gens, M. R. leur découvrit le dessein où j'étois de convertir mes bijoux en argent, & de mettre cet argent dans leur commerce, en y joignant les quatre cens Ducats que son Domestique lui avoit laissés. Mon officieux hôte négocia mes bijoux pour douze mille Ecus, & me dit qu'au lieu de m'en payer les intérêts, il me porteroit régulièrement en compte le gain que ce Capital produiroit. Je le priai de ne faire aucun compte, mais de nous entretenir seulement, mes deux Compagnons de voyage & moi, pour les intérêts de cet argent.

Je commençai alors à mener une vie si douce, que je n'avois aucune idée de changer de lieu & de situation. M. R. vivoit avec le fils de Caroline. Comme il n'avoit point d'emploi, il s'en donna un à lui-même, en élevant ce jeune garçon avec tous les soins que peut prendre un homme qui n'agit point par des vuës mercenaires, mais qui aspire à cette récompense supérieure que porte avec soi la Vertu, & la pratique du bien. Combien de Grands ne porteroient-ils pas envie à quantité d'hommes qu'ils regardent comme obscurs & méprisables, s'ils savoient le bonheur & la gloire même dont les comble le souvenir des actions louables qu'ils ont faites! M. R. instruisit son Elève dans les Sciences & dans les Langues, mais il s'attacha sur-tout à lui donner les vraies notions de la Religion & de la Vertu. Son exemple acheva ce que ses leçons avoient si heureusement commencé. Le Disciple ressembloit au Maître, & le récompensa largement de toutes ses peines en acquérant un esprit droit & un cœur honnête.

Pour moi, je passois presque tout mon tems à étudier, si une femme peut se servir de cette expression sans vanité. Ordinairement je m'entretenois une heure de la journée avec nôtre jeune homme, & je tâchois

de le former aux bienféances, en particulier à celles qu'il faut observer avec le sexe, & que ceux qui entrent dans le monde ne peuvent guères apprendre avec succès que des personnes même du sexe. Je cherchois à tempérer le feu & la legereté naturelle à son âge par le sérieux que le mien, ou plutôt que les épreuves par lesquelles j'avois passé, m'avoient inspiré. J'évitois de vivre trop familièrement avec lui, afin qu'il conservât une plus haute idée de moi, & que ce que je lui disois, fit plus d'impression sur lui. Je revêtois en quelque sorte & suivant les occasions differens personages à son égard, afin qu'il trouvât toujours quelque chose à apprendre avec moi.

Mon Hôtesse avoit une petite fille d'environ huit ans, avec qui je passois aussi bien des heures. Je lui enseignois le François, à dessiner, à broder, & même à chanter. Je le répète; mes jours couloient dans cette maison avec beaucoup de sérénité. Mon Hôte & sa femme s'accommodoient à mon goût, & cherchoient à me procurer les plaisirs qui s'y rapportoient. Ils ne me menotent jamais dans de grandes Compagnies. Ils ne m'interrompoient dans ma solitude, que lorsqu'ils étoient assurés de ne me pas importuner. Quand quelque chose me fai-

son

soit plaisir, je n'avois pas besoin de commander, ou de prier qu'on me l'accordât; je n'avois qu'à prendre, & choisir ce qui me convenoit. Je passois dans nôtre Maison pour une parente de la Maîtresse du logis: & ceux qui me fréquentoient, ne voyoient rien qui put leur faire croire le contraire. Le déguisement sous lequel je vivois me dispensoit de prendre les airs, & de soutenir le rôle fatigant d'une personne de condition; & cela m'accommodoit fort. Si l'on avoit sçû que j'étois Comtesse, au lieu de m'admirer, on auroit pris toutes les qualités qui me distinguoient pour une suite nécessaire de mon rang. Tout au plus on m'auroit honorée, au lieu que je me voyois tout à la fois honorée & aimée; & l'on recherchoit ma compagnie, que la gêne attachée aux honneurs qu'on n'auroit pû se dispenser de me rendre, n'auroit pas manqué de faire éviter.

Quatre ans s'étoient écoulés depuis mon arrivée à Amsterdam, pendant lesquels j'avois écrit diverses fois à Caroline, pour la sommer de tenir la parole qu'elle m'avoit donnée de venir me joindre; mais elle ne se mettoit point en devoir de le faire.

Son fils étoit parvenu à l'âge où l'on choisit un genre de vie; & on lui laissoit pleine liberté dans ce choix. Il témoigna

du penchant pour l'état militaire ; & M. R. bien loin de l'en détourner, l'y confirma. „Des gens qui ont des principes & des mœurs, disoit-il, ne sont nulle part plus „nécessaires & plus utiles que là où le gros „manque de principes & de mœurs. Dé- „venez Soldat, & faites voir qu'on peut „être vaillant, hardi, intrépide, & en mê- „me tems sage, doux, aimable. Tant que „vous aurez la Religion & une bonne Con- „science, vous envisagerez la mort, non à „la vérité avec une stupide indifférence, „mais sans trouble ; & vous ne serez jamais „capable de commettre une lâcheté pour „l'éviter. Voilà, mon fils, en quoi con- „siste la véritable valeur.„ Nous lui ache- tâmes un Drapeau ; & il partit pour son Régiment, qui étoit alors dans une des Vil- les frontières de Hollande. >

Me voici parvenuë à une des Aventures les plus étonnantes de ma vie, & sur laquel- le j'aurai bien de la peine à obtenir quelque indulgence de la part de ces gens qui sont attachés scrupuleusement à l'idée du rang, & qui n'estiment point l'homme, relative- ment à ses qualités & à ses inclinations, mais font tout dépendre de sa naissance & de sa condition. J'étois encore à la fleur de mon âge, ou du moins dans ces belles années de

la vie, où les appas conservent une certaine fraîcheur qui ne cède presque en rien aux graces naissantes; s'il avoit disparu quelques unes de celles-ci, leur perte étoit imperceptible, parce que des agrémens, peut-être un peu moins délicats, mais non moins attrayans, les avoient remplacées. Plusieurs Hollandois de distinction, & riches, auroient souhaité de m'épouser. Mais toutes leurs démarches pour y réussir avoient été inutiles. Une femme, qui avoit eu en partage un Epoux tel que le mien, devoit naturellement se montrer difficile sur le choix d'un autre. Mais, malgré le peu de succès de ceux qui prétendoient à mon cœur; ils ne laissoient pas d'y réveiller quelque souvenir des anciennes douceurs de l'Amour. Pour empêcher ce cœur de me faire quelque trahison, je crus que je ferois mieux de me déterminer à un choix raisonnable, pendant que j'étois encore libre de choisir sans prévention. Cette raison de passer à un second mariage étoit, je l'avouë, tirée d'un peu loin. Cependant ce fut le prétexte spécieux dont mon cœur même se servit; je suivis ses suggestions, en faisant semblant de vouloir les prévenir.

Une après-midi M. R. entra dans ma Chambre, & comme nous avions déjà eu

ques conversations là dessus, il me demanda, si je prendrois bientôt une résolution décisive & qui tournât à mon véritable avantage. „Me conseillez-vous, lui répondis-je, „de penser à un fécond Hymen? Pas avant, „répliqua-t-il, que je voye, que vôtre propre cœur vous en donne le conseil. Vous „connoissez ma droiture & ma franchise; „je ne regarde point comme un bien tout ce „à quoi nous ne sommes pas portés par „un choix libre, & par une véritable inclination. Dans la foule de vos soupirans, „il n'y en a aucun qui me revienne davantage, que M. de H. Ce n'est pas à cause „de son grand savoir; mais c'est parce qu'il „joint à ce savoir, & à l'important Emploi „qu'il exerce, mille bonnes qualités, qui le „rendent digne d'être aimé, & qui même „doivent le rendre propre à aimer. Je suis „assurément très fondé à en parler ainsi; „mais vous n'êtes pourtant pas obligée „de vous en rapporter à mon jugement. „Je le considère comme un Ami, & si vous „l'envisagez sous le même point de vue, „vous ne pouvez lui refuser les mêmes sentimens; mais ce n'est pas à dire que vous „deviez l'aimer de cet attachement qui fait „prendre un Epoux. Nôtre cœur a ses caprices; & il lui est assez ordinaire de s'éloigner

loigner d'un objet qu'il paroïssoit chérir, lorsqu'il s'agit de contracter avec lui un lien indissoluble. Peut-être qu'il y en a parmi ceux que vous voyez dont l'amour vous plairoit d'avantage, quoique vous conserviez la préférence à M. de H. en fait d'amitié.,,

J'assurai M. R. que je ne ferois rien sans son conseil; dès que mon propre penchant me solliciteroit à prendre un parti. „Mais, ajoutai-je, pourquoi ne vous mariez-vous pas vous-même? O! répondit-il, je l'aurois certainement déjà fait, si ma situation l'avoit permis, ou si l'Amour m'y avoit sollicité. Ma Philosophie n'a rien qui répugne à l'Hymen. La Raïson elle-même dicte qu'un heureux mariage est le sort le plus désirable dont on puisse jouir dans cette vie. Indiquez-moi seulement une personne qui me convienne, & qui vous donne des assurances positives qu'elle souhaite de me posséder; dès que je la connoîtrai, je la choisirai pour ma compagne avec la plus grande satisfaction. Nous sommes tous dans l'obligation de nous rendre la vie aussi douce & aussi agréable qu'il est possible. S'il y a une probabilité suffisante que l'amour conjugal puisse nous y conduire, nous sommes par-là même

„me obligés à l'amour conjugal. Mais, lui ré-
 „pliquai-je, depuis que je vous connois, je ne
 „vous ai jamais vû que de l'indifference pour
 „notre Sexe : d'où vient que le mot d'amour
 „se mêle à présent dans vos discours ? Ne con-
 „fondez point, je vous prie, reprit-il, la me-
 „désie avec l'indifference. Je sçais que souvent
 „on peut autant déplaire en aimant qu'en
 „haïssant. Cela m'a rendu d'une extrême
 „circonspection ; mais il s'en faut bien pour
 „cela que je sois insensible aux attraits du
 „Sexe. Eh ! bien, lui dis-je, je sçais une
 „personne qui vous aime, & je ne crois pas
 „qu'elle vous soit indifferente. Mais j'igno-
 „re si elle seroit de celles avec qui vous vou-
 „driez contracter la plus étroite de toutes
 „les liaisons.,, M. R. parut tout boule-
 versé de ce discours, & me demanda plus de
 dix fois, qui étoit cette personne. Je me
 défendis long-tems de satisfaire sa curiosité ;
 mais à la fin je lui promis que dans le cours
 de la même après-dinée il la verroit. Pres-
 que aussi-tôt qu'il fut parti, je lui envoyai
 mon Portrait avec un Billet conçu à peu près
 en ces termes.

*Telle étoit dans sa jeunesse la personne qui
 vous aime. D'abord elle n'a senti pour vous
 que de l'amitié & de la reconnoissance. Le
 tems & vótre mérite ont changé ces dispositions*

mon amour. Le meilleur Ami de feu mon Époux
 doit avoir les premiers droits sur mon cœur.
 Votre conduite avec moi a été si pleine de géné-
 rosité & de vertu, que j'ai été forcée de vous
 aimer. Répondez-moi par écrit. Ne cherchez
 point d'excuse dans l'inégalité de nos conditions.
 Est-ce un motif qui puisse faire impression sur
 des personnes de bon sens, surtout quand il s'a-
 git d'un mérite aussi supérieur que le vôtre?
 Et pour ceux qui pensent déraisonnablement à
 cet égard, leur jugement nous importe d'autant
 moins, qu'il n'y a personne ici qui me connoisse
 pour ce que je suis.

M. R. parut un instant après. Et ce mê-
 me homme qui, aussi bien depuis la mort
 de mon Époux que pendant sa vie, n'avoit
 jamais rien dit ou fait qui eut rapport à la
 moindre douceur ou caresse, scut me té-
 moigner une tendresse si vive, & m'en don-
 ner des marques si touchantes, que j'aurois
 commencé à l'aimer alors, quand je ne l'au-
 rois pas fait auparavant. „A présent, me
 „dit-il, vous m'avez mis en droit de vous
 „ouvrir entièrement mon cœur. A présent
 „je puis vous avouër sans être blâmable ce
 „que le respect m'obligeoit à vous taire.
 „Le Ciel m'est témoin que je n'ai jamais osé
 „élever mes pensées au bonheur que vous
 „venez de m'offrir. Et quand cette idée se
 „feroit

„seroit élevée au dedans de moi, le peu d'a-
 „mour propre, que j'ai, l'auroit bientôt ré-
 „primée. Mais je n'ai pû vous voir & vi-
 „vre si long-tems avec vous, sans sentir tou-
 „ce que vous valez, & sans craindre souven-
 „de fixer trop sur vous des régards, qui
 „auroient aisément fait passer dans mon
 „cœur un feu que je craignois. Votre aveu
 „vient d'autoriser ces sentimens. Il ne
 „manque à mon parfait bonheur que la con-
 „vicition d'être digne de vous; il dépend uni-
 „quement de vous-même de me la procu-
 „rer, & alors je me regarderai comme le
 „plus fortuné des mortels.“

Pour abréger ce récit, nous allâmes trou-
 ver nôtre Hôteffe pour lui communiquer
 nôtre résolution; & cette nouvelle inopinée
 la remplit, elle & son Epoux, d'une joye in-
 croyable. Nôtre petit Capital avoit presque
 doublé pendant six ans dans leur Commer-
 ce; & il y avoit dequoi nous faire vivre fort
 à nôtre aise. Mais nôtre hôte nous étoit
 trop affectionné, pour vouloir nous laisser
 sortir de sa maison. Il garda nôtre argent
 & continua, comme auparavant, à nous
 rendre toutes sortes de bons offices. C'est
 ainsi que M. R. devint mon Epoux, ou pour
 parler un langage plus conforme à mon
 nouvel état, mon cher mari. Je puis pro-
 tester

rester avec sincérité, que je l'aimois de tout mon cœur, & aussi tendrement que j'avois aimé le Comte. Il l'égaloit pour les qualités de l'ame, si tant est qu'il ne le surpassât pas à quelques égards. Mais il s'en falloit bien qu'il eut un extérieur aussi avantageux. Il étoit bien-fait; mais il n'avoit point ce port noble, & cet air engageant, qui préviennent au premier abord. Non; il falloit l'avoir vû quelques fois, il falloit s'être entretenu avec lui, pour le goûter & le prendre en amitié. Je ne voudrois pas même dire qu'avec cela, toutes les femmes s'en fussent accommodées. Il suffit qu'il me plaisoit; & chaque jour je découvrois en vivant avec lui de nouvelles raisons de l'aimer. Il avoit près de quarante ans, & depuis la première fois, que je l'avois vû, qui étoit le jour de mon mariage avec le Comte, il n'étoit arrivé aucun changement dans sa personne. Sa vie réglée & tranquille le conservoient aussi sain, que s'il n'eut fait que de naître.

Y avoit-il au monde des gens plus heureux que nous! Moins nôtre bonheur frappoit les yeux des autres, plus il nous étoit permis d'en jouir paisiblement. Nous n'avions point d'ordres à donner, mais nous n'avions point aussi à en recevoir. Nous
n'étions

n'étions obligés de rendre compte de nos actions qu'à nous-mêmes. Nos richesses alloient au delà de nos desirs ; & par conséquent il nous restoit encore de quoi faire du bien. Le petit nombre de personnes avec qui nous étions en société, nous convenoit. Au milieu d'une des villes les plus peuplées qu'il y ait au monde, nous jouissions du calme le plus profond. C'étoit ce que nous souhaitions uniquement. La lecture, la réflexion, la conversation, faisoient également nos occupations & nos plaisirs. Nous nous livrions à l'étude, sans avoir en vûe d'obtenir les applaudissemens de personne. Notre repos, notre satisfaction, voiloient le but de nos études. En un mot, il ne régnoit dans notre Mariage qu'un commerce perpétuel d'égards & de complaisances. Il y a bien des gens à qui les descriptions de l'amour conjugal paroissent fades, & qui ne croient pas même qu'elles puissent être fondées, parce que dans presque tous les mariages l'Amour s'éteint plutôt que de s'accroître. Ces gens-là ignorent les miracles que la prudence, la sagesse, la circonspection peuvent opérer entre ceux qui sont liés par l'Hymen. Ces qualités fournissent des moyens qui conservent & fortifient la tendresse, à peu près comme le mouvement du cœur

œur entretient la circulation du sang. Il est bien vrai qu'il y a une forte d'ardeur qu'il n'est pas possible de faire durer, après le mariage avec une force égale aux feux qui le précédent. Mais si ces feux ont eu dès leur naissance un aliment solide, il en demeure une chaleur douce, agréable, & qui ne manque pas même de vivacité, jusqu'à l'âge le plus avancé. Nos sensations peuvent s'éteindre; mais c'est ce qu'il y a de moindre, dans une semblable passion. Nous en fîmes l'heureuse expérience; & au bout de plusieurs années, nous ne nous aimions certainement pas moins qu'au premier moment de notre union. Qu'on ne s'imagine pas que notre goût pour les Sciences nous eût fait donner dans un Amour purement intellectuel, & tout dégagé des sens. Quand j'avois rencontré dans mes lectures, des réflexions sur l'amour Platonique, ou Métaphysique, elles n'avoient fait que me donner matière à rire des chimères dont l'esprit humain est capable de se repaître. Le Corps n'est pas une pièce moins essentielle de notre être, que l'Ame. Ceux qui voudroient persuader qu'ils n'aiment dans une personne que les perfections de son esprit & les beautés de son Ame, parlent contre leur conscience; ou bien ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils

qu'ils disent. Les désirs sensuels, qui bornent au Corps, sont la marque des petites âmes, des esprits grossiers. Mais l'amour pur & spirituel, qui n'en veut qu'à l'âme, qui n'a pour but que l'union des âmes, est un fantôme créé par d'orgueilleux Sophistes, qui semblent avoir honte que le Ciel leur ait donné un corps, & qui, si l'on en venoit au fait & au prendre, aimeroient mieux perdre dix âmes que ce Corps tant dédaigné.

Je réprends le fil de mon Histoire. Nous fîmes savoir notre mariage à l'Enseigne Carlson; (c'est le nom du fils de Caroline;) & nous l'invitâmes à venir nous rendre visite dès qu'il lui seroit possible; car il y avoit quatre ans que nous ne l'avions vû. Il nous écrivit qu'il avoit été fait Lieutenant, qu'il se portoit fort bien, & que depuis peu de semaines il venoit de prendre pour femme une personne qui étoit sortie furtivement d'un Cloître pour l'épouser. Il ne savoit rien d'ailleurs de la condition de cette personne, parce qu'elle étoit entrée à l'âge de six ans dans ce Cloître, & y avoit été élevée sous le simple nom de Mariane: Mais il ajoutoit que, quand elle seroit de la plus basse extraction, il s'en mettroit peu en peine; puisqu'elle étoit si aimable, qu'il sou-

haiteroit seulement d'être lui-même dans le rang le plus élevé pour l'y placer. Carlson n'étoit point au fait de sa propre naissance ; on lui avoit toujours dit qu'il étoit fils d'un Administrateur des Terres du Comte, & qu'il avoit perdu son père en bas âge. Il nous supplioit instamment de venir à la Haye, dont la Garnison n'étoit distante que de quelques milles. Cette nouvelle nous causa plus de surprise que de joye. Nous pensions bien que l'amour avoit présidé à ce mariage, mais nous craignions que la réflexion n'y eut manqué. Cependant nous lui envoyâmes une centaine de Ducats pour s'arranger d'une manière convenable à son nouvel état. Nous lui promîmes aussi de l'aller voir dès que la saison & ma santé le permettroient ; car je venois de mettre une fille au monde. En effet au Printems suivant nous nous rendimes à la Haye. Nous trouvâmes dans Carlson & sa femme un couple qui méritoit d'être uni. Mariane étoit une femme d'une rare beauté. Elle étoit blonde, & avoit deux grands yeux bleus, les plus touchans qu'on puisse voir, & qui sembloient avoir honte de trahir un cœur né pour la tendresse. Quand les autres traits de son visage n'auroient pas été aussi bien proportionnés & aussi parfaits qu'ils

E

l'étoient ;

l'étoient ; ses yeux seuls auroient pû lui mériter le titre de beauté. Je ne parlerai point de son esprit. Elle avoit été élevée dans un Cloître. L'innocence & la droiture de son cœur auroient suffi pour compenser mille fois le défaut de ses connoissances, quand même elle auroit eu beaucoup moins d'esprit qu'elle n'en avoit effectivement. Elle conservoit encore quelque chose de l'air embarrassé des Couvens ; mais cette timidité lui alloit fort bien, & on auroit été fâché qu'elle ne l'eut pas eue. Je dis plus ; ce caractère la rendoit aimable ; ce qui fait voir qu'il y a des défauts qui dans certaines circonstances changent presque de nature, & ressemblent à des perfections.

Je chercherois inutilement des termes qui exprimassent l'attachement incroyable qu'elle avoit pour son Mari. Que l'on se représente d'un côté un jeune homme plein de feu & d'agrémens, (tel étoit Carlson,) qui a tout ce qu'il faut pour plaire, & qui ne s'occupe que du soin de plaire, & de l'autre une jeune femme d'un naturel excessivement tendre, qui a passé sa vie avec des Religieuses, & à qui les sensations agréables que son nouvel état lui procure paroissent d'autant plus délicieuses, qu'elle avoit toujours éprouvé au

règles fevères d'un Voeu rigoureux de chasteté; & l'on aura une foible idée de l'état indéfinissable où la charmante Mariane étoit comme absorbée. Nous étions donc également contents, mon Mari & moi, du choix de Carlson; & nous trouvions tant de plaisir à être témoins de leurs transports mutuels, que nous ne savions comment faire pour nous en séparer. Nous fîmes venir de l'argent d'Amsterdam, & nous passâmes plus d'un an avec ce tendre couple. Il ne nous manquoit que la chere Mère de Carlson. Elle nous avoit mandé, que sa santé s'étoit fortifiée, & qu'elle seroit bientôt en état de venir nous trouver. Nous envoyâmes le Domestique qui m'avoit autrefois porté la nouvelle de la mort de mon Epoux, pour lui servir de guide & d'escorte. Il la trouva en chemin, & elle arriva plutôt que nous ne l'attendions. Elle nous parut véritablement rajeunie; & la joye que lui causa le bonheur de son fils & le mien, acheva de lui donner un air vif & gai. Cependant cette digne femme, par une espèce de pressentiment, nous assura que cette satisfaction étoit trop grande, pour devoir être de longue durée. Mariane accoucha d'une fille. Ce fut un nouveau sujet d'allégresse. Cette jeune femme nous plaisoit tous les jours davan-

rage ; & cela nous auroit d'autant plus fait désirer de savoir quelque chose de positif de son extraction. Mais toutes les peines que nous avons prises pour découvrir ce mystère , étoient demeurées inutiles. Comme c'étoit pour suivre son Amant que Mariane avoit quitté le Cloître , il nous falloit user d'une grande circonspection dans nos recherches , pour ne pas la mettre en danger d'être reconnüe. Ceux que nous envoyâmes au Couvent , n'en rapportèrent d'autre réponse , si non que la naissance & l'état de Mariane y étoient inconnus , qu'un homme du commun l'y avoit amenée à l'âge de six ans , qu'il avoit laissé une somme pour son éducation , & n'avoit rien dit autre chose , si non que c'étoit la fille d'un Hollandois malheureux , qui ne vouloit pas qu'elle fut élevée dans la Religion Réformée. On ajoutoit que peut-être en avoit-il confié davantage à l'Abbesse , mais qu'elle étoit morte. Nous fumes donc forcés de rester dans notre ignorance ; & il se peut qu'on n'en sçut pas davantage dans le Couvent sur ce sujet. Car combien n'y a-t-il pas d'Enfans qu'on ramasse dans de semblables lieux sous des noms déguisés , & par des mains inconnües !

A la fin il falut nous résoudre à retourner à Amsterdam. Le bien de nos affaires deman-

demandoit cette séparation. Caroline nous accompagna à la Haye. Elle s'y informa, si personne ne pouvoit lui dire des nouvelles de son Frère, nommé André. Mais elle n'apprit que ce que nous savions déjà auparavant; sçavoir qu'ayant mal fait ses affaires depuis la mort de sa femme, & se voyant ruiné, il étoit parti sur un Vaisseau pour les Indes Orientales, afin d'y chercher fortune. Nous passâmes quelques jours à la Haye, au bout desquels un Marchand, chez qui nous avions pris des informations, nous fit avertir qu'il venoit d'arriver un Vaisseau des Indes Orientales, que le Sieur André étoit sur ce Vaisseau, & qu'il l'avoit vû ce même jour. Cette nouvelle étoit trop importante, pour nous permettre de continuer notre route, sans avoir parlé au Sr. André. Mais hélas! plût au Ciel que nous ne l'eussions jamais vû! Il vint dès le lendemain chez nous. La première question que lui fit Caroline, ce fut pourquoi avant son départ pour les Indes Orientales il ne lui avoit pas écrit d'une manière circonstanciée au sujet de la mort de sa fille. „Mariane est-elle morte, „s'écria-t-il? Que veux-tu dire avec ta „Mariane, répondit sa Sœur? Ma fille s'appelloit, comme moi, Caroline. Où est-elle? N'est-elle pas morte? Ah! pour-

„rois - je me flatter de la revoir ? Je le fais
 „bien , dit André , qu'elle s'appelloit Caro-
 „line ; mais par amitié pour ma femme , &
 „parce que je la regardois comme mon En-
 „fant , je lui donnai le nom de Mariane ,
 „qui étoit celui de ma femme . Je vais te
 „raconter tout ce qui s'est passé ; mais j'exi-
 „ge auparavant que tu me promettras de me
 „pardonner ce que j'ai fait . Ma chere fem-
 „me mourut , comme je te le mandai , il y
 „a dix ans . Mariane étoit dans le même
 „tems à l'extrémité ; & je la regardois déjà
 „comme morte . Mais elle se réablit . Le
 „désordre de mes affaires m'obligea alors de
 „chercher fortune ailleurs . Je résolus de
 „partir pour les Indes Orientales . Tu fçais
 „que je suis de la Religion Catholique . J'a-
 „vois un amour véritablement paternel pour
 „Mariane . Je m'imaginai , tant pour son
 „avantage spirituel , que pour son bien tem-
 „porel , ne pouvoir mieux faire que de ra-
 „masser ce qui me restoit de bien , & de
 „m'en servir pour placer ce cher Enfant
 „avant mon départ , dans un Couvent de
 „ma connoissance , situé sur les frontières
 „des Pais-bas Autrichiens . J'exécutai donc
 „mon dessein , sans en rien dire à personne .
 „A présent que je suis de retour , je pensois
 „à me rendre d'abord à ce Couvent pour
 „voir

„voir si Mariane étoit encore en vie; & sans
 „les nouvelles que j'ai eues de vôtre séjour
 „ici, j'y ferois déjà. Mais je ne tarderai
 „pas davantage; car je n'ai rien de plus pres-
 „sant que de savoir ce que fait cette chere
 „fille. Partons, dit Caroline. Je vais t'ac-
 „compagner sur le champ au Couvent. Dans
 „trois jours nous serons revenus: „ & sans
 „ajouter un seul mot, le Frère & la Sœur
 „disparurent.

Pendant toute cette Scene, mon Mari &
 moi avions à peine osé nous regarder: bien
 loin d'être en état de parler, un frisson s'étoit
 répandu sur tout notre corps, le sang s'étoit
 glacé dans nos veines. „Bon Dieu! que de-
 „viendra tout ceci? dit enfin mon Mari, en
 „rompant le premier le silence. Mariane. . .
 „un Couvent . . . pas loin des frontières.
 „O les étranges nouvelles! Ah! pauvre Carl-
 „son! Si pour cette fois mes conjectures
 „pouvoient être fausses! Je voudrois qu'An-
 „dré fut déjà de retour, ou plutôt qu'il
 „n'eut jamais remis le pied en Europe. Sa
 „présence va nous découvrir le plus affreux
 „de tous les mystères, un mystère qui au-
 „roit dû être enseveli dans une éternelle
 „nuit. Caroline, pour retrouver sa fille,
 „sera obligée de l'arracher des bras de son
 „propre Fils. „ Ces cruelles idées nous

tourmenterent jusqu'à ce que Caróline & son Frère fussent revenus. Nous n'eumes qu'à jeter un coup d'œil sur eux, pour nous convaincre de la certitude de nos funestes soupçons. Caroline fondoit en larmes. Elle paroissoit inconsolable; & son Frère, qui étoit un homme dur, ne donnoit aucun signe extérieur d'affliction, mais on ne laissoit pas de voir en lui un fonds de tristesse. Nous fumes bien longtems sans pouvoir tirer un seul mot de l'un ni de l'autre. Enfin nous scumes d'eux, qu'on leur avoit appris au Couvent, qu'une Religieuse, nommée Mariane, qui y avoit été amenée dans tel & tel tems, (les dates s'accordoient,) s'étoit évadée il y avoit environ un an & demi, & que le bruit couroit qu'elle s'étoit mariée avec un jeune Gentilhomme. Quel parti y avoit-il à prendre? Au lieu d'aller à Amsterdam, nous fumes obligés de retourner au Quartier de Carlson. Nous n'étions que trop convaincus tous quatre, que cette Religieuse Mariane, & Mariane femme de Carlson, étoient une seule & même personne. Cependant on ne connoîtroit pas le cœur humain, si l'on croyoit que nous ne cherchassions pas encore à nous consoler par quelque illusion. Quand une nouvelle nous attriste & nous effraye, quelque vraisemblable qu'elle soit,

oit, nous sommes ingénieux à faire naître les doutes. „Comment, disoit Caroline, seroit-il possible que j'aye méconnu mon Enfant, ma propre Fille? N'y 'auroit-il aucune ressemblance entr'elle & moi? „ Elle ne pensoit pas qu'elle ne l'avoit vuë qu'à l'âge de quelques mois, & que les ressemblances entre les parens & leurs enfans n'ont aucune règle. „Un jeune Gentilhomme, reprenoit souvent mon Mari, un jeune „Gentilhomme! Carlson ne s'est jamais donné pour tel! Il est trop modeste pour s'être arrogé une condition, qui ne lui appartient point, & dans laquelle il n'a pas été élevé. Non, non, disois-je alors, Dieu voudra qu'il n'en soit rien. S'il s'étoit fait „passer pour Gentilhomme, pourquoi n'auroit-il pas dit en même tems qu'il étoit „Officier? Peut-être qu'il y a encore eu „dans ce Couvent une autre jeune fille du „même nom? „ André, qui n'avoit pas rapporté d'Orient plus de Philosophie qu'il n'en avoit en y allant, affirmoit gravement, qu'il y avoit dans la Nature un obstacle invincible au Mariage entre personnes liées aussi étroitement par le sang, & qu'il auroit été impossible à Carlson & à Mariane de le surmonter. A chaque moment nous tombions dans quelque contradiction, sans

nous en appercevoir. Tout le voyage passa en raisonnemens aussi peu conséquens & nous arrivâmes chez Carlson, ainsi partagés entre la crainte & l'espérance. Nous avions concerté nos démarches, & nous voulions procéder avec beaucoup de circonspection, avant que de rien laisser remarquer de fujet de nôtre retour. Nous résolûmes de prétexter que la joye de l'arrivée du Sr. André en étoit le fujet. „Si Mariane, disions-nous, est effectivement la Mariane que nous craignons de trouver, nous jetterons infailliblement ces jeunes & tendres Epoux dans le désespoir, en leur déclarant tout d'un coup & sans aucun ménagement ce épouvantable secret. Non, ajoutois-je, ce seroit tuer Mariane sur la place. Si nous ne pouvons douter qu'elle ne soit la fille de Caroline, je la prierai de me faire l'amitié de venir passer quelque tems chez moi à Amsterdam; son Mari ne pourra pas se refuser à cette demande. Quand nous l'aurons une fois à Amsterdam, il sera tems de nous arranger pour la conduire insensiblement & par degrés à la fatale connoissance qu'elle doit aquérir. Quand Mariane sera instruite de sa destinée; Carlson pourra l'apprendre. Il ne faut plus qu'ils se voyent de leur vie. C'est la seule consolation

lacion que nous puissions leur ménager dans l'erreur déplorable où le sort les a fait tomber. Carlson connoit la Religion; & avec le tems il pourra écouter ses Conseils, aussi bien que ceux de la Raison. Je me charge de faire élever la fille qui est le fruit de cet infortuné Mariage, afin que Mariane ne conserve pas sous ses yeux le triste & vivant souvenir d'un amour si tendre, & à présent illicite., En tenant cette espèce de Conseil, nous entrâmes chez Carlson. Il se présenta à la porte à notre arrivée, & vint au devant de nous avec un air de surprise. Nous composâmes nos visages aussi bien qu'il nous fut possible; & lui dîmes, que le Sr. André, Frère de Caroline, que nous avions trouvé à la Haye au moment qu'il revenoit des Indes Orientales, étoit la cause de notre retour. Il fit alors éclater les plus vives démonstrations de joye. Nous entrâmes dans la Chambre de Mariane. A peine André l'eut-il apperçue, qu'il se jeta à son cou, & s'écria avec véhémence. „Ah! Dieu nous soit en aide, c'est elle, c'est elle-même. „Malheureux que je suis! c'est moi qui suis „l'unique cause de tout., C'étoit bien tenir la résolution que nous avions prise d'aller bride en main dans cette affaire. Caroline sortit de la Chambre avec précipitation, &

& le désespoir peint sur le visage. Mariane vouloit se débarrasser d'André; mais il la tenoit étroitement dans ses bras. Je ne représentois pas assez de force pour aller les séparer. Carlson, immobile à sa place, demanda plus de cent fois, de quoi il s'agissoit. Mon Mari vouloit le lui dire; & chaque parole s'arrêtoit dans sa bouche. Enfin Mariane vint à moi. Elle me conjura de lui dire ce que cela signifioit. J'ouvris la bouche, & commençai à parler, sans savoir ce que je voulois dire. Je lui demandois pardon. Je l'affutois de toute mon amitié. Je l'embrassois. Voilà tout ce à quoi je pouvois me résoudre. Son Mari s'approcha, & voulut la retirer d'entre mes bras. „Non, non, „m'écriai-je alors, Mariane n'est pas votre „femme, elle est votre Sœur.„ Sur le champ Mariane tomba sans mouvement; & je m'éveillai, pour ainsi dire, comme une personne qui sort d'un sommeil agité. Ce ne fut que dans ce moment que mon Mari & moi réprimés nos esprits. Nous portâmes Mariane sur son lit, & elle ne sortit d'une foiblesse que pour tomber dans une autre. Toute la journée se passa, sans que nous pussions la faire revenir à elle-même.

Mon Mari pendant ce tems-là avoit été chercher Caroline, que nous n'avions pas

revê depuis le moment où elle étoit sortie de la Chambre. Il la trouva dans le Cabinet du Jardin à genoux. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette première journée, je passe à celle qui la suivit. Les symptômes violens étoient calmés; mais ils avoient fait place à ce que l'angoisse & la terreur ont de plus noir & de plus lugubre. Les soupirs & les larmes que le premier coup avoit arrêté, se dédommageoient de cette contrainte; nous formions un concert lamentable de plaintes & de gémissemens. Carlson s'approchoit du lit de sa Mariane; mais dans quel état! Son cœur étoit en proie à la douleur, à la honte, à la tendresse, au repentir; il étoit absorbé par les mouvemens impétueux de toutes ces passions, dont chacune étoit au plus haut degré de violence. Jamais il n'y eut de spectacle plus pitoyable que de voir ces deux personnes vis à vis l'une de l'autre. La Religion leur ordonnoit de changer l'amour conjugal en tendresse fraternelle; mais leur cœur protestoit contre cet ordre. Ils s'aimoient l'un l'autre d'une ardeur au dessus de toute expression. Ils étoient au Printems de leur âge; & il falloit rompre sans balancer le lien qui les unissoit. Ils ne s'étoient jamais connus avant que de s'épouser, & par conséquent ils ne pouvoient tirer

aucun

aucun secours de cette familiarité, qui éteint ordinairement l'amour entre ceux qui sont du même sang. La Nature n'opposoit aucun obstacle secret à leur bonheur. Comment auroit-elle pû faire entendre sa voix après avoir été toujours muette? Comment auroit-elle pû condamner une passion, qu'elle étoit accoutumée à envisager comme innocente, comme un lien sacré & éternel?

„Ah! s'écria une fois Mariane, mon Frère
 „abandonnez-moi, abandonnez-moi! Mal-
 „heureux Epoux, commencez à me haïr.
 „Je suis vôtre Sœur. Mais non! Mon cœur
 „ne me le dit point. Je suis à vous, je suis
 „à vous. Le Mariage nous a unis. Dieu
 „ne nous séparera point.,, Son Mari n'a-
 voit pas des idées plus suivies. Il écoutoit la voix des passions, & elle l'empêchoit de prêter l'oreille à celle de la Religion. Il se donnoit bien de garde de la nommer sa Sœur. Il l'appelloit toujours sa Mariane. Il sortoit continuellement de sa bouche un flux, un torrent de lamentations, qui perçoient le cœur de ceux dont il étoit entendu. Il les interrompoit quelquefois pour philosopher; & comme on peut le croire, sa philosophie puisoit ses principes dans sa passion. Il entreprenoit de démontrer que son mariage étoit permis devant Dieu, quand même il seroit

seroit condamné par les hommes. Et tout son raisonnement consistoit à répéter sans cesse, qu'ils étoient solennellement liés ensemble, & que la Mort seule pouvoit rompre ce lien. Dans l'emportement il souhaita une infinité de fois qu'André eut perdu le souffle, avant que de pouvoir proférer les paroles par lesquelles il avoit révélé ce mystère. Celui-ci avoit l'air d'un homme, auquel on prononce son arrêt de mort. Je crois qu'effectivement il auroit racheté au prix de quelques années de sa vie l'événement qui avoit détruit le bonheur de ce tendre couple.

Caroline s'approcha du lit de Mariane, & dit à Carlson de se retirer. „Ma fille, lui dit-elle, je t'ai donc retrouvée pour t'arracher des bras de ton Frère. Hélas! pour quoi Dieu m'a-t-il réservée à ce triste devoir? Peut-être qu'il a voulu me punir par là de ce que... Mais il l'a voulu. Vous n'êtes coupables de rien dans tout ce qui s'est passé. Votre ignorance vous justifie; mais à présent elle ne peut plus vous rendre le même service. Je suis votre Mère, & je vous aime comme mes Enfants; mais je vous détesterais, si vous préférez le lien de votre mariage à ceux du sang. Cette exhortation étoit fort sensée; mais elle étoit encore prématurée, & ne servit qu'à les

jer-

jeter dans un nouvel accès de désespoir. Mon Mari prit une voye plus douce pour adoucir leurs esprits, & les amener à ses fins. Il se servit d'un artifice innocent, & crut pouvoir leurrer ces pauvres affligés d'une faulx lueur de consolation, qui moderât pour quelque tems la violence de leur érat. „C'est „leur dit-il, un cas de conscience, que nous „ne sommes pas en état de décider. Nous „nous en rapporterons à d'habiles Theolo „giens, qui péseront la chose meurement. „Peut-être qu'ils trouveront des raisons de „laisser subsister ce mariage. „Ces chers enfans mordirent à l'hameçon, & sentirent une espèce de relâche, en pensant que leur séparation pouvoit avoir encore quelque chose de problématique. Ils consentirent à se soumettre au jugement des Theologiens, moins pourtant dans l'espérance qu'il leur seroit favorable, que pour profiter de cette apparence de répit. Nous mêmes de nôtre côté cette bonace à profit, & nous sollicitâmes Mariane à nous suivre à Amsterdam dès que son état le permettroit, ajoutant qu'il seroit peut-être possible d'obtenir une Dispense de Rome. Nous dûmes à son Mari de demander congé au Régiment pour une demi-année, & aussi-tôt qu'on le lui eut accordé de venir nous joindre. L'un & l'autre furent d'accord de tout.

Il s'écoula encore quelques jours, & Mariane se trouva en état de partir avec nous. Pendant que nous nous y disposions, Carlson reçut ordre de se rendre sans délai, & sous peine de perdre son poste, à son Régiment qui devoit marcher. Cette nouvelle produisit un effet différent. Carlson en parut réjoui, & Mariane retomba dans son abattement. Quand elle vit qu'il paroissoit être satisfait de cette conjoncture, elle lui fit les reproches les plus amers. Elle l'appella Infidèle, & lui dit qu'il ne cherchoit qu'à se faire défaire d'elle. Pourroit-on bien s'imaginer qu'une femme, qui savoit que son Mari étoit en même tems son Frère, pût s'abandonner à de pareils soupçons? Mais rien n'est incroyable en amour non plus qu'en songe. Nous ne vîmes alors que trop clairement & avec une extrême douleur, que Mariane aimoit toujours éperduëment son Mari, & qu'il s'en faloit bien qu'elle eut pris dans son cœur la résolution de s'en séparer. Carlson lui fit les plus fortes protestations d'un attachement inviolable, & l'assura qu'il ne s'étoit réjoui de l'ordre de marcher que parce qu'il avoit crû que c'étoit peut-être une occasion dispensée par la Providence, pour donner une issue à cette malheureuse affaire. „Peut-être, dit-il, que

„je perdrai la vie dans quelque action, &
 „peut-il nous arriver rien de plus heureux?
 „La mort seroit-elle un mal au prix du
 „tourment que j'éprouve, de vous voir &
 „de vous adorer, sans pouvoir être à vous?
 „N'aimez-vous pas mieux que nôtre union
 „soit tranchée d'un seul coup, que de souffrir
 „un martyre cruel, en faisant des efforts
 „pour nous séparer volontairement, &
 „en combattant un amour qui ne le permettra
 „jamais? Consoles-toi, chere Mariane.
 „Si je reviens, c'est une marque que le Ciel
 „approuve nôtre union. Si je succombe, tu
 „te souviendras que l'Epoux que tu perds,
 „étoit en même tems ton Frère, & ne pou-
 „voit plus être ton Epoux., Quels services
 l'erreur n'est-elle pas capable de rendre dans
 certaines circonstances? Et qu'il seroit cruel
 de chercher à détromper ceux qui se bercent de
 quelque illusion, d'où dépend leur repos. Carl-
 son & Mariane trouverent le leur dans ces
 idées; & les effets en furent les plus avantageux
 qu'on eut osé se promettre de remèdes aussi
 réels, que ceux-ci étoient chimériques. Ils
 laisserent au Ciel la décision de leur sort, &
 se persuaderent fermement que le Juge su-
 prême exauceroit leurs vœux. Ils implore-
 rent son assistance avec autant d'ardeur, que
 si les hommes leur eussent fait la plus gran-
 de

de injustice du monde. En un mot ils arriverent à un point de tranquillité & de confiance, que toutes les Vérités les plus évidentes n'auroient pas été capables de leur procurer. Carlson partit, comme si Mariane eut dû être le prix de ses exploits ; & Mariane le vit partir, comme si elle avoit le garant le plus assuré qu'il reviendrait, & recommenceroit avec elle une union indissoluble.

Dès qu'il nous eut quitté, Mariane nous accompagna fort tranquillement à Amsterdam, avec sa Fille & sa Mère. André, qui avoit gagné quelque bien aux Indes Orientales, demeura à la Haye, pour y recommencer un Négoce ; & Caroline lui confia une partie de l'argent qu'elle avoit apporté d'Allemagne. Nous retrouvâmes nos bons hôtes d'Amsterdam dans leur état ordinaire. Nous fîmes passer Mariane pour la femme de Carlson, & Caroline pour sa Mère.

Peu de mois après nous reçumes la nouvelle que Carlson étoit mort, non à la vérité en combattant, mais d'une fièvre chaude dont il avoit été attaqué au Camp. Caroline, mon Mari & moi, nous le regrettâmes beaucoup ; mais en faisant réflexion sur son Mariage, nous convinmes que sa mort étoit au fonds la meilleure nouvelle que nous pussions recevoir. C'étoit l'unique denouement

qu'on eut à espérer dans une affaire aussi critique. La décision des Ecclesiastiques auroit infailliblement condamné ce mariage. Et Mariane avec son Mari auroient continué à vivre ensemble, ou bien ils auroient traîné l'un sans l'autre la vie la plus misérable. Nous ne laissions pas d'être fort inquiets sur la manière dont Mariane prendroit la chose. Il est bien vrai qu'elle s'étoit résignée aux Arrêts d'enhaut, mais, comme je l'ai déjà remarqué, dans l'espérance qu'ils seroient conformes à ses desirs. Nous craignons de la voir retomber dans le désespoir. Il falut pourtant en courir les risques. Nous la fîmes appeler dans nôtre Chambre, & mon Mari prit sur lui de porter la parole. „N'est-il pas vrai, Mariane, lui dit-il, que vous devinez déjà ce que j'ai à vous dire? Vous pouvez vous livrer à l'émotion, car enfin elle est inévitable. Voici une Lettre du Camp. Ne m'en dites pas davantage, reprit Mariane. Je sçai déjà tout le contenu de cette Lettre. Mon Mari est mort. Epouse infortunée! Cependant je suis contente que ce soit le Ciel qui m'en ait privé, & non pas le Monde. A présent je suis convaincuë que Dieu n'a pas voulu nôtre union. Comment est-il mort? Est-ce les armes à la main? „

Nous

Nous nous étonnâmes de ce sens froid inattendu, qui avoit tout l'air de l'indifférence. Nous avions préparé les plus belles consolations du monde, qui se trouverent inutiles. Il est vrai que nous étions en balance, si nous pouvions nous en fier à Mariane, & si ce calme apparent ne cachoit rien de sinistre. Mais il se foutint, & elle continua à verser des larmes tranquilles sur la mort de son Mari, sans se livrer à aucun éclat de douleur.

Quelques jours après nous reçûmes une Lettre dont l'adresse étoit de la main de Carlson. L'avouërai-je sincèrement? Je fus plus effrayée de penser que Carlson étoit encore en vie, que je ne l'avois été d'apprendre sa mort. „Bon Dieu, me dis-je à moi-même, à quoi ceci nous mènera-t-il? Carlson aura sans doute quitté le Camp à cause de sa maladie, & peut-être pris tout à fait son congé. L'Amour le rappellera auprès de Mariane.„ Celle-ci étoit transportée de joye. La Lettre lui étoit adressée; & elle ne l'ouvrit pas d'abord. Elle ne nous la donna point non plus à décacheter. Non; l'impatience ne fut point le premier effet de sa surprise & de sa joye: mais elle tenoit cette Lettre entre ses mains, & la considéroit, comme on fait un Trésor dont on ignore la

valeur, & qu'on retourne vingt fois avant que de l'ouvrir & de l'examiner en détail. Y ayant à la fin jeté les yeux, il se trouva que cette Lettre étoit de quelques semaines plus vieille que celle qui nous avoit annoncé la mort de *Carlson*. Elle renfermoit ses derniers Adieux à *Mariane*. Il lui parloit en ces termes,

MA TRES CHERE MARIANE.

*Dé*puis quatre semaines voici les premiers momens où je suis à moi, & où je me trouve en état de vous annoncer ma maladie. Quel bonheur pour moi d'avoir été pendant tout ce tems-là si malade, & d'être arrivé jusqu'aux portes de la mort, sans en rien savoir! Que n'aurois-je pas souffert pour l'amour de vous de tourmens & d'angoisses, si j'avois eu l'usage de la réflexion. Dieu soit béni du genre de mort auquel il m'appelle. Je suis entièrement consumé, j'ai perdu toutes mes forces. Je n'envisage ces momens où j'ai recouvré la connoissance, que comme une grace que Dieu me fait de pouvoir encore une fois jeter un coup d'œil sur le Monde & sur ma propre Ame, & me disposer à entrer dans la route de l'éternité. Je te dis donc adieu, *Mariane*, je prens pour jamais congé de toi. Ne me pleures pas comme

un Epoux, mais comme un Frère. Triste Nom! Si notre fille vit, caches-lui son origine. Oublie toi-même notre union, s'il est possible. Ma conscience ne me fait aucun reproche de t'avoir aimée; mais je sens quelque inquiétude de ce qu'après la funeste découverte que nous avons faite je n'ai pu cesser de te chérir comme ma Femme. O Dieu! que nos pensées au lit de mort sont différentes de celles que nous avons en pleine santé! Que d'objets auparavant inconnus, ou cachés, s'offrent alors à notre Raison? Combien n'appercevons-nous point de choses que nos Passions nous déroboient. Oui, oui, je meurs consolé. Cependant, mon Dieu! je ne te reverrai plus, ma chère Mariane. Il faut que je t'abandonne sans retour. Il faut mourir. Quelles idées affligeantes s'elevent en moi! Quelle révolution dans mes sentimens! Ah! je ne puis plus écrire. . . . Je reprends la plume au bout d'une demi-heure. Je suis en repos: le calme s'est rétabli dans mon Ame. C'étoient les derniers efforts de l'Amour de la vie. Adieu, Mariane! Je te charge de faire mes adieux à ma Mère, Et à nos deux généreux Amis. Dormund, mon intime Ami, que tu as vu si souvent avec moi, est au chevet de mon lit. Il ne veut point me quitter, qu'il ne m'ait fermé les yeux. Si vous pouvez vous résoudre à aimer encore, n'oubliez pas que votre Mari

mourant ne vous souhaiteroit d'autre objet d'affection que ce cher Ami. Il vous remettra ma Mère, & votre Portrait. J'ai fait présent du reste à mon pauvre Soldat. Je sens la mort. Adieu.

Quand Mariane vit que c'étoit une dernière Lettre, & qu'il falloit renoncer aux espérances qu'elle avoit senti renaître, tous les plus vifs effets de son ancienne douleur se manifestèrent de nouveau. Je ne veux point insister sur les détails de sa situation, & sur toutes les scènes différentes qui en résulterent. Ces particularités nous paroissent intéressantes dans le tems qu'elles arriverent, parce qu'elles se passaient sous nos yeux, & par la part que nous étions obligés d'y prendre. Mais je ferois tort à mes Lecteurs, si je jugeois que le simple récit dût les affecter de même; & j'abuserois de leur patience, dont j'ai peut-être besoin pour leur faire supporter sans ennui le fonds même de ma propre Histoire.

Nous recouvrâmes peu à peu le repos que ces secousses avoient altéré. Il sembloit que le Ciel voulut à toute force nous enrichir. Nos Capitaux rapportoient plus que nous ne désirions, & beaucoup au delà de ce que nous pouvions dépenser. Il ne me venoit plus dans l'esprit de redémander les sommes que

que mon Epoux défunt avoit avancées à l'E-
 rat. Je craignois au contraire de renouvel-
 ler mes inquiétudes en pensant à ma Patrie.
 Je savois d'ailleurs que la Guerre l'avoit ap-
 pauvrie & épuisée. Que manquoit-il à ma
 satisfaction ? J'avois un Mari agréable & sen-
 sé. Les malheurs que nous avons éprouvés
 nous avoient d'autant mieux disposé à goûter
 le genre de félicité pure & paisible dont nous
 jouissions. On peut bien dire que, qui n'a
 jamais eu que du bonheur, n'en a jamais eu.
 L'infortune ne fauroit être agréable en soi ;
 mais elle peut le devenir par ses suites, &
 par les événemens qui en naissent. Tout
 au moins ressemble-t-elle aux remèdes, qui
 travaillent pendant quelque tems notre Corps
 pour le rendre ensuite plus sain.

Au bout d'un an & plus de ce nouveau
 période de tranquillité, nous reçumes la vi-
 site de Dormund, l'ami de Carlson, qui ap-
 portoit à Mariane la Montre & le Portrait,
 dont il étoit fait mention dans la dernière
 Lettre du défunt. Mariane le connoissoit
 par ses liaisons étroites avec feu son Mari ;
 pour nous, nous ne l'avions jamais vû.
 Mais il n'avoit pas besoin d'autre recommen-
 dation que d'avoir été lié avec nôtre cher
 Carlson. Il étoit Hollandois, & d'une figu-
 re fort revenante. Il gagna d'abord nôtre

confiance. Il avoit été Capitaine en fécond & venoit de prendre son congé, pour vivre de ses rentes. Il étoit encore jeune. Il n'avoit pas étudié; cependant la lecture de quelques Livres & le commerce du monde lui avoient donné des connoissances, qui le faisoient briller davantage que bien des Savans de Cabinet. Il parloit quelques Langues vivantes, & entr'autres bon Allemand. Il fixa son séjour à Amsterdam, & nous le découvriâmes aisément la raison. Mariam étoit l'objet de ses desirs; & Mariane méritoit bien effectivement qu'on s'attachât à elle & qu'on fit même des sacrifices pour l'obtenir. Elle étoit encore dans toute sa beauté. Son affliction n'avoit en rien altéré ses charmes, tandis qu'elle avoit beaucoup embelli son esprit, en lui donnant plus de force & de solidité. Notre société avoit aussi contribué à la rendre beaucoup plus aimable. Elle avoit dix-huit à dix-neuf ans, & se trouvoit par conséquent dans le vrai Printems de ses jours. Dormund trouva bientôt l'art de s'insinuer auprès d'elle & de lui plaire. Peut-être crût-elle d'abord aimer son Mari même dans le plus cher de ses Amis. — Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se rendit maître de son cœur.

Un jour elle vint me trouver, & me dit d'un ton emû, & qui signifioit beaucoup ; „Madame, il semble qu'il auroit été bien „juste de laisser à Mr. Dormund la Mon- „tre qu'il m'a remise de la part de mon „Mari, & que les soins qu'il lui a rendus „jusqu'au dernier moment méritoient bien „cette marque de souvenir. Aussi l'aurois- „je assurément fait, si mon Portrait n'avoit „pas été dedans, mais j'ai craint que cela ne „fut contre la bienséance. „Je compris ce lan- „gage à merveille. „Mariane, lui dis-je, quel „scrupule vous faites-vous de donner cette „Montre à celui à qui vous avez incontestable- „ment donné vôtre cœur. Je remarque que „vous voudriez faire à M. Dormund une hon- „nêteté qui eut l'air d'une simple reconnoissan- „ce, quoique l'amour en soit le principe. Je „veux vous tirer de ce pas. Donnez-moi la „Montre, il se présentera bien quelque occasi- „on qui n'ait pas l'air affecté, de la lui offrir. „

Le don de la Montre, qui avoit été précédé de celui du cœur, fut bientôt suivi de celui de la personne. Mariane devint le partage de Dormund, & ils parurent nés pour faire le bonheur l'un de l'autre. Si elle lui causa quelque désagrémens, ils procéderent d'une source, dont un Mari ne peut guères se plaindre. Son défaut étoit ce mal, qu'on

qu'on pourroit appeller le pêché originel de nôtre sexe, la jalousie. Je me rappelle un jour où Mariane entra dans ma chambre toute en larmes. Elle ne pouvoit parler à force d'affliction, & je m'attendois à apprendre le plus grand malheur. Mais à quoi cela se réduisit-il? Elle poussa de profonds soupirs sur l'indifférence de son Mari, qu'elle auroit volontiers appelée du nom d'infidélité. Je lui demandai sur quoi elle fondeoit ses plaintes, & là dessus elle me dit les bagatelles suivantes; que son Mari avoit été occupé à écrire des Lettres; qu'elle s'étoit approchée de la Table où il écrivoit, qu'elle lui avoit donné quelques baisers fort tendres, mais qu'il ne lui en avoit rendu aucun, pas même jeté un regard sur elle, & qu'il avoit continué à écrire, comme s'il eut résolu de ne pas la voir. „Ah! mon Dieu, continuoit-elle, qui sçait à qui l'ingrat écrit? Ne pouvez-vous donc rien lire de la Lettre, répliquai-je? Non, rien si non qu'il y avoit au haut, MONSIEUR. „ Pourroit-on bien croire qu'une Femme aussi raisonnable conçût de la jalousie pour un pareil sujet? Mais après tout pourquoi s'en étonner? Y a-t-il rien de moins rare que de voir l'Amour franchir les limites de la Raison? Et quand un premier pas est fait, la Raison re-

clame

clame inutilement ses droits. En général la plupart des divisions qui troublent les mariages, ne naissent que de vetilles. D'abord elles ne font aucune impression, mais ensuite notre Imagination les grossit, elle appelle d'autres circonstances au secours, & prend à la fin les choses au sérieux, ou même au tragique.

Mariane étoit mariée depuis neuf mois, lorsque son Mari tomba dangereusement malade. Il souffrit pendant deux mois de grandes douleurs; & on remarquoit bien que quelque inquiétude d'esprit le tourmentoit encore plus que sa maladie. Il pria souvent sa Femme les larmes aux yeux de s'éloigner de lui. Il ne pouvoit non plus souffrir Caroline, & beaucoup moins l'enfant que Mariane avoit eu de Carlson. Nous étions obligés, mon Mari & moi, de demeurer sans cesse auprès de lui, & de lui tenir des propos de consolation. Il en désiroit, & nous ne savions pourtant quelle étoit la cause de son angoisse, que nous n'avions pas le cœur de lui demander. Sa fin sembloit s'approcher de jour en jour, & les Médecins mêmes la lui annoncerent. Une nuit il nous fit appeler subitement entre minuit & une heure auprès de lui. Il paroissoit déjà aux prises avec la Mort. Tous ceux qui étoient dans

la chambre furent obligés d'en sortir. Alors d'une voix entrecoupée, mais pleine de fureur, il se mit à prononcer les malédictions les plus affreuses contre lui-même & contre l'amour. Nous ne savions que penser, ni que dire. Il dit ensuite qu'il étoit le plus grand scélerat que la Terre eut jamais porté.

„Je suis, s'écria-t-il, le Meurtrier de Carl-
 „son. Je lui ai présenté de ma propre main
 „le poison, afin de posséder Mariane. Trai-
 „tre détestable que je suis ! Quel jugement,
 „quelle condamnation, quels supplices m'at-
 „tendent ! Je suis perdu. Je le vois, je le
 „vois. Orez-moi la vie.,, Mon Mari le
 conjura de se calmer, & de revenir à lui-même, lui disant que cette agitation venoit sans doute de quelque rêverie causée par son mal.

„Non, non, réprit-il avec la même
 „véhémence ; ce que je vous ai dit, n'est
 „que trop certain. Depuis assez longtems
 „déjà ma conscience me bourrèle. Je suis
 „le meurtrier de mon meilleur Ami. Ah !
 „barbare . . . monstre . . . Carlson com-
 „mençoit à se rétablir depuis la Lettre d'A-
 „dieu qu'il avoit écrite à Mariane ; mais ne
 „voulant pas perdre l'espérance que l'idée
 „de sa mort m'avoit donnée d'arriver à la
 „possession de Mariane, je l'empoisonnai.,,
 Mon Mari puisa dans la Raïson & dans la

Religion tous les motifs qu'il crût propres à prévenir les derniers excès du désespoir : mais ils ne parurent produire aucun effet.

Il demanda à voir encore Mariane, pour lui découvrir lui même l'atrocité de son crime. Nous le priâmes pour l'amour de Dieu de ne pas lui faire cette horrible confession, qui étoit inutile au repos de sa conscience, & qui pourroit le rendre encore coupable d'un nouveau Meurtre. Mariane vint, avant que d'être appelée. Dormund se mit à lui parler, mais de douleur elle ne voyoit ni n'entendoit. Il la prit par la main, & commença son récit. Je lui mis la main sur la bouche. Nous commençâmes à prier & à chanter. Mais sa voix s'élevoit par dessus tout. Il ne fut pas possible d'empêcher que Mariane n'apprit ce qu'il vouloit lui dire. Il lui fit un détail fort circonstancié de sa conduite dans cette occasion. Il en appella au témoignage du Médecin & du Chirurgien, qui avoient ouvert le corps de Carlson après sa mort, parce qu'il l'avoit ainsi ordonné, & qui ayant trouvé des traces évidentes de poison, avoient crû que c'étoit lui-même qui avoit abrégé sa propre vie par cette voye. Mariane entra dans un véritable accès de rage. Elle donna à Dormund les noms les plus odieux. Nous fûmes obligés de l'entraîner

par

par force hors de sa chambre. Dormund passa deux jours & deux nuits dans un sommeil lethargique. Nous étions dans l'idée qu'il ne se réveilleroit jamais ; mais il en revint, & reprit même des forces. Nous vinmes le voir. Comme le Meurtrier de Carlson nous ne pouvions que le détester ; cependant cette charité universelle, que les hommes se doivent les uns aux autres, nous obligeoit à en avoir compassion. Il étoit devenu plus tranquille, & ne cessoit de nous demander pardon avec des torrens de larmes. Il nous assura que s'il étoit appelé à vivre encore, ce ne seroit pas sous nos yeux, mais qu'il iroit se confiner dans la retraite la plus éloignée, pour y consacrer le reste de ses jours à la pénitence. Il nous pria de faire en sorte qu'il ne vit plus Mariane. Celle-ci s'étoit déjà réfugiée dans notre Maison ; car Dormund en avoit loué une à part. Nous avions tant à faire à consoler Mariane, que nous ne pûmes retourner chez Dormund pendant deux jours. Nous apprimes pourtant que cela alloit de mieux en mieux. Le troisième jour mon Mari y alla. Mais Dormund étoit parti, & avoit laissé cette Lettre.

Je vais aussi loin que le courroux du Ciel voudra le permettre. Mariane ne me reverra plus. O Dieu ! à quoi l'Amour ne peut-il pas

conduire ceux qu'il possède? L'ombre de mon Ami, que j'ai immolé à cette passion, accompagnera tous mes pas. J'aime mieux pourtant tout endurer, que d'ajouter à ce crime celui de m'oter la vie à moi-même. Que ma mémoire demeure chargée d'exécration dans votre cœur! Je le mérite, cependant cachez ma honte à l'Univers. Je suis assez puni d'être obligé d'abandonner *Mariane* & ses généreux Amis. Peut-être perdrai-je bientôt une vie qui ne sera plus qu'un martyre pour moi. Dieu veuille vous récompenser de l'humanité que vous m'avez témoignée pendant ma maladie. Il est vrai que celui qui en a été l'objet ne mérite pas le nom d'homme. Je n'ose prétendre à aucun de vos regrets. Ah! malheureuse *Mariane*!

Dormund parrit ainsi, sans que nous fussions où il étoit allé. Notre *Mariane* étoit tombée dans une vraie aliénation. Elle pleuroit jour & nuit, & elle entroit quelquefois dans des transports si violens, que nous fûmes obligés de lui faire ouvrir deux veines à la fois. Elle couchoit dans ma chambre, & le jour de cette saignée elle m'assura qu'elle se trouvoit beaucoup mieux, & qu'elle espéroit de réposer fort bien cette nuit-là. Nous comprimes le lendemain le sens de sa prophétie. A peine eus-je jetté les yeux sur son lit, en m'éveillant, que je vis de grandes traînées de sang,

qui en découloient. Je ne pouvois soupçonner autre chose, sinon que les veines s'étoient ouvertes, en dormant. Mariane étoit dans une espèce de sommeil, ou plutôt d'évanouissement. Je criai au secours, & on lui banda de nouveau les veines. Le plus effrayant, c'est que les bandes paroissoient n'être pas tombées d'elles-mêmes, mais il étoit sensible qu'on les avoit défaites exprès. Mariane revint vers le soir à elle-même. Elle avoua qu'elle avoit eu dessein de s'ôter la vie par ce moyen, & que tous ses desirs étoient d'en voir bientôt la fin. Elle m'embrassa, & retomba, sans ajouter un seul mot, dans le même genre de sommeil, qui au bout de quelques heures fit place à celui de la Mort.

Nous ressemblions à des gens qui dans une action périlleuse, ont été blessés dangereusement, mais ne s'en apperçoivent que lorsqu'ils sont hors de danger. Dès que Mariane eut fermé les yeux pour jamais, je sentis toute l'amertume de ma douleur. Je me reprochois sa mort, m'accusant de ne l'avoir veillée d'assez près la dernière nuit de sa vie. Mais quelle est la prudence humaine, qui puisse tout prévoir ! J'avois conseillé à Mariane d'épouser Dormund : & je voyois que ce mariage étoit la cause de l'attentat qu'elle venoit de commettre contre elle-même.

Je pensois au sort de Mariane dans l'autre vie. Et j'aurois eu mille fois davantage à souffrir, si ma tendresse pour elle ne m'avoit persuadé qu'elle ne seroit pas la proie d'un malheur éternel. Sa Mère étoit beaucoup plus résignée que moi. Je ne fais à quels principes elle en étoit redévable ; sans doute à ceux de la Religion. Elle rapportoit tout à un enchaînement, dont nous ne saurions découvrir les causes. Elle puisoit ses consolations dans les idées de la Sagesse & de la Bonté du Créateur, & ne glorifioit pas moins Dieu des afflictions que des graces qu'il nous dispense. Il est certain que le secours de la Religion est d'une grande efficace dans l'adversité. Si vous ôtez aux malheureux l'espérance d'une autre vie, je ne vois pas ce qui pourroit leur rester.

Nos infortunes sembloient s'adoucir. Nous reprenions insensiblement le goût de notre ancienne vie tranquille. Nous retournions à nos Livres, & l'amour continuant à répandre ses douceurs sur notre vie, enlévoit au souvenir des accidens par lesquels nous avions passé, ce qui auroit pû nous jeter dans une tristesse habituelle. Mon Mari s'occupa pendant ce tems-là à composer un Ouvrage, qu'il intitula ; *Les Principes de la constance du Sage dans l'adversité.*

Environ trois mois après la mort de Mariane, nôtre Hôte termina sa carrière, & la Femme ne tarda pas à le suivre. Cela causa un grand changement dans nôtre situation. Nous fûmes obligés de reprendre nos Capitaux, que l'héritage de Dormund avoit encore considérablement augmentés. Réellement ce gros bien étoit un fardeau considérable pour nous. Ni moi, ni mon Mari, ni Caroline, ne nous entendions point au maniement des affaires d'intérêt. Et je crois que nous aurions été capables de donner la moitié de nôtre bien pour nous débarrasser de la peine de le gouverner. André, le Frère de Caroline, avoit recommencé un négoce à la Haye. Nous lui fîmes présent de quelques milliers d'Ecus; & nous lui proposâmes de se charger de la moitié du reste dans son Commerce. Si l'économie est une Vertu, j'avouë que ce n'étoit pas tout à fait la nôtre. Pour disposer d'une somme, il nous suffisoit souvent de savoir que celui qui nous la demandoit, étoit un honnête homme, qui l'employeroit plus utilement que nous. La parole d'un tel homme valoit autant dans l'esprit de mon Mari qu'une Lettre de change. Mais nous perdimes bien de l'argent de cette manière, sans pouvoir pourtant jamais nous en prendre à la fraude de nos Débiteurs. Ils étoient

étoient honnêtes gens ; mais le bonheur leur manquoit. Ils avoient le cœur bon, & témoignoit d'autant plus d'envie de nous payer que nous les en pressions moins. Leur droiture nous auroit rendus généreux, quand nous ne l'aurions pas été naturellement. On ne scauroit croire combien l'on goûte de plaisir, lorsqu'on peut en faire à des gens d'honneur. Il en coûte beaucoup plus à se modérer sur cet article, qu'à se satisfaire aux risques de ce qui en peut arriver.

Diverses raisons nous engagèrent à la fin à quitter Amsterdam, & à nous rendre avec notre fille, Caroline, & la sienne à la Haye chez le Sieur André. Notre Hôte défunt, en mourant, nous avoit recommandé sa fille, & nous avoit prié de la regarder comme la nôtre propre. Nous la prîmes donc aussi avec nous. Son bien demeura à Amsterdam en mains seures. Cette jeune personne, qui pouvoit alors avoir quinze ans, n'étoit pas belle, mais elle avoit de fort bonnes qualités. Elle plaisoit, sans s'imaginer d'avoir plû. La bonne grace lui tenoit lieu de beauté. Et au fonds si un homme de bon sens avoit à choisir de la beauté, sans les graces, ou des graces sans la beauté, il ne seroit pas naturel qu'il hésitât longtems sur le choix. Je puis dire sans vanité que

j'avois élevé Florentine ; c'étoit le nom de cette jeune fille. Et si j'ajoute qu'elle avoit infiniment d'esprit, je ne prétens point par là le lui avoir donné, mais lui avoir fourni les occasions de développer celui qu'elle tenoit de la Nature. Le commerce qu'elle avoit eu avec Caroline & avec mon Mari, n'avoit pas peu contribué non plus à la former. Elle avoit plus vécu dans la compagnie des hommes que dans celle des personnes de son sexe. C'est félon moi toujours un bonheur pour une jeune fille. Car, tout comme les hommes se polissent & acquièrent des manières aisées avec nous ; leur Société nous donne réciproquement de l'esprit & surtout de la solidité. On comprend bien que je ne parle pas de ces hommes, qui font en réputation de galanterie banale, & qui s'occupent uniquement à faire tourner la tête à de jeunes innocentes par leurs fades adorations ; qui n'ont de regards, de gestes, de langue, que pour exprimer leur fatigante & ridicule passion. Ce seroit-là assurément de mauvais précepteurs de Morale pour le Sexe ; tout leur art aboutit à faire d'une jeune Beauté, une évaporée, une coquette, une vraie folle. J'aurois été moins excusable qu'une autre, si j'avois manqué de procurer à Florentine une bonne éducation, ayant le

le tems & les moyens d'y vaquer, & trouvant en elle les plus heureuses dispositions, que j'avois été à portée de cultiver dès la septième année, depuis laquelle elle ne m'avoit presque pas quitté. C'est à ce mérite réel qu'elle fut redévable de son mariage avec un homme qui étoit revêtu d'une des premières dignités en Hollande, & en qui le rang étoit encore ce qu'il y avoit de moins respectable. J'ai rassemblé ici tous ces détails, parce que je n'aurai plus occasion d'y revenir.

A peine avions-nous passé quelques mois à la Haye, que le Sr. André reçut avis de l'arrivée d'un Vaisseau de Russie, chargé de marchandises pour lui. Il nous pria de venir avec lui à bord, pour nous donner le plaisir de voir la charge. Nous acceptâmes la proposition, & montâmes en voiture pour aller jusqu'à l'endroit où le Vaisseau devoit prendre terre.

Me voici parvenue à un période de ma vie, qui surpasse tout ce que j'ai raconté jusqu'à présent. Ce n'est pas sans me faire violence que j'en rappelle toutes les circonstances dans ma mémoire, pour les mettre par écrit; mon cœur frémit encore, quand je pense à une aventure qui lui a tant coûté. Je fais qu'un des plus grands secrets dans l'art de la narration, c'est de peindre si vivement les objets, que le Lecteur oublie qu'il lit, &

le, croye spectateur des événemens ; mais je ferois d'inutiles efforts pour y réussir ici. Je viens de dire que nous nous fimes mener au devant du Vaisseau ; & le chemin fut d'une demi-heure. Nous le vîmes aborder, & il en sortit dix ou douze Passagers Allemands, & quelques Russes. Quand ils furent à terre, ils féliciterent le Sr. André, qu'ils avoient appris être le Maître du Vaisseau, de ce qu'il étoit arrivé à bon port. André, véritable homme de Mer, s'entretenoit de grand cœur avec eux. Je commençai à trouver le tems long, & tirant mon Mari à côté, je le priai de nous faire conduire au logis. Tandis que je lui parlois encore, un des Passagers s'élança sur moi, m'embrassa, & m'appellant par mon nom, me dit : „Oui, oui, c'est vous ; „je ne voulois pas en croire mes yeux ; c'est „vous que je revois, ma chere Epouse.„ Il me pressa pendant quelques minutes, & me tint si étroitement serrée que je ne pouvois voir de qui venoient des caresses aussi vives. La frayeur succéda à la surprise ; & je crûs que c'étoit quelque fou qui vouloit me faire violence. Mais, o Ciel ! qui aperçus-je enfin, & dans les bras de qui me trouvai-je ? C'étoit mon cher Comte, mon premier Epoux, en habillement de Russe ; c'étoit celui que je croyois mort depuis plus de dix

dix ans. Je ne saurois dire ce qui se passa au dedans; mais au moins fais-je bien que je ne pûs prononcer une seule parole. Le Comte me regardoit les larmes aux yeux. Il remarqua alors son ancien Ami, à présent mon Mari. Il l'embrassa sur le champ; mais je n'entendis point leurs discours, soit qu'en effet ils gardassent le silence, ou que mon émotion me mit hors d'état de faire attention à rien. Nous avions nôtre Carosse à côté de nous. Je m'y jettai sans rien dire à mes deux Maris; mais ils y entrèrent tous deux avec moi. J'embrassai le Comte une infinité de fois dans la voiture; mais je ne me souviens point de ce que je lui dis. Nous entrâmes chez nous; & je commençai à me reconnoître un peu. Le Comte témoignoit une satisfaction infinie de m'avoir retrouvée, & cela dans le lieu où il s'y attendoit le moins. Il me répéta mille fois qu'il me trouvoit aussi charmante qu'il m'avoit laissée. Sa joye étoit d'autant plus grande qu'il m'avoit crû morte, parce qu'il m'avoit écrit quelques Lettres, sans recevoir de réponse. Il pensoit que j'avois pourtant appris, qu'il étoit encore en vie. En un mot il étoit aussi peu au fait de ce qui me concernoit, que je l'avois été de sa vie.

M. R. nous avoit quitté, sans que nous y prissions garde. Nous étions donc tête à tête ensemble. Le Comte m'instruisit de ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation; & après ce récit, dont je ferai part dans la suite au Lecteur, il témoigna beaucoup d'empressement à obtenir une confiance réciproque de ma part. Voyant mon silence, il me sollicita plus de cent fois à parler; mais je ne lui répondois qu'en pleurant & en l'embrassant. L'amour & la honte m'otoient la parole. J'avois retrouvé un Mari, que j'aimois de tout mon cœur; mais j'étois obligée d'en abandonner un que je n'aimois pas moins. Il faut y avoir passé, pour savoir quel est l'état d'un cœur que deux passions violentes & égales tyrannisent en même tems. A la fin ma douleur fit soupçonner à mon Eoux qu'il s'étoit passé quelque chose à son désavantage. Cela lui fit redoubler ses instances, pour m'engager à décharger mon cœur, & à l'instruire de son bonheur, ou de son malheur. Mais c'étoit peine perdue. Qu'avois-je à lui dire, à moins que de lui déclarer mon mariage? Je me taisois, je soupirois: n'étois-ce pas en dire assez? „N'êtes-vous plus mon
„Eoux, dit-il? Dieu veuille que ce soup-
„çon soit faux. Plutôt la Mort que cette
„nouvelle!“

Dans cet instant même ma petite fille, âgée de cinq ans, entra dans la chambre ; & en augmentant ma confusion, elle acheva de révéler le secret, qui me faisoit trembler. Elle vit que je pleurois, & s'approcha de moi.

„Qu'avez-vous, ma chere Mama, me dit-elle ? Pourquoi pleurez-vous. Je viens de chez Papa, qui pleure aussi, & qui ne veut pas me parler. Je ne vous ai pourtant rien fait. Ah Dieu ! s'écria le Comte, vous êtes mariée. Malheureux que je suis ! Ne vous ai-je retrouvée, qu'afin qu'il n'y ait aucune sorte de martyre, dont mon cœur ne fasse l'expérience. Qui est donc votre Mari ? Dites-le moi seulement. Je ne vous tourmenterai pas davantage par ma présence. Je vous quitterai sur le champ. Vous n'êtes point coupable d'infidélité à mon égard. Je ne vous fais aucun reproche. C'est à la Destinée seule que je puis m'en prendre de tous mes malheurs. C'est peut-être une punition qui m'étoit due pour avoir aimé Caroline sans remplir mes engagements avec elle. Faites effort sur vous-même, continua-t-il, & me parlez. Il n'y a que vous, de la bouche de qui je puisse apprendre, qui est votre Mari. Je fis un saut de ma chaise, & me jettai dans ses bras, mais toujours sans dire un seul mot.

„Non,

„Non, reprit-il, ne me faites point de semblables caresses. Je les mérite, mon cœur en est convaincu; mais le Mari que vous avez à présent est en droit d'exiger toute votre tendresse, & la mienne doit céder au sort & à la Vertu.,, Un pareil discours ne fit qu'augmenter mes agitations.

A la fin le Comte s'avisa de demander à l'enfant, où étoit son Père, & pourquoi il n'entroit pas? „Il est revenu avec vous dans le Carosse, repondit la petite. A cette heure il est dans sa Chambre, & pleure. J'y suis, reprit le Comte avec vivacité: c'est donc mon cher Ami que vous avez épousé. Cela rend sans contredit mon malheur plus supportable.,, Alors il pria ma fille d'aller appeller son Papa. Elle y courut; mais, au lieu de venir, R. nous envoya par cet enfant un Billet adressé au Comte, & conçu en ces termes;

MON CHER COMTE,

Vous me faites une peine infinie. Je vous ai offensé par l'amour le plus innocent qui fut jamais, aussi cruellement que si j'avois été votre mortel Ennemi. Je vous ai enlevé votre Epouse. Pourrez-vous bien vous persuader cela de moi? La créance, ou plutôt la certitude que vous n'étiez plus en vie, m'avoit permis de

posse-

posséder légitimement votre Epouse, mais aujourd'hui votre présence condamne l'union d'ailleurs la plus vertueuse. Vous êtes trop généreux, & nous sommes trop innocens, pour que vous puissiez nous haïr. Notre innocence diminue votre malheur ; mais elle ne le détruit pas. Le seul moyen de me punir, c'est que je vous fuye. Je vous quitte donc, mon cher Comte ; & , bien loin d'avoir le front de paroître devant vous, j'aurai toute ma vie honte de moi-même. Puisse mon absence, & les maux que je vais endurer, servir à votre consolation ! Eloignez aussi l'enfant qui vous remet cette Lettre, afin de ne pas conserver sous vos yeux cette triste marque de votre infortune. S'il est possible, pensez à moi pour la dernière fois en lisant ces lignes. Vous ne me reverrez plus.

Le Comte me quitta au moment qu'il eut achevé cette lecture, pour aller chercher mon Mari. Mais il étoit déjà parti, sans que personne sçût où il étoit allé. Cette nouvelle me bouleversa de nouveau. Mon cœur fut déchiré d'une playe mortelle. J'avois recouvré mon premier Epoux. Je savois qu'il ne m'étoit pas possible de les garder tous deux à la fois. Mais y a-t-il quelque voix que l'Amour écoute moins que celle de la Raison ? Rien ne me paroïssoit plus cruel que l'obligation de faire un choix dans cette conjoncture. J'ap-
 parte-

partenois aussi bien au dernier qu'au premier, & je ne sentoies pas moins de répugnance à m'arracher des bras de l'un que de ceux de l'autre, quoique bien convaincuë de la nécessité d'opter.

M. R. ne se retrouvoit point ; & le Comte ne vouloit prendre aucun repos, jusqu'à ce qu'il eut revû son Ami. J'avois achevé pendant ce tems-là de lui raconter, que j'avois offert volontairement & de moi-même ma main à M. R. & que j'avois crû ne pouvoir m'empêcher de récompenser ainsi sa généreuse & constante amitié. „Je sens parfaitement, reprenoit le Comte, que ni vous, ni mon Ami, ne m'avez offensé. C'est un coup du sort, auquel nous n'avons rien à opposer.„ Au bout de peu d'heures M. R. revint. Il avoit été sur le point de s'embarquer. Il fit au Comte les remerciemens les plus tendres, de l'avoir fait chercher & rappeler. „Je ne veux, continua-t-il, faire autre chose que prendre congé de vous & de votre Epouse. Accordez-moi cette satisfaction, ce sera assurément la dernière que je goûterai dans la vie.„ Là dessus il me prit par la main, & me conduisit auprès du Comte. „Tenez, dit-il, je vous remets mon Epouse, & dès ce moment je change ma passion en respect.„ Il vou-

loit

loit faire en même tems ses Adieux, mais le Comte s'y opposa fortement. „Non, dit-il, „demeurez avec nous. Je vais, puisque vous „le voulez, rentrer avec mon Epouse dans „l'union conjugale la plus tendre. Elle ne „m'est pas moins précieuse qu'elle l'a toujours „été. Son cœur est demeuré pur & fidèle. „Elle n'a point sçû que je vécusse. Non, „mon cher Ami, ne nous quittez point. Si „vous vouliez le faire dans la crainte d'exci- „ter ma jalousie, vous blesseriez la Vertu de „mon Epouse, & la confiance que j'ai en „vous. Priez-le donc, Madame, continua- „t-il en s'adressant à moi, de renoncer à son „dessein.,, J'eus bien de la peine à pren- „dre assez d'empire sur moi-même pour lui dire : „Pourquoi voulez-vous nous abandon- „ner? Mon cher Comte vous conjure de de- „meurer; & pour moi, il faudroit que je „ne vous eusse jamais aimé, pour être indif- „ferente à votre éloignement. Au moins „si vous ne voulez pas être dans nôtre Mai- „son, ne sortez pas d'Amsterdam. Je vous „aimerai toujours, mais je ne vous le dirai „plus; & quoique je cesse d'être à vous, l'a- „mour que je dois à mon Epoux, ne m'in- „terdira jamais les sentimens d'estime & d'a- „mitié que je vous dois à si juste titre.,,

Il se rendit à nos instances, & demeura à Amsterdam. Il mangeoit souvent chez nous, & l'on ne sçauroit imaginer une conduite plus noble que celle qu'il tenoit. Quand j'aurois été moins vertueuse, la grandeur de son procédé m'auroit inspiré la vertu. Il ne faisoit quoi que ce soit qui pût rappeler le souvenir de nôtre mariage. Point d'air mystérieux, point de conversation secrète, pas un coup d'œil qui se démentit. Il n'y avoit absolument aucune différence entre la conduite qu'il avoit tenue pendant mon premier mariage, & celle qu'il tenoit à présent. Il me donnoit d'ailleurs toutes les marques possibles de déférence & d'attachement, & ne paroïssoit occupé qu'à augmenter le bonheur du Comte & le mien aux dépens du sien propre. Il lui arrivoit quelquefois de passer des journées entières seul avec moi. Je ne sçai si j'en aurois pas eu la foiblesse de l'écouter, au cas qu'il eut voulu rappeler le passé. Et je n'oserois jurer que, contre ma volonté, plusieurs regards n'ayent été des interprétés trop fidèles des mouvemens de mon cœur. Qu'on ne se forme cependant aucune idée à mon désavantage ; je me conduisois avec toute la circonspection possible, & ma tendresse pour le Comte étoit parfaitement sincère.

Quand

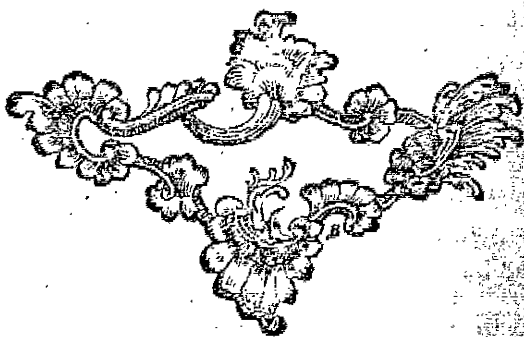
Quand le Comte vit Caroline, & ſçut que nous démeurions enſemble, il fut dans une extrême ſurpriſe. Il auroit été bien aiſe qu'elle ſe ſéparât d'avec nous. Mais je le priaï de ne me pas priver de ſa Compagnie.

„Puiſque vous vous en fiez à ma Vertu, lui
„dis-je, vous ne devez pas trouver étrange
„que je n'aye aucun doute ſur la vôtre.”
Le fort des deux Enfans qu'il avoit eu de Caroline le jetta dans une grande conſternation; & il eut bien de la peine à ſ'en conſoler. D'ailleurs il ſe conduiſoit fort poliment à l'égard de Caroline. Il badinoit quelquefois avec nous deux; mais il étoit bien attentif à ne rien mêler dans ſes railleries qui pût faire de la peine à l'une ou à l'autre. On n'auroit jamais déviné, en nous voyant vivre tous enſemble, la bizarrerie des ſituations par leſquelles nous avions paſſé.

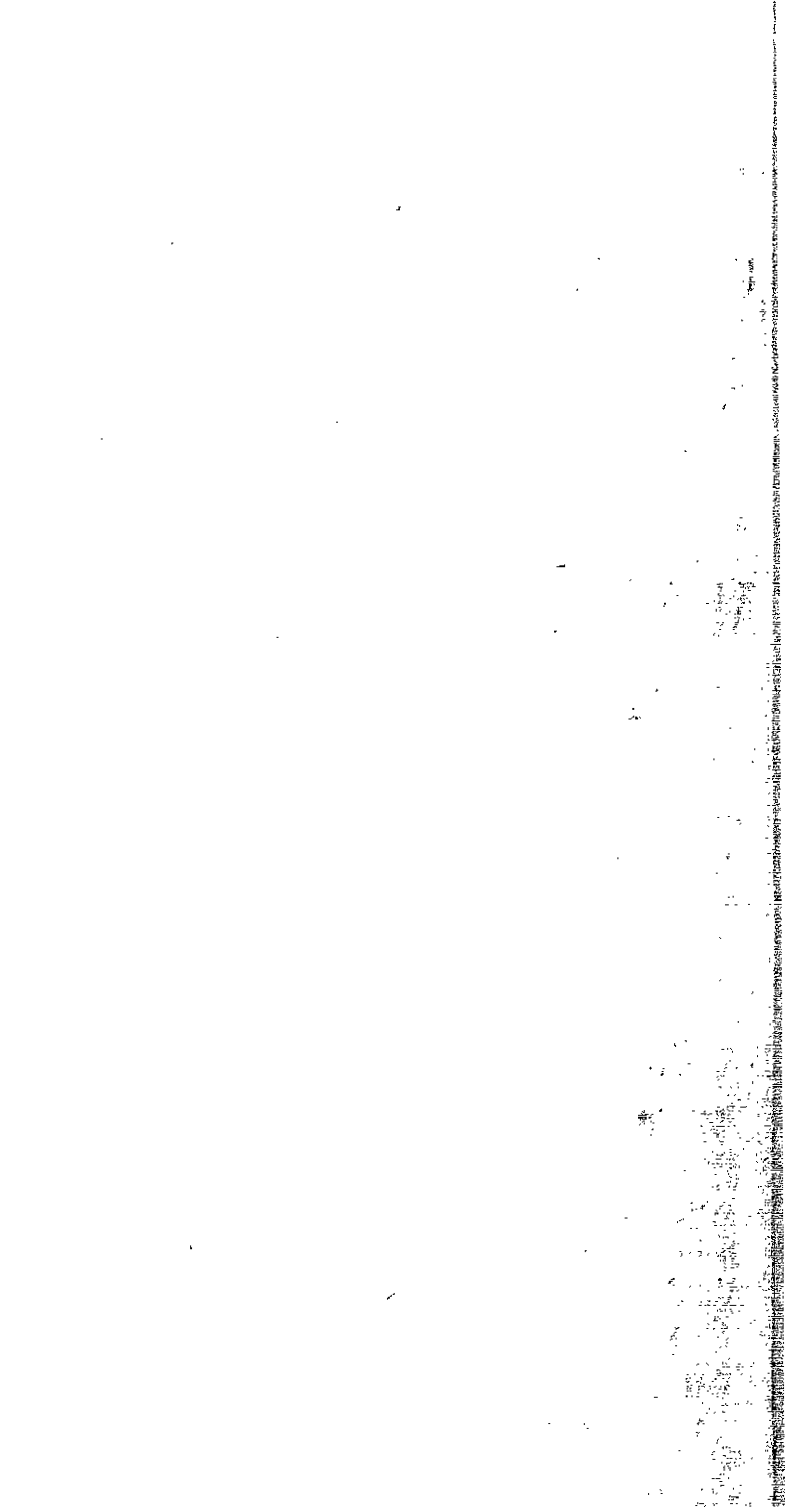
C'eſt ici le lieu de placer le récit de ce qui étoit arrivé au Comte pendant ſon abſence. Les Ruſſes s'étoient emparés du Village, où il étoit malade; & les Suedois l'y avoient laiſſé pour mort. Cependant il s'étoit rétabli peu à peu, & avoit été mené en Ruſſie avec d'autres Officiers, comme priſonnier de guerre. Il avoit caché ſon nom, de crainte qu'il ne le fit livrer aux Suedois, & s'étoit fait paſſer pour un ſimple Capitaine. Je commen-

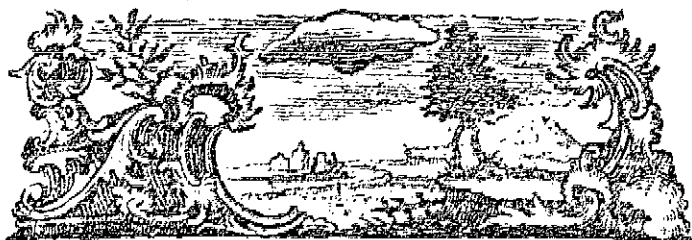
cerai la seconde Partie de ces Mémoires par la relation des maux qu'il avoit souffert, surtout pendant cinq années de séjour qu'il avoit fait en Sibérie. Le pauvre Comte étoit appelé à une vie bien traversée ; & l'espèce de répit dont il jouissoit depuis qu'il m'avoit retrouvée, ne fut pas de longue durée. Mais je ne veux pas anticiper des événemens, qui trouveront ailleurs une place plus naturelle.

Fin de la première Partie.



LA
COMTESSE SUEDOISE,
OU
M É M O I R E S
DE
MADAME DE G***
TOME SECOND.





LA
COMTESSE SUEDOISE,
OU
MÉMOIRES
DE
MADAME DE G***
SECONDE PARTIE.

Je suis encore actuellement si sensible
aux maux que mon cher Comte
avoit endurés en Russie, que je ne
serois pas en état de m'en rappeler
les circonstances en détail, & de les ra-
conter dans l'ordre où elles sont arrivées.

Mais je n'aurai pas besoin de prendre cette triste peine. Six mois après son retour je reçus encore deux Lettres, qu'il m'avoit écrites pendant sa captivité. Il avoit adressé l'une à un Ecclesiastique de ses Terres de Livonie, qui n'avoit pu découvrir le lieu de mon séjour pour me l'y faire tenir. L'autre me fut apportée par un Juif, comme on le verra dans la suite de ce récit. Ces Lettres renferment la plus grande partie des choses arrivées au Comte à Moscau & en Sibérie. Je vais les placer ici sans aucune altération. On prend toujours plus de part aux faits, quand celui-là même à qui ils sont arrivés, les raconte. D'ailleurs ces Ecrits serviront à mettre dans un plus grand jour l'excellent caractère du Comte, & la constance de son affection pour moi. Jusqu'où ne l'a-t-il point portée, cette affection? Et dans le tems où il ne respiroit que pour moi, & souffroit au delà de toute expression pour l'amour de moi, je faisois la seule chose qui pût augmenter sa misère, je goûtois les plaisirs de l'amour & les douceurs de la vie dans les bras d'un autre Epoux. Combien mes yeux n'ont-ils pas versé de larmes toutes les fois que cette idée s'est présentée à mon esprit? Combien de fois, en me rappelant mon innocente flamme pour M. R. n'en ai-je pas rougi, comme du crime le plus atroce? La

La première Lettre du Comte étoit écrite de Moscou.

LETTRE I.

Votre malheureux Epoux vit encore. Plût à Dieu que cette nouvelle vous fut déjà connue, ou du moins que cette Lettre ne tardât pas à vous l'apprendre. Une Attaque subite que les Russes firent, trois jours avant le terme fixé pour mon exécution, dans le Village où j'étois prisonnier & malade, me sauva la vie. Oui, chère Epouse, cette faveur de la Providence est sans doute un effet de vos pleurs & de mon innocence. J'ai encore passé quelques jours après cette invasion, sans savoir si j'étois en vie. Lorsque je commençai à revenir un peu de ma maladie, & que je me vis entre les mains des Russes, je crus pour ma sûreté devoir me faire passer pour un Capitaine, & je me donnai le nom de *Lövenöhr*. Parmi tous les Prisonniers avec lesquels j'ai été traîné, tantôt dans une Forteresse, tantôt dans l'autre, & finalement à Moscou, il ne s'est trouvé que deux Officiers qui m'ayent connu. C'étoit deux Anglois, les meilleurs & les plus fidèles Amis, que j'eusse pû souhaiter dans mon malheur. L'un, nommé Steeley, vient

„d'obtenir, il y a peu de jours, la liberté de
 „s'entretenir avec quelques uns de ses Com-
 „patriotes qui trafiquent ici; & il m'a pro-
 „curé par leur moyen l'occasion la plus sûre
 „de faire tenir cette Lettre en Livonie. Que
 „n'est-elle déjà entre vos mains? Si je pou-
 „vois seulement voir une seule des larmes de
 „joye, que la nouvelle de ma vie vous fera
 „verser. Quel parti aurez-vous pris après
 „la dernière & déplorable Lettre que je vous
 „avois écrite? La vengeance de l'injuste Prin-
 „ce ne vous aura-t-elle point poursuivie?
 „Mon Ami R. vous aura-t-il accompagné
 „dans votre fuite? Et où aurez-vous trou-
 „vé une retraite? Ah! chère & malheureu-
 „se Epouse! Laissez-moi jouir de la conso-
 „lation de pouvoir attribuer tous mes maux
 „présens, & tous ceux qui m'attendent enco-
 „re, à votre Vertu & à votre tendresse pour
 „moi. C'est la seule chose qui puisse adou-
 „cir ma misère, & alléger l'opprobre & le
 „souvenir du supplice, auquel le Prince m'a-
 „voit destiné. Supportez patiemment mon
 „absence, je vous en conjure par nôtre amour;
 „& vivez dans l'espérance que nous nous
 „reverrons infailliblement. Mais, o Dieu!
 „quand? Et sçais-je même, si vous aurez
 „pû survivre à ma catastrophe! Idée épou-
 „vante, que je ne sçaurois écrire qu'en
 „fré-

„frémiffant. Non, mon unique défir dans
„ce Monde, c'est que vous viviez & que je
„vous revoye. Mon cœur me le dit, & me
„promet le plaisir de vous embrasser en-
„core une fois avant que de mourir. Je dé-
„mande cette grace à l'Ette fuprême chaque
„jour de ma vie, je l'en fupplie avec ardeur
„au moment que j'écris ceci. Puisqu'il lui
„a plû de me conferver la vie, me réferve-
„roit-il à un moindre bonheur que celui
„d'en paffer encore une partie, ne fut ce
„même que quelques jours, avec vous? Re-
„présentez-vous la fatisfaction dont nous
„ferons comblés, lorsque cet heureux jour
„qui doit nous réünir, fera venu. Combien
„demeurerons-nous alors dans un faiffiffe-
„ment qui ne nous permettra pas de parler?
„Combien de milliers d'embrassemens nous
„donnerons-nous avant que d'avoir la force
„d'ouvrir la bouche! Combien faudra-t-il
„de converfations pour épuifer ce que nous
„aurons à nous dire, & pour raffafier l'avi-
„dité de nôtre cœur! Il ne me manque ab-
„folument, pour me mettre en état de fou-
„tenir la rigueur de mon fort, que de rece-
„voir de vos nouvelles & de celles de mon
„cher Ami R. Ainfi ne poussez pas trop loin
„vos inquiétudes à mon égard. Si vôtre fi-
„tuation le permet, envoyez-moi une Let-

„tre de change, qui m'aidera peut-être
 „pouvoir hâter mon retour. Depuis mes
 „Arrêts j'ai été depouillé de tout. J'ai souffert
 „tous les besoins, auxquels un prison-
 „nier peut être exposé pendant une route
 „de plus de cent milles. Mais j'ai toujours
 „été plus que content de la mauvaise nour-
 „riture que je partageois avec quelques cen-
 „taines de prisonniers, tous gens du com-
 „mun. L'animosité des Russes contre les
 „Suedois a rendu nôtre captivité beaucoup
 „plus fâcheuse. La négligence avec laquelle ils
 „nous fournissent le nécessaire, & l'insensi-
 „bilité qu'ils témoignent à nos plaintes, leur
 „paroissent une juste rétribution du traite-
 „ment barbare, qu'ils prétendent que le Roi
 „de Suede a fait aux Russes pris dans les
 „actions précédentes. Ce que nous avons
 „eu de plus terrible à essuyer, après avoir
 „passé les frontières de Pologne, c'est la di-
 „fette d'eau fraîche, parce que pour éviter
 „les marais, nous avons été souvent obligés
 „de faire de longs détours par des terres ar-
 „ides & sablonneuses.

„Tout mon avoir, depuis que je suis pri-
 „sonnier, a consisté en vingt Ecus, dont un
 „simple Soldat Suedois m'a fait présent il
 „n'y a pas longtems. Ce Soldat mourut un
 „mois avant nôtre arrivée à Moscau, d'une

„blef-

bleffure qu'il avoit reçüe, & fa mort arriva une nuit, que nous fumes obligés de passer à la belle étoile. Il m'avoit rendu plusieurs services pendant la marche; & je lui en rémoignai ma reconnoissance en passant toute cette nuit-là auprès de lui, & en priant Dieu avec lui, comme il le désiroit. Il avoit dans sa camifole une pièce d'or de vingt écus, qu'une fille avec qui il étoit fiancé lui avoit donnée à son départ de Stockholm. Il me la remit, en me priant de l'accepter; mais en même tems, si je revenois jamais à Stockholm, d'instruire sa promise de sa mort, & de lui faire quelque bien. Je vous envoie le Billet où cette pièce étoit envelopée, & qui contient le nom de la promise du défunt. Si la chose est possible, donnez - lui connoissance de la mort de son Amant, & au lieu des vingt écus, qui nous ont été si utiles, à mon cher Steeley & à moi, envoyez-lui en cent. Dès que mon compatriote, qui me tint la main jusqu'au dernier moment de sa vie, fut expiré, je m'endormis à ses côtés. J'eus alors un songe, qui m'est demeuré dans l'esprit. Je rêvai que je vous voyois venir au devant de moi sur le bord d'une rivière, que vous paroissiez saisie d'une émotion extraordinaire à ma vuë, & que je ne pou-

vois

„vois venir à bout de dissiper la frayeur que
„je vous avois causée. Je me réveillai là-dessus
„& me retrouvai à côté du cadavre de mon
„Soldat; mais, avant que de me lever, je remer-
„ciai le Ciel de m'avoir procuré le bonheur de
„vous voir, quoique ce ne fut qu'en songe.

„L'affection que j'avois témoignée au Sue-
„dois défunt, m'attira celle de six autres
„prisonniers de la même Nation qui avoient
„assisté à sa fin. Ils étoient surtout charmés
„de la manière édifiante dont j'avois prépa-
„ré leur Camarade à la mort. Ils me sup-
„plierent de leur rendre le même office, s'ils
„venoient à mourir pendant la marche; &
„dépuis ce moment-là ils furent tout rem-
„plis d'ardeur pour mon service, au point
„de se priver d'eau fraîche, la chose la plus
„précieuse que nous eussions alors, pour
„étancher la soif de Steeley & la mienne.

„Bientôt après je tombai malade, & me
„trouvai hors d'état de marcher. Mais mes
„six Suédois, plutôt que de m'abandonner,
„aimèrent mieux me porter pendant quel-
„ques jours sur un grabat qu'ils avoient lié
„avec des cordes, & suspendu à des bâtons.
„la bonté de leur cœur leur fit prendre une
„peine, à laquelle assurément, ni menaces, ni
„récompenses, n'auroient pu les engager.

„C'est surtout dans cette maladie que j'ai re-

„mar-

marqué la différence qu'il y a entre les services que la crainte ou l'espérance font rendre, & ceux qui procèdent d'un fonds sincère d'attachement ou de compassion. A mesure que je me trouvai plus en danger, leurs attentions augmentèrent; & des gens qui assurément n'avoient d'ailleurs, ni génie, ni savoir-vivre, se montrèrent ingénieux en moyens, & inépuisables en complaisances, pour conserver une vie qui leur étoit précieuse.

„Voilà la seule maladie que j'aye eu en route. Il y a six semaines que nous sommes arrivés ici à Moscau, & nous sommes les premiers prisonniers Suedois faits dans cette guerre, sur lesquels les féroces habitans de cette Ville ayent eu le plaisir d'assouvir leurs regards vindicatifs. Nous sommes environ trois à quatre cens, qui avons été exposés pendant un demi-jour à la vue du Peuple en très piteux équipage. Il nous auroit bien volontiers mis en pièces, si nous n'avions pas été environnés d'une très forte garde. Comme nous avons passé un certain tems sur la Place où l'on nous avoit conduit, & y avons essuyé toutes les injures que nous pouvions attendre d'Ennemis aussi acharnés, une vieille femme se fit jour à travers la presse pour aborder un
„Russe

„Russe qui étoit arrivé avec nous. Elle lui
„demanda des nouvelles de son fils, qui étoit
„Camarade de ce Russe. Lui, qui ne seroit
„pelloit peut-être pas dans le moment de
„qui elle vouloit parler, lui répondit à tout
„hazard que les Suedois l'avoient tué. A
„l'instant même cette Megère se jetta sur moi,
„en criant ; *Quoi ! c'est toi qui as tué mon fils !*
„& me jettant par terre, car j'étois encore
„d'une foiblesse à ne pouvoir me soutenir,
„elle auroit poussé la rage aux dernières ex-
„trémités, si les Soldats ne m'en avoient dé-
„livré. Imaginez-vous, ma chère Eponse,
„quelle devoit être la situation de mon esprit
„dans une pareille conjoncture. Me voir
„foulé aux pieds comme le dernier des hom-
„mes dans une Ville où mon Père avoit eu
„l'honneur de faire la fonction d'Ambassa-
„deur du Roi de Suede, & peut-être à la
„même place où il avoit fait son entrée ; vit-
„on jamais une révolution plus accablante !
„Par où ai-je donc mérité un sort aussi triste ?
„Je me vois éloigné de vous, au fonds d'une
„obscure prison, où je suis privé de tout, &
„n'ai d'autre consolation que la compagnie
„de mon cher Steeley, avec qui je m'entre-
„tiens de vous, dont l'idée seule peut me
„rendre la vie encore supportable. Nous
„gémissons ensemble de nos malheurs. Il a

enfin obtenu, comme je vous l'ai déjà dit, de notre Géolier, en lui donnant le reste de nos vingt écus, la permission de parler à quelques Marchands qui sont venus de Londres. Ils lui ont fait une avance de cent écus, & lui ont promis d'employer tous leurs soins en sa faveur. Nous espérons avec cet argent d'engager quelquefois notre surveillant à nous laisser une ombre de liberté; car si ces fortes de gens-là témoignent quelque compassion, ce n'est qu'à ceux qui la réveillent par des libéralités.

„Steeley à son retour de la conférence qu'il avoit eüe avec ses compatriotes, m'a apporté une bouteille de vin, & un peu de biscuit. *Vous croyez peut-être, dit-il, en tirant la bouteille de sa poche, que j'ai déjà bû avec mes Compatriotes. Non, mon cher Comte, je n'aurois pas voulu me priver de la joye de boire le premier verre avec vous. Je n'en ai pas encore tâté une seule goutte. Mais à présent venez, je ne saurois attendre plus longtems. Allons; oublions un moment nos misères, & essayons si le vin pourra nous tenir lieu pour quelque tems de la réalité de tout ce que nous désirons. Nous avons bû un coup. Qu'il nous a paru délicieux! Nous avons rendu graces à Dieu d'avoir donné au Vin cette force qu'il a de réjouir le cœur,*

„& de nous faire éprouver dans ce moment
 „un plaisir dont nous avons été privés de
 „puis une année entière. Nous avons em-
 „ployé une après-dinée entière à vuidier nô-
 „tre bouteille. Nous aurions voulu pen-
 „dant ce tems-là ne point penser absolument
 „à nôtre état ; mais la chose nous a été im-
 „possible. Au contraire nous avons cru trou-
 „ver une espèce de douceur à repasser com-
 „me d'un coup d'œil toute la suite de nos
 „désastres précédens. Nous nous les répé-
 „tions à l'autre, comme si nous ne les avions
 „pas essuyés ensemble. Mais nous n'avons
 „point perdu de vüe dans nos plaintes
 „cette vérité consolante, que nous sommes
 „sous la direction d'un Dieu sage & bon,
 „& que le meilleur moyen de trouver quel-
 „que soulagement, c'étoit de nous confier
 „uniquement à la Providence, & d'attendre
 „d'elle la fin de nos maux, ou celle de nô-
 „tre vie, selon qu'il lui plairoit d'en ordon-
 „ner. Nous nous sommes donnés la main
 „là dessus, & cela nous a mis dans un calme
 „d'esprit aussi grand, que si nous avions re-
 „çû la nouvelle du monde la plus propre à
 „nous tranquilliser. *Mais*, a dit Steeley,
 „tandis qu'il me tenoit encore la main,
 „devons-nous pas souhaiter, de pouvoir encore
 „donner cette même main aux personnes que

„ nous aimons dans nôtre Patrie. Et si Dieu
 „ nous refusoit cette grâce, nôtre patience seroit-
 „ elle à une semblable épreuve? Si Dieu nous
 „ la refusoit, . . . ai-je dit, & je n'ai pas pû
 „ en dire davantage. Mon Ame s'est obscurcie,
 „ pour ainsi dire, tout à coup. Je n'ai plus
 „ vû ces motifs qui me rassuroient tout à l'heu-
 „ re; & je n'ai senti que les raisons de m'af-
 „ fliger, & de déplorer vôtre perte. Nous
 „ avons gardé quelque tems le silence, comme
 „ si nous eussions eu honte du résultat auquel
 „ nos longues réflexions nous avoient conduit.
 „ Comme il plaira à Dieu, a dit à la fin mon
 „ Ami, mais d'un ton qui marquoit la plus
 „ grande agitation. Je ne suis pas en droit
 „ de prétendre que Dieu règle mon sort au gré
 „ de mes desirs. Non, c'est à lui à ordonner;
 „ sa volonté soit faite. Mais il ne sauroit dés-
 „ approuver un souhait aussi légitime que l'est ce-
 „ lui de revoir nôtre Patrie, & de sortir du mi-
 „ lieu de ces Barbares? Serions-nous appellés
 „ à passer tout le reste de nôtre vie dans un état
 „ aussi déplorable, & à n'avoir d'autre objet
 „ d'espérance que la mort?

„ Voilà jusqu'où s'étend nôtre résignation,
 „ & nous avons souvent des conversations qui
 „ ont la même issuë. Quand nous avons eu
 „ bien de la peine à nous tranquilliser,
 „ nous nous retrouvons plus agités que ja-

„mais. Cela fait voir qu'il est également im-
 „possible de calmer son esprit, en prenant la
 „voje de la réflexion, & en se livrant uni-
 „quement à l'impression des sens; si ceux-ci
 „nous égarent, celle-là nous tourmente. Nous
 „paroiſſons acquiescer à la dispensation d'en-
 „haut; mais nous nous efforçons toujours
 „de l'ajuster avec le plan de nôtre cœur. C'est
 „ce plan qui est le centre auquel nous rap-
 „portons tout; on voudroit le voir accom-
 „pli; on voudroit que ce fût bientôt, & l'on
 „se désolé quand on découvre que les circons-
 „tances n'y sont point favorables, quand on
 „se détrompe des illusions qui avoient pro-
 „duit une flatteuse espérance. Ces tristes
 „vérités portant le trouble au dedans de nous;
 „le cœur veut en quelque sorte s'en venger
 „sur l'esprit; il y répand des nuages; & tâ-
 „che d'offusquer sa lumière importune.

„On ne nous a pas encore employé aux
 „mêmes Ouvrages que les prisonniers du
 „commun; mais on n'en est pas moins sévère à
 „nous interdire toute liberté de sortir. Ma
 „première occupation dans ma prison a été
 „d'écrire cette Lettre. Cette oisiveté nous
 „rend nôtre état encore plus à charge. Quand
 „la permission que Steeley a eüe de voir pen-
 „dant quelques heures ses compatriotes, n'au-
 „roit servi qu'à nous procurer du papier, de
 „l'en-

„l'encre & des plumes, cela suffiroit pour
„nous la rendre fort précieuse; car sans cela
„nous n'aurions pû en obtenir à quelque prix
„que ce soit. Sidney, l'autre Anglois, pa-
„rent de Steele, est pour nôtre malheur à
„un autre bout de la Ville; & il doit y être
„encore beaucoup plus à plaindre que nous,
„puisqu'il est privé de toute liaison, & qu'on
„ne lui a point laissé d'argent. Steele vous
„fait mille complimens; & il est autant vô-
„tre Ami que le mien. Assurément, si je
„ne l'avois pas, ma prison seroit un vérita-
„ble Enfer. C'est le meilleur cœur, le
„plus droit, le plus sensible qu'on puisse
„imaginer; & avec cela il a certains défauts
„dont je lui ai une véritable obligation, par
„ce qu'ils interrompent quelquefois nôtre en-
„nuyeuse tranquillité, & nous donnent au
„moins quelque besogne. Il est entêté, par
„exemple, de sa Nation, & l'exalte à tort &
„à travers aux dépens de toutes les autres.
„Cette partialité, qui prend sa source dans
„la prévention, nous met souvent aux pri-
„ses; & l'acharnement avec lequel il pouf-
„se sa pointe, m'amuse, bien loin de m'ai-
„grir. Il est contredisant par un effet de
„l'abondance & de la vivacité de ses idées,
„par cet amour de la liberté de penser, dont
„on fait si grand cas dans sa Patrie, & par

I 2

„l'aver-

„l'averfion invincible qu'il fent contre tout
 „ce qui a la moindre apparence de baffeffe
 „& de fervitude. La contradiction perd donc
 „dans fa bouche tout ce qu'elle pourroit avoir
 „d'offenfant; elle devient au contraire un
 „principe d'agrément, elle fait naître de peti-
 „tes altercations intéreffantes, & donne lieu
 „d'approfondir des matières qu'avec des ef-
 „prits plus fouples on ne feroit qu'effleurer.
 „On comprend que c'eft là une véritable res-
 „fource pour des gens dcœuvrés, & toujours
 „vis à vis l'un de l'autre. Conclusion, nous
 „fommes faits l'un pour l'autre. Ses petits
 „défauts font une efpèce dépendant des miens,
 „& ne fervent qu'à mettre fes bonnes quali-
 „tés dans un plus grand jour. Il a un exté-
 „rieur fort avantageux; & fon air eft plein
 „du même feu qui anime fon efprit. Il eft
 „encore jeune. Un amour malheureux eft
 „la caufe qui lui a fait quitter fa Patrie, &
 „qui l'a engagé, par pure inquiétude & con-
 „tre fon penchant, à entrer dans les Trou-
 „pes de Suede. Je veux vous faire en deux
 „mots le récit de fon malheur, & lui mériter
 „par la vôtre compaffion.

„Comme il venoit de quitter l'Univerfité
 „d'Oxford avec fon Cousin Sidney, il fe ren-
 „dit à une terre de fon Père à quelques mil-
 „les de Londres, pour y continuer les éu-
 „des

„des dans la retraite. Il y fit connoissan-
 „ce avec une D^{emoiselle} aimable, fille d'un
 „Gentilhomme voisin; & c'étoit là sa pré-
 „mière passion. Au bout de deux ans, après
 „avoir surmonté mille obstacles, & s'être
 „donné mille preuves réciproques de leur
 „fidélité, Steeley obtint enfin le consente-
 „ment des parens de sa Belle, & celui de
 „son Père. On prit jour pour les Noces avec
 „sa chere Antonia. Elle devoit aller le len-
 „demain à la Terre du Père de Steeley,
 „qui étoit venu avec son fils la prendre elle
 „& sa Famille pour les y conduire. Ils di-
 „nerent tous ensemble le jour du départ;
 „& l'on devoit se mettre en route à l'issuë du
 „repas. Steeley étoit assis sous un Tilleul
 „avec son Antonia; & comme ils étoient oc-
 „cupés de mille doux propos, on leur vint
 „dire, que la voiture étoit attelée. *Laissez-*
 „*moi un moment,* lui dit-elle d'un air trem-
 „blant; *Et quand tout sera prêt, venez me*
 „*prendre.* Il fit ce qu'elle vouloit; & l'a-
 „yant ensuite appelée; *A présent,* dit-elle,
 „*je suis tout prête à vous suivre;* & elle lui
 „tendit la main. *J'étois tout à l'heure, ajou-*
 „*ta-t-elle, dans une angoisse mortelle, Et je*
 „*ne sçais pas pourquoi. Ne suis-je pas assez*
 „*heureuse d'être sur le point de goûter dans vos*
 „*bras les plaisirs du plus doux mariage? D'où*

„me vient cette émotion? Bannissons-la. Ve-
„nez; je suis à vous. Elle s'assit dans la voi-
„ture en disant ces mots; & le reste de la
„Compagnie se mit dans deux autres équi-
„pages qui les suivirent. Les deux Amans
„continuerent à s'occuper en faisant chemin
„de leur tendre & chaste flamme. Mais tan-
„dis qu'ils parloient, & comme ils étoient
„environ à une lieüe de distance de la Terre
„du Père de Steeley, il s'éleva un orage. Le
„Ciel en fut bientôt tout couvert, & un coup
„de tonnerre n'attendoit pas l'autre. Un des
„chevaux de leur voiture fut frappé. An-
„tonia hors d'elle-même s'élanca hors du ca-
„rosse, & tendit la main à Steeley, afin qu'il
„la suivit, pour gagner au plus vite le Vil-
„lage voisin. Mais dans le moment qu'il
„avançoit sa main pour prendre celle d'Anto-
„nia, un éclat des plus terribles l'obligea de
„s'enfoncer dans la voiture. Un peu reve-
„nu de son faïffissement, il vit sa chère pro-
„mise, étenduë devant la portiere, tuée du
„coup, au moment même qu'elle lui tendoit
„la main. Peut-on concevoir un malheur
„plus accablant? Aussi le pauvre Steeley se
„livra à la plus noire mélancolie. A about
„de six mois son Père lui proposa de faire un
„voyage pour essayer de la dissiper. Il le
„mit à la suite de l'Envoyé d'Angleterre qui
„alloit

„alloit à Stockholm, & lui donna son Cou-
„sin Sidney pour l'accompagner. Comme
„la diversion du voyage ne produisit aucun
„effet sur lui, ennuyé de la vie, il prit parti
„dans les Troupes à l'insçu de l'Ambassadeur,
„& il engagea son Cousin à en faire autant.
„A présent il vient d'écrire à cet Ambassadeur
„pour l'instruire de son état, & il l'a prié
„en même tems d'agir pour moi, en me dé-
„signant sous le nom du Capitaine Lövenöhr.
„Peut-être obtiendrons-nous nôtre liberté
„par ce canal. Faites tenir vos Lettres, sui-
„vant l'adresse que je vous indique, au Secre-
„taire de l'Ambassadeur qui est bon Ami
„de Steeley. Je vous écrirois davantage, si
„le papier ne me manquoit. Cette Lettre
„parviendra-t-elle jusqu'à vous? Oûi, je
„l'espère, & je mets parmi les plus grandes
„consolations la réponse que je m'attens à re-
„cevoir de vôtre part.

Mon Mari, suivant ce qu'il m'a raconté
m'avoit écrit en tout trois fois; deux de Mos-
cau, & une de Siberie. La seconde Lettre
de Moscau a été perduë. Elle avoit été écrite
environ un an après la première, & dans le
tems où sa captivité étoit devennë le plus sup-
portable. Steeley, par le moyen de ses Com-
patriotes, & de l'argent qu'ils lui fournis-
soient, avoit humanisé de plus en plus son

Géolier. Il avoit conduit les choses au point d'obtenir que son Cousin Sidney fut associé au Comte & à lui. La compagnie de ce nouvel infortuné, dont il y aura de choses bien tristes à lire dans la Lettre suivante, les avoit un peu réjouis dans leurs souffrances. Mon Mari, dans la Lettre qui fut perdue, me dépeignoit le caractère de ce Sidney, & n'avoit pu m'en dire trop de bien. C'étoit un garçon plein d'amitié; & c'est celle qu'il avoit pour Steeley qui l'avoit engagé à se faire Soldat, quoiqu'il fut d'un naturel timide. Il avoit eu à cause de sa constitution foible beaucoup plus de peine à soutenir les misères de l'esclavage que les deux autres; mais autant qu'il en avoit été accablé, tant qu'il se vit seul, autant reprit-il courage, quand son Cousin & mon Mari l'y eurent exhorté: & ce courage, il le faisoit surtout paroître pour leur témoigner par là son affection & sa confiance en eux.

Venons à la Lettre que mon Epoux m'écrivit de Tobolsk, Capitale de la Sibérie.

LETTRE II.

MA CHERE EPOUSE,

J'espère que vous vivez encore, parce que mon cœur le désire, & je pousse l'espérance

rance jusqu'à me flatter que vous recevrez
 cette Lettre que je vous écris d'un des lieux
 les plus reculés & les plus effroyables du
 Monde. Un Juif Polonois, qui trafique
 à Tobolsk, & qui est dans le dessein de re-
 tourner en Pologne, est devenu mon Ami,
 mon insigne Bienfaiteur ; & peut-être mê-
 me qu'il sera mon Libérateur. Il y a un
 an qu'étant dans un bois voisin de cette Vil-
 le, où pour obéir à mon sort je chassois aux
 martres, comme les autres malheureux qui
 sont condamnés à ce travail, je sauvai la
 vie à ce Juif, en le tirant de la neige, où
 il étoit tombé avec son cheval, & où il n'au-
 roit pu manquer de périr de froid. Cet
 homme m'a témoigné les sentimens de re-
 connoissance les plus nobles, & m'a con-
 vaincu qu'il se trouvoit de bons cœurs dans
 sa Nation, malgré le préjugé reçu contr'elle.
 Il n'a point eu de repos qu'il ne m'ait
 mené au Gouverneur qui a de la confidé-
 ration pour lui à cause de ses richesses. *Mon-*
sieur, lui a-t-il dit, *cet Officier Suedois m'a*
sauvé la vie, comme j'ai eu l'honneur de vous
le raconter ; je suis assez reconnoissant & assez
riche pour payer sa rançon. Le Gouverneur a
 répondu que la chose ne dépendoit pas de
 lui, & qu'il n'osoit relâcher qui que ce fût
 sans un ordre de la Cour. Là dessus le

„Juiſ lui a préſenté une bourſe plein d'or
 „en le priant qu'il me diſpenſât au moins
 „des ouvrages pénibles auxquels mes com-
 „pagnons étoient condamnés. Le Gouver-
 „neur le lui a accordé, ſous condition néan-
 „moins qu'il payeroit journallement un cer-
 „tain nombre de *Copieks* pour moi. Mon
 „Bienfaiteur a compté une année d'avance
 „avec la plus grande joye du monde, & a
 „demandé la permiſſion de pouvoir me ren-
 „dre viſite de tems en tems dans ma priſon.
 „Mais, avant que de pouſſer plus loin le dé-
 „tail de ma ſituation, il faut que je vous ap-
 „prenne ce que j'ai fait pendant les trois an-
 „nées précédentes en Sibérie, & comment
 „je ſuis venu dans ce païs-là.

„Si vous avez reçu ma dernière Lettre de
 „Moſcau, vous y aurez lû, que Sidney, le
 „parent de Steeley, avoit été mis dans la mê-
 „me priſon que nous. Le renfort d'argent
 „que Steeley avoit reçu de ſes Compatriotes,
 „fut ſuffiſant pendant quelques mois pour
 „améliorer nôtre ſituation. Nous ne fumes
 „pas réduits à la ſimple nourriture groſſière
 „qu'on donne aux priſonniers; nous en avions
 „une meilleure, au moins à midi. Nous
 „avons ſouvent prié nôtre Géolier de nous
 „procurer quelques Livres Anglois, ou

„Fran-

François ; mais nous ne pouvions en obtenir. Il nous donna quelques Chroniques en Langue Russe , & nous amena un Pope, ou Prêtre , pour nous enseigner cette Langue. C'étoit une grande joye pour nous, d'avoir au moins quelque chose à faire. Les Ouvrages qu'on nous avoit fournis, étoient des plus médiocres ; & nous ne laissâmes pas de les relire plus de dix fois. En effet le tems que nous passions à cette lecture étoit autant de rabattu sur celui où nous pensions à nôtre misère ; & cet avantage nous paroissoit bien valoir la peine que nous prenions pour comprendre les faits & gestes des anciens Princes barbares de Russie. Nôtre Pope pour fort peu d'argent passoit tous les jours quelques heures avec nous à nous instruire dans sa Langue. Il apporta ensuite avec lui quelques petits Livres, qui traittoient de la Religion Grecque. Il y étoit aussi ignorant lui-même, qu'on puisse l'être. Streeley suivant son naturel le contredisoit souvent ; & quoiqu'il ne scût pas encore beaucoup de Russe , il en favoit plus qu'il ne falloit, pour l'embarrasser. Sidney & moi, nous le priâmes souvent de cesser ces raisonnemens, parce qu'à la longue nous avions découvert beaucoup de méchanceté dans le caractère du Pope, qui d'ail-

,,leurs

„leurs étoit les trois quarts du tems yvr
„lorsqu'il venoit chez nous.

„Nos finances étant à la fin épuisées, nous
„congediâmes nôtre Docteur. Cela le mit
„de mauvaise humeur. Il chercha querre
„à Steeley, & au pauvre Sidney, lorsqu'
„lui conterent le dernier argent qu'il avoit
„à toucher. Nous fîmes tout ce que nous
„pûmes pour l'appaiser, ou lui faire enten
„dre raison; mais inutilement. Tout ce
„qu'il dit, ne sentoit que la bassesse de son
„cœur & l'eau de vie dans laquelle il noy
„sa raison; il cria & tempêta tant, que le
„Garde entra. Elle demanda ce qui se pas
„soit; & cet imposteur eut le front de dire
„que nous avions mal parlé du Czar & de
„l'Eglise. Là dessus la Garde même se mit
„dans une telle fureur, qu'il ne tint presque
„à rien qu'elle ne nous déchirât en pièces. Le
„Commandant survint, qui promit au Pope
„pleine satisfaction; & sur le champ nous
„fumes traittés comme les plus insignes mal
„fauteurs. Ah! ma chère Eponse, vous di
„rai-je les funestes extrémités auxquelles nous
„avons été alors réduits? Ne vous cachera
„je rien?

„On nous conduisit le lendemain à l'au
„dience. Le Pope, dont le témoignage étoit
„irrécusable, persista à nous charger des ma

mes imputations, mais principalement Steeley. Mon Ami protesta de son innocence; mais ce n'étoit pas à quoi faisoit attention le Tribunal devant lequel nous comparoissions. On eut recours aux tourmens pour lui arracher ce qu'on regardoit comme la vérité. On l'étendit par terre, & on lui donna le *Knut*, pour lui faire avouer son prétendu crime. Il soutint ce martyre sous nos yeux avec une constance admirable, & ne jeta pas un cri, ne fit pas même une plainte, tandis que deux Satellites frapportoient impitoyablement sur son corps nud. Quand cette barbare exécution fut finie, sans avoir produit l'effet que nos Tyrans en attendoient, le tour du malheureux Sidney vint. Le Pope forma son accusation contre lui; & ce fut en vain que Sidney répandit des torrens de larmes, & fit les plus instantes supplications pour se soustraire à ce tourment. On le jeta rudement par terre. Je voulus détourner ma vue pour ne pas contempler ses souffrances; mais ces Démonstrations incarnés me forcerent d'en être le témoin le plus proche. Il endura le traitement qu'on lui fit, mais il n'y survécut pas. Avant qu'on lui eût donné le nombre de coups prescrit, il perdit tout mouvement. On prit un vase d'eau, & on lui en jeta sur le visa-

ge, pour le faire revenir ; mais il n'y avo
plus de vie en lui. Les Juges ne parurent
pas fort surpris de cet accident, qui est
assez ordinaire dans de pareilles exécutions.
Steeley avoit été jetté à côté tout moulu
Sidney étoit mort, & j'attendois mon sort
sans savoir bien moi-même où j'étois. Le
méchant Pope perdit sa rage avec la vie de
Sidney, ou bien il me regardoit comme ce
lui qui l'avoit le moins offensé. Il ne m'ac
cusa point d'avoir tenu aucun discours cri
minel ; mais il se contenta d'exiger que j'a
voüasse que mes Camarades s'en étoient ren
dus coupables. Je fus étendu par terre, &
l'on me demanda encore une fois, si je n'a
vois rien oui des discours en question. La
frayeur du supplice & de la mort me jette
rent dans un prodigieux bouleversement.
Cependant je résolus de mourir plutôt que
de rendre un faux témoignage, & d'être
peut-être la vie à Steeley pour sauver la
mienne. Je ne sais si la détresse qui ré
gnoit dans mon air causa quelque pitié au
Pope ; mais, quelle qu'en fût la cause, il
demanda grace pour moi, en disant qu'il
se pouvoit que je n'eusse pas entendu ces
mauvais propos, parce que je ne savois
pas encore autant de Russe que les deux du
tres. Ainsi on me laissa reléver, & on me
rame

ramena dans nôtre prison, où je trouvai Steeley sans connoissance.

Je me jettai à corps perdu sur lui, & je l'embrassai avec une main, car l'autre étoit enchainée. Il demeura toute la nuit dans le même état, sans prononcer une seule parole. Le point du jour vint. Je lui parlai à diverses reprises, je le remuai doucement, & à la fin à mon grand contentement il ouvrit les yeux & me tendit la main. Nôtre Géolier vint, & s'informa si Steeley vivoit encore. Il me fit ôter mes fers, & parut avoir quelque pitié de nous. Je l'assurai par tout ce qu'il y avoit de plus sacré que mon Ami étoit aussi innocent que moi. *Cela ne vous servira de rien, me dit-il. Le témoignage du Pope suffit pour vôtre conviction; & vous êtes condamnés l'un & l'autre à être envoyés en Sibérie. Dieu vous soit en aide; pour moi, je ne pourrois vous rendre aucun service, sans me mettre dans les mêmes risques de la part du Pope. Soyez contents, si l'on ne vous arrache pas la langue, avant que de vous faire partir; car c'est la punition de ceux qui ont parlé contre l'Etat, ou contre l'Eglise. Pourquoi avez-vous été assez imprudens pour offenser le Pope? Dans deux jours on vous joindra à d'autres prisonniers qui prennent la même route. Il y a apparence que je ne vous rever-*

„*rai plus.* Je me jettai à terre à côté de Stee-
„ley, qui étoit toujours dans son évanouis-
„sement, & dont l'état dans ce moment étoit
„par cette raison-là plus heureux que le mien.
„Au lieu de me donner quelque consolation,
„le Géolier me demanda encore quelque ar-
„gent en récompense de cette terrassante nou-
„velle, & de tous les services, disoit-il, qu'il
„nous avoit rendus. Je mis la main dans les
„poches de Steeley, pour voir si j'y trouve-
„rois quelque chose; mais les Gardes qui l'a-
„voient faisi pour le mener en justice, y
„avoient mis ordre. Quand le Géolier vit
„cette difette, l'ombre de compassion qu'il
„avoit témoignée, parut s'évanouir entière-
„ment. Il s'en alla d'un air tout refrigné,
„& me laissa dans un état, qu'il me seroit
„impossible de vous décrire. J'étois abymé
„dans un accablement bien voisin du désespoir.
„Je me trouvois abandonné de Dieu & des
„hommes; & irrité, si j'ose l'avouer, con-
„tre le Ciel & la Terre, je me souhaitai plus de
„mille fois la mort. Le sommeil vint s'em-
„parer de moi au milieu de ces funestes idées.
„Il y avoit plusieurs nuits que je n'avois fer-
„mé les yeux; & mon corps plutôt anéanti
„qu'épuisé avoit besoin d'un long repos pour
„se refaire. Je crois que je dormis plus de
„vint-quatre heures d'arrache-pied. Je me
„réveil-

„réveillai, & je vis mon Ami les yeux ou-
 „verts à côté de moi. Il me demanda où
 „étoit Sidney ; car il n'avoit aucune connois-
 „sance de sa mort. Je ne pouvois lui ré-
 „pondre. *Est-il mort*, dit-il ? *Ah ! plutôt à Dieu !*
 „*Il seroit bien plus heureux que nous. Il n'est*
 „*donc plus entre les mains de ses Bourreaux ?*
 „Je lui dis qu'en effet il avoit fini sa vie dans
 „le supplice. Je lui demandai, s'il sentoit
 „encore de grandes douleurs, & il me fit à
 „son tour la même question, dans la pensée
 „que l'on ne m'avoit pas plus épargné que
 „lui. *Vous en êtes donc réchappé*, me dit-il,
 „quand je l'eus instruit de ce qui s'étoit passé.
 „*Me voilà doublement content. Sidney est mort,*
 „*Et vous n'avez point été bourrelé. Dieu soit*
 „*loué de l'un Et de l'autre.*

„Je ne pouvois pas lui cacher plus long-
 „tems la nouvelle de nôtre exil en Sibérie.
 „Je lui dis ce que j'en savois du Géolier. Il
 „parut que le mal qu'il avoit enduré le ren-
 „doit insensible ; & le nom de la Sibérie ne
 „l'effraya point. Mais quand j'ajoutai qu'a-
 „vant nôtre départ on exerceroit peut-être
 „de nouvelles barbaries sur nous, il leva les
 „mains au Ciel. *Non, non*, s'écria-t-il,
 „*plutôt, mille fois plutôt, la mort. Pourriez-*
 „*vous vous résoudre à survivre à de pareilles hor-*
 „*reurs !* Là-dessus nous rentrâmes dans les

„transports de la rage & du désespoir. Sur
 „ces entrefaites le Géolier revint dans notre
 „prison, & nous annonça que le lendemain
 „matin nous partirions pour la Sibérie. *Nous*
 „*fera-t-on encore quelque mal,* lui dit Stee-
 „ley? *Non,* répliqua le Russe, *plus rien; votre*
 „*sentence porte que vous irez en Sibérie pour y*
 „*être employés aux travaux.* Dans ce moment
 „tout ce que notre misère avoit d'affreux pa-
 „rût s'évanouir; & dès que nous apprimes que
 „nous ne serions plus assujettis à aucune vio-
 „lence, il sembla que nous fussions à l'abri de
 „toute crainte: cette idée nous fournit un motif
 „de consolation supérieur à tous ceux qu'on
 „auroit pû nous proposer. Steeley vouloit ré-
 „compenser le Géolier; mais, comme je l'ai
 „déjà dit, on l'avoit dépouillé de son argent.
 „A la fin, après avoir longtems fouillé, il
 „trouva encore deux Roubles. La joye le
 „fit lever pour la première fois de sa place;
 „& il dit au Géolier, qu'il vouloit partager
 „ses richesses avec lui. Celui-ci à son tour fut
 „assez humain, pour lui rendre la moitié de
 „ce qu'il lui avoit donné. Steeley lui deman-
 „da ensuite, où l'on avoit mis le cadavre de
 „Sidney, & s'il pourroit le voir encore une
 „fois. Le Russe répondit qu'on l'avoit déjà
 „conduit au lieu destiné à la sépulture des
 „malfaiteurs. *Qu'il soit où l'on voudra,* re-
 „prit

prit Steeley en pouffant un profond foupir ;
 c'est toujours un honnête homme & mon ami :
 on lui a fait injustice. . . Je l'arrêtai & le
 conjurai de fe taire , pour nē pas augmen-
 ter fes malheurs , par un zele inutile à la
 mémoire du défunt. Il demanda encore ,
 s'il ne feroit plus poffible qu'il parlât à quel-
 qu'un de fes compatriotes ; mais c'est à quoi
 il ne faloit pas feulemēt penser. Le Géo-
 lier nous dit adieu. Nous lui fimes des re-
 mercimens infinis de fon humanité quoi-
 qu'elle n'eût pas été fort desintereffée.
 Nous l'embraffâmes même , & nous le con-
 jurâmes de nous bien certifier que nous n'a-
 vions plus de mauvais traitement à crain-
 dre à Moscau. Il nous en fit le plus grand
 ferment , qu'il y ait dans fa Langue. Nous
 voulûmes encore lui donner quelque argent ,
 afin qu'il nous procurât à manger ; car c'é-
 toit bien le troifième jour que nous n'avions
 rien pris. Tout d'un coup il devint géné-
 reux , & dit qu'il vouloit nous apporter ce
 que nous défirions fans fraix , nous régaler
 auffi d'un verre d'eau de vie avant nôtre tris-
 te voyage , & appliquer à Steeley une em-
 plâtre qui foulageroit merveilleufement fes
 meurtriffures. Il tint parole , & revint
 avec ce qu'il avoit promis.

„Nous mangeâmes le soir assez paisible-
„ment, & nous nous résignâmes à tous les
„événemens, parce que nous étions seurs
„qu'au fond il ne pouvoit guères nous arri-
„ver pis que le passé. L'emplâtre fit beau-
„coup de bien à Steeley. Le jour vint sans
„que nous eussions dormi; & l'on nous no-
„tifiâ l'ordre de partir. Le Géolier nous re-
„commenda à l'Officier, sous la conduite du-
„quel nous allâmes nous joindre à huit autres
„prisonniers qui devoient être ménés en Si-
„bérie avec nous, & qui, comme je l'appris
„depuis, étoient presque tous des Russes de
„distinction, qui avoient eu part à quelque
„complot contre l'Etat. Nous fumes par-
„tagés en deux voitures; & j'eus le malheur
„d'être séparé de Steeley. C'étoit le comble
„de ma disgrâce; il y manquoit ce dernier
„trait. Dès que nous arrivions à quelque
„station, les relais étoient prêts pour nous
„conduire plus loin; de sorte que Steeley ne
„s'approchoit jamais de moi, ni moi de lui,
„& que dans toute la route je ne pûs lui di-
„re que quelques mots à la volée. Trois de
„mes Compagnons de voiture étoient Russes;
„& ils avoient le cœur aussi féroce que le vi-
„sage. Leur disgrâce avoit encore aigri leur
„humeur; ils avoient honte que des Sei-
„gneurs Russes, tels qu'eux, se trouvassent
„dans

„dans le même cas avec un Suedois, & un
„François! car mon quatrième compagnon
„étoit de cette Nation. Il avoit été Major,
„& avoit eu une affaire d'honneur avec son
„Colonel, qu'on avoit fait passer pour une
„infraction de la discipline militaire. Nous
„formâmes bientôt une liaison intime, &
„nous nous trouvions d'autant plus heureux
„que les Russes n'entendoient pas un mot de
„François.

„Comme le Prisonnier François avoit reçu
„une bonne éducation, ses manières s'en res-
„sentoient; & quoique d'ailleurs notre façon
„de penser fut fort différente, la commu-
„nauté d'infortune suffit pour faire naître l'a-
„mitié entre nous. C'étoit ce qu'on appelle
„un homme d'honneur; ce mot étoit, pour
„ainsi dire, la boussole de ses actions, il y
„rapportoit toute sa conduite. Dès qu'il
„eut vû le fonds de mon cœur, il perdit
„une espèce de défiance que j'avois vû régner
„d'abord dans son procédé. Je tâchai pendant
„notre longue & pénible route de lui inspirer
„pour moi tous les sentimens, qui pouvoient
„le rendre propre à me dédommager de la
„perte que je faisois de Streeley. A mesure
„que nous approchions de la Sibérie, nous
„étions plus mal reçûs dans les endroits par
„où nous passions. Nous ne fîmes plus à

„la fin attention, Remour, c'étoit le nom
 „du François, & moi, aux bassesses & aux
 „indignités dont nous étions l'objet. *Nous*
 „n'en valons pas moins notre prix, me disoit-
 „il, *Et cette canaille n'a pas le droit de nous*
 „deshonorer.

„Nous étions tous, mon Ami & moi,
 „aussi bien que les Seigneurs Russes, égale-
 „ment pauvres; & quand nous aurions eu
 „quelque chose, nous n'aurions pû le pré-
 „server de la rapacité du Peuple & de notre
 „propre escorte; tant est incroyable l'inhu-
 „manité avec laquelle on traite ceux qui
 „ont le malheur d'être rélégués en Sibérie.
 „Nous n'avions que du pain sec, mais nous
 „en étions contents. Le froid étoit ce qui
 „nous tourmentoit le plus. Le pauvre Stee-
 „ley en étoit furieusement maltraité, à cau-
 „se de l'état où son corps avoit été mis par
 „ses Bourreaux.

„Au bout d'environ six à sept semaines,
 „nous arrivâmes à Tobolsk. Pour en faire
 „la description en deux mots, nous y trou-
 „vâmes tout ce qui peut rendre un lieu ef-
 „froyable, & la vie à charge. On nous
 „présenta au Gouverneur: j'eus le malheur
 „d'être séparé de Steeley; mais je demeurai
 „avec Remour. Le Gouverneur nous con-
 „damna tous au travail commun des exilés,
 „c'est

c'est à dire, à la chasse des martres zibeli-
nes, dont on envoye les peaux à la Cour
de Russie. Représentez vous ce qu'un hom-
me de ma condition & de mon humeur doit
éprouver, lorsqu'il se voit mis à de pareils
ouvrages, obligé à courir dans les forêts,
pour attraper les martres, ou avec des pieux
émouffés, ou dans des pièges, & d'obéir
à des hommes, moins raisonnables quel-
quefois, & souvent plus cruels, que des
animaux. Si les plus grands maux ne per-
doient par la longueur du tems quelque
chose de leur poids; si l'on ne pouvoit s'ac-
coûter jusqu'à un certain point aux plus
étranges fatigues du corps; ou, pour m'ex-
primer encore mieux, si Dieu n'adoucissoit
lui-même l'état des innocens qui souffrent,
en leur faisant goûter des consolations in-
térieures, surtout dans le témoignage de
leur conscience; je n'aurois guères demeuré
en Sibérie sans être la proie du plus affreux
désespoir. Quoique chaque jour fût éga-
lement misérable, je ne laissois pas de sen-
tir une espèce d'allégement, quand je pouvois
voir mon cher Remour, lui parler, l'en-
tretienir de ce que j'avois fait dans la jour-
née, ou même lui répéter des choses que
je lui avois déjà dites cent fois, en un mot
verser mes douleurs dans son sein, & lui

„rendre à mon tour le même office. Rien
 „de plus déplorable que d'être esclave; mais
 „aussi rien de plus consolant que d'avoir dans
 „un compagnon de servitude un véritable
 „Ami. Une embrassade, un mot, un re-
 „gard, tout est précieux, tout se convertit
 „en baume; que peut désirer le cœur d'un
 „malheureux, lorsqu'une dure nécessité lui
 „ôte d'ailleurs toute ressource, que de trou-
 „ver au moins de la compassion? Je serois
 „ingrat envers la Providence, si en vous dé-
 „voilant tout l'excès de mes maux, je vous
 „déguisois les ressources qui m'ont soutenu, &
 „qui font voir qu'il peut s'en trouver, dans les
 „situations les plus désespérées. Les choses
 „semblent quelquefois changer en quelque
 „sorte de nature en faveur des malheureux; &
 „telle circonstance qui auroit été affligeante
 „dans le bonheur, devient consolante dans le
 „malheur. Le point de vue change alors du
 „tout au tout. J'ai souvent repassé, depuis que
 „mon esclavage est adouci, sur cette dispensa-
 „tion de la souveraine Sagesse; je l'ai adorée
 „avec un profond respect, mêlé, je l'avoue, d'u-
 „ne religieuse horreur. Il m'est arrivé souvent,
 „lorsque ma patience étoit presque à bout,
 „de la sentir renaître en jettant les yeux sur
 „quelque compagnon de misère, avec le-
 „quel je me comparois, & qui me paroïsoit
 „encore

encore plus à plaindre que moi. Surtout la pensée de la mort, ordinairement si effrayante, ne se présentoit jamais à mon esprit qu'elle ne me parût délicate; & ce spectre qui, lorsqu'on l'entrevoit au sein des grandeurs & des plaisirs, consterne & terrasse, me relévoit & m'empêchoit de succomber sous le poids du fardeau qui me faisoit gémir. Je m'endormois quelquefois dans la pensée, que cette nuit, ou quelque autre prochaine, seroit la dernière de ma vie; & je me trouvois aussi joyeux, que si l'on avoit comblé tous mes desirs. Et quand il m'étoit impossible de découvrir autour de moi quoi que ce fût d'où je pusse tirer quelque lueur de satisfaction, je me jettois entre les bras de la Religion, & je me nourrissois des espérances d'une autre vie.

C'est dans cette situation que j'ai passé trois années, sujet à toutes les misères de l'esclavage, & ne pouvant, non plus que les autres prisonniers, obtenir du pain de ceux qui nous en distribuoient, que je n'eusse fourni le nombre marqué d'animaux, en chassant dans des forêts propres à inspirer l'horreur. Au bout de ce tems-là j'eus avec mon Juif Polonois l'aventure dont je vous ai déjà fait le récit. Vous avez vû en même tems jusqu'où il avoit poussé les gé-

„néreux effets de sa reconnoissance. Il avo
 „été par degrés au point de me procurer un
 „prison plus éclairée & moins incommode
 „Il m'avoit apporté un bon habit, & m'avo
 „dépouillé du vêtement grossier & sale, qu
 „j'avois été contraint de garder si longtem
 „Vêtement que je conserve encore, & que j'a
 „même pendu dans un lieu où je pu
 „le voir tous les jours, afin de ne pas oublier
 „l'épreuve par laquelle j'ai passé. Il m'a
 „voit aussi pourvû de toutes sortes de con
 „vertures & de peaux pour me servir de lit
 „Il est vrai que la longue habitude que j'a
 „contractée de coucher sur la dure, me le
 „rend presque inutiles. Il étoit venu sou
 „vent me voir, & jamais sans de nouveaux
 „bienfaits.

„Quelque différence qu'il y eût entre mon
 „état, & celui qui l'avoit précédé; je ne
 „pouvois cependant le goûter aussi pleine-
 „ment que s'il m'avoit été permis de le par-
 „tager avec Steeley, ou avec Remour. A
 „l'égard du premier, mon Bienfaiteur à ma
 „prière avoit découvert par ses informations,
 „qu'on l'avoit conduit à Pohem, à quatorze
 „jours de Tobolsk; mais il ne pût ap-
 „prendre, s'il étoit encore en vie. Le Jui
 „m'avoit fait un présent de douze Ducats,
 „pour subvenir à mes besoins pendant son
 „ab-

absence. Je me hazardai de le prier d'en porter trois à Remour, ou du moins de s'en servir à lui procurer quelque soulagement; les autres, je les gardois pour Steelly. Il le fit, & ne s'en tint pas là; car dès le même jour il obtint que Remour vint passer quelques heures avec moi. Je fus ravi de le voir, & je partageai avec lui tout ce que j'avois. J'espérois de jouir fréquemment de ce plaisir: mais bientôt après il tomba malade & mourut; sans que je pusse le voir, que peu d'heures avant sa mort, lorsqu'il ne faisoit plus que bégayer quelques mots inarticulés.

„Le Juif continua ses visites assidues, comme il me l'avoit promis. Il me proposa toutes sortes de projets pour ma délivrance. Il m'instruisit plus particulièrement de ce qui concernoit le Gouverneur, & me dit qu'il étoit en grand crédit auprès du Czar, qu'il avoit voyagé avec lui en Allemagne, que son Epouse étoit originaire de Courlande, & qu'elle avoit été dans la confiance de l'Impératrice Catherine. Il m'apprit encore que le Gouverneur avoit beaucoup de goût pour l'Architecture, & m'assura que, si j'y entendois quelque chose, je pourrois gagner par là ses bonnes grâces. Cette nouvelle me fit un fort grand plaisir.

„plaisir. Je dis au Juif que je savois des-
 „ner, & faire des plans d'Edifices ; & que
 „vouloit me procurer dequoi y travailler
 „ce seroit au moins un amusement dans ma
 „solitude. Il me fournit ce que je souhai-
 „tois, & je m'exerçai dans ce genre pendant
 „quelques semaines. Aussi-tôt que j'eus
 „achevé un Plan un peu régulièrement tra-
 „cé, le Juif le porta au Gouverneur. De
 „le lendemain je fus appelé chez lui. Il
 „me fit un accueil gracieux, tel qu'un Gou-
 „verneur peut le faire à un homme dans ma
 „situation ; & il s'entretint avec moi partie-
 „en François, partie en mauvais Latin. Il
 „fut tout étonné de la facilité avec laquelle
 „je parlois cette dernière Langue, & depuis
 „ce moment ses égards pour moi parurent
 „augmenter. *Si la chose dépendoit de moi,*
 „me dit-il, *je vous donnerois votre liberté ;*
 „mais vous êtes exilé pour toute votre vie, &
 „tout ce que je puis faire, c'est d'adoucir votre
 „sort. Tant que je vivrai, vous serez dispensé
 „de du travail des prisonniers, sans que le Juif
 „ait désormais besoin de rien payer pour vous.
 „Etes-vous satisfait de cela ? Je le remerciai
 „dans les termes les plus touchans, & je
 „m'apperçus qu'il étoit ému. Vous pouvez
 „bien croire que je mis à profit cette heu-
 „reuse disposition, & deviner à quoi je la fis
 „ser.

servir. Je rassemblai toute mon éloquence pour le conjurer d'avoir la générosité de traiter de la même manière que moi un Ami, qui avoit été mené en Sibérie avec moi, & qui se nommoit Steeley. *Vous me demandez, dit-il, plus qu'il ne m'est permis de vous accorder. J'y penserai. Allez seulement, & me faites le plan du Bâtiment, dont nous avons parlé.*

Comme il achevoit ces mots, & que j'étois sur le point de sortir, je vis entrer dans la Chambre une très belle Dame, qui avoit un grand air, & une de ces physionomies qui promettent beaucoup. *Attendez, me dit le Gouverneur, en me rappelant. Voici, ma chère Femme, continua-t-il, l'infortuné Suedois, dont je vous ai parlé, il n'y a pas longtems. Si cela vous fait plaisir, entretenez-le vous-même; & faites lui aussi donner quelque chose à manger. Je vais pour une couple d'heures à la chasse. Il sortit là-dessus, & la Dame s'avançant vers moi, se mit à me parler de la manière la plus affable, & me dit qu'elle devoit naturellement s'interesser à mon malheur, puisque, suivant ce qu'elle entendoit dire, j'étois au moins à demi son Compatriote. Elle me fit mille questions, & rémoigna pour mes récits une attention compâtissante, jointe à*
„une

„une civilité, qui m'ôterent toute crainte,
 „donnerent à mes discours un tour plus né-
 „cessaire & plus aisé. Rien ne parut lui faire
 „plus de plaisir que les descriptions avan-
 „tées de votre personne, ma chère Epouse,
 „sur lesquelles je m'étendis, & les vœux que
 „je formois pour nôtre réünion. *Je vous
 „ plains de tout mon cœur, me dit-elle après
 „ plus de deux heures d'entretien; Et je vous
 „ procurerois peut-être un sort plus conforme à
 „ votre mérite, si je me trouvois plus à portée
 „ de la Cour. Il n'est pourtant pas impossible
 „ qu'il survienne quelque chose qui contribue à
 „ votre retour dans votre Patrie. L'extrême
 „ tendresse que, contre la coutume de votre Si-
 „ ècle, vous conservez pour votre moitié, & vos
 „ malheurs, suffisent pour me rendre votre Ami;
 „ Et je ne manquerai jamais de considération
 „ pour vous, sous le frivole prétexte que le sort
 „ vous a réduit à la condition d'Esclave. Si ces
 „ sentimens ont quelque douceur pour vous, qu'ils
 „ servent à vous tranquilliser dans un pais où la
 „ Barbarie semble avoir pris la place de la Ver-
 „ tu. Je dinerois dès aujourd'hui avec vous, si
 „ je suivois mon penchant. Là-dessus elle se
 „ fit donner un verre de vin de dessus la table
 „ qui étoit déjà couverte, & me porta votre
 „ santé. Tant de bontés me firent venir les
 „ larmes aux yeux; & il me fut impossible
 „ de*

de lui déguiser plus longtems mon véritable nom. Je me jettai à ses pieds. *Madame,* lui dis-je, vous méritez, que je vous rende graces à genoux de l'affection que vous témoignez à un malheureux comme moi. Il faut que je vous dise tout, quand même cet aveu devoit mettre ma vie en danger. Ce que je vous ai dit est exactement vrai; mais je ne m'appelle pas *Löwenhör.* Je suis le Comte de *G***.* Vous êtes trop généreuse pour ne pas taire mon nom; je vous en supplie pour l'amour de moi & de mon Epouse. Elle me releva fort gracieusement, & je lui racontai le malheur que j'avois eu à l'Armée. *O Dieu!* s'écria-t-elle, vous êtes donc le Comte de *G**!* Mon Mari a connu votre Père, lorsqu'il étoit Ambassadeur à *Moscou.* Comte infortuné! Gardez-vous de lui en rien dire. Quoique j'aye tout sujet d'être contente de ses procédés à mon égard, je ne saurois cependant vous dissimuler son caractère. Il est emporté & vindicatif; & il pourroit arriver fort aisément que vous viendriez à lui déplaire sans le vouloir. Traitez-le toujours avec la plus profonde soumission, & ne soyez jamais plus respectueux que lorsqu'il vous traitera le plus amicalement; sans cela vous vous mettez en danger de retomber dans toutes vos disgraces. Il aime l'argent; & il ne sera pas mal à pro-

„pos que v^otre Juif lui fasse de tems en tems
 „quelque présent. Je n'ai point d'argent à voi-
 „offrir, continua-t-elle; mais j'ai des joyaux
 „que mon Mari ne connoit pas; Et je vais voi-
 „en chercher quelques uns. Le Juif est un hon-
 „nête homme; Et il vous en donnera au moins
 „la moitié de ce qu'ils valent; mais je serai
 „fâchée que vous lui disiez, de qui vous les avez
 „reçus. Là-dessus elle m'apporta deux Ca-
 „dres, dont je soupçonnai qu'on avoit été
 „ché deux Portraits. Ils étoient garnis de
 „Pierres d'un grand prix. Prenez, me dit-
 „elle, ce présent comme une preuve que je ne
 „manque pas de bonne volonté pour subvenir à
 „votre misère. Je doute de retrouver jamais
 „l'occasion de m'entretenir seule avec vous; ain-
 „si je vous réitère les plus fortes assurances de
 „part que je prens à v^otre état, Et de l'estime
 „que j'ai pour vous; Et je vous prie de vous
 „souvenir que je ne cesserai jamais d'être v^otre
 „Amie, quand même je serois obligée de revêtir
 „un personnage contraire à ces sentimens. Al-
 „lez à présent vous retirer dans v^otre solitude.
 „Je vais essayer, si je pourrai obtenir de mon
 „Mari qu'on vous réunisse avec l'Ami dont vous
 „m'avez parlé. Je ne saurois pourtant vous le
 „promettre positivement. Adieu, mon pauvre
 „Comte!

„Je me retirai tout triomphant; il me
 „sembla que je n'étois plus parmi des Barba-
 „res; la gloire & le bonheur me parurent
 „avoir succédé à l'opprobre & à la misère;
 „tant la généreuse compassion de cette gran-
 „de ame remplit mon cœur de hautes idées
 „& de douces espérances.

„Mon Juif me vint voir le lendemain.
 „Avant que de lui raconter de quelle maniè-
 „re j'avois été reçu par le Gouverneur, je lui
 „dis que j'avois été assez heureux pour trou-
 „ver dans le vieil habit de mon Ami défunt,
 „qu'il avoit laissé chez moi lorsqu'il y étoit,
 „parce que je lui en avois donné alors un
 „neuf, (& en même tems je lui étalai ce
 „vieil habit,) des joyaux qui me paroissoient
 „être de prix, & qui me mettroient peut-être
 „en état de le rembourser des fraix que son
 „amitié l'avoit engagé à faire jusqu'à présent
 „pour moi. Il regarda les deux cadres que
 „je lui remis en main avec un grand étonne-
 „ment; mais il fit pourtant semblant d'ajou-
 „ter foi à mon récit. *Ce sont, me dit-il,*
 „*des bijoux dignes d'un Prince; Et je ne sau-*
 „*rois vous donner une meilleure preuve de mon*
 „*intégrité qu'en vous déclarant qu'ils valent au*
 „*moins 5 à 6000 Ecus. Voulez-vous me les*
 „*confier? Je les trafiquerai chez un Juif, qui*
 „*fait le métier de Jouaillier. Un homme, lui ré-*

„pondis - je , qui m'a rendu d'aussi grands ser-
 „vices que vous l'avez fait, mérite une pleine
 „confiance. Mais, répliqua-t-il, que ferez-
 „vous de tant d'argent? On pourroit bien de
 „manière ou d'autre vous l'extroquer. Savez-
 „vous ce dont j'ai envie? Je mettrai l'argent
 „que je recevrai de vos bijoux, en dépôt chez
 „un Juif établi ici; c'est un homme incapable
 „de vous faire tort d'un denier. Quand je re-
 „partirai dans huit jours pour la Pologne, je
 „dirai à ce Juif, & en même tems au Gouver-
 „neur, que je vous ai laissé comme à mon Lib-
 „rateur, une telle somme pour vous entretenir,
 „& même s'il étoit possible, pour hâter votre
 „délivrance.

„J'acquiesçai à toutes ces propositions. Il
 „vendit les bijoux cinq mille écus, dont il
 „m'apporta mille écus en argent comptant,
 „& me donna une reconnoissance du reste.
 „Je lui offris pour les bons & fidèles services
 „deux cens écus; mais il ne voulut les pren-
 „dre que sous la condition qu'il les employe-
 „roit, avant que de partir, à faire un présent
 „au Gouverneur, pour me procurer la con-
 „tinuation de sa bienveillance. C'est ce qu'il
 „a fait. Le Gouverneur a chargé mon cher
 „Juif de me promettre, que je reverrois in-
 „failliblement Steeley, surtout puisqu'il avoit
 „aussî quelque connoissance de l'Architectu-

„re. A présent le Juif est dans le dessein
„de partir bientôt. Je pers beaucoup en
„perdant cet honnête homme ; cependant je
„consens à cette perte, si elle est un moyen
„par lequel je puisse vous faire parvenir de
„mes nouvelles, & en recevoir des vôtres.
„Il connoit ma véritable condition, & il m'a
„juré par tout ce qu'il a de plus sacré qu'il
„ne me trahiroit point, & qu'il ne se donne-
„roit point de repos jusqu'à ce qu'il eût dé-
„terré le lieu de votre retraite en Livonie.
„C'est dans cette dernière vue que je lui ai
„encore compté cent écus pour les fraix du vo-
„yage. Le voilà qui entre, ce digne Ami,
„& qui vient se charger de cette Lettre, en
„prenant congé de moi. Je vous embrasse,
„en quelque endroit que vous soyez, avec
„la plus tendre affection. Dieu veuille que
„ma situation présente n'empire point. Alors
„je conserve encore l'espérance de vous re-
„voir, & d'oublier dans vos bras toutes mes
„infortunes passées. Demandez au Ciel qu'il
„m'accorde ce bonheur. Oui, ma chère
„Eponse, il nous l'accordera, & à vous &
„à moi.

P. S. „Comme Steeley n'est pas encore
„de retour, j'ai écrit à son Père à Londres,
„& à l'Ambassadeur d'Angleterre à Stock-
„holm ; & sous mon nom emprunté de Lö-

„venöhr, je leur ai fait la relation des mal-
 „heurs de mon Ami.,,

Voilà les deux Létres que mon Epoux
 m'avoit écrites pendant son esclavage. De-
 puis le départ de la dernière il passa enco-
 re environ un an & demi en Sibérie. Je
 vais à présent rapporter le reste de ses avan-
 tures, en le faisant parler lui-même.

„Quelques jours, dit il, après le départ
 „du Juif, le Gouverneur m'envoya chercher.
 „Je lui présentai avec beaucoup de soumis-
 „sion le Plan qu'il m'avoit ordonné de faire.
 „Il en parut assez content; mais il agit tou-
 „jours en Gouverneur, & me traitta en Pri-
 „sonnier. Il sembloit avoir honte de me té-
 „moigner quelque sorte de considération,
 „que son cœur ne pouvoit pourtant me re-
 „fuser entièrement. Il me demanda, s'il étoit
 „vrai que le Juif eut laissé une telle somme
 „d'argent à ma disposition; & je lui répon-
 „dis qu'oui. Là-dessus il commanda qu'on
 „fit entrer un Prisonnier; c'étoit mon cher
 „Steeley, que je n'avois point vü depuis près
 „de quatre ans. La joye me fit oublier en
 „présence de qui j'étois; & j'allai à lui avec
 „précipitation les bras ouverts. *Il sera votre*
 „Prisonnier, me dit le Gouverneur, *mais*
 „je ne sçaurois déterminer, *combien cela durera.*
 „ra. Je compris fort bien ce langage, &

„je le priaï d'avoir la bonté de permettre que
„je lui remisse mille Ecus pour l'entretien
„de mon Ami. Il répondit qu'il ne les
„prenoït que comme un gage, que nous n'a-
„buserions pas de sa bonté. Le Juif sur qui j'a-
„vois mon assignation, paya cette somme à la
„première réquisition. Il obtint en même tems
„la permission de me rendre quelquefois visite
„à la place de celui qui étoit parti, & de me
„procurer les choses dont j'aurois besoin.

„Quand tout fut ainsi réglé, je me trou-
„vai en liberté de me retirer chez moi, ce
„que je fis au plus vite, en tenant par la
„main mon Steeley, qui avoit tout à fait
„l'air d'un homme à demi-éveillé, & incer-
„tain s'il rêve ou s'il veille. Il ne pouvoit
„prononcer que quelques mots interrompus,
„Nôtre première occupation, quand nous
„fumes seuls, fut de nous regarder long-
„tems l'un l'autre, dans un profond silence.
„Après cela je cherchai du linge & des ha-
„bits, dont mon Juif m'avoit pourvû avant
„que de partir; mais Steeley étoit si hors
„de lui-même qu'il ne savoit par où les
„prendre, & que je fus obligé de l'habiller
„moi-même. Il regardoit toutes les choses
„que je lui mettois avec la même surprise,
„que s'il en eut entièrement oublié l'usage.
„Quand il fut à la fin équipé, il se considé-
„ra lui-même avec des yeux qui sembloient

„ne pouvoir se rassasier, & se mit à pleurer.
„Je lui avois souvent demandé ce qui lui
„étoit arrivé; & il ne m'avoit jamais répon-
„du que; *ce qui m'est arrivé, mon cher Com-*
„*te? ce qui m'est arrivé?* Il est vrai que, mal-
„gré mon avide curiosité, je n'aurois guères
„été plus en état de l'entendre que lui de me
„parler, tant l'amitié & la joye mettoient
„de désordre dans tous mes sens. Je lui
„présentai un demi-verre de vin, car je n'en
„avois pas davantage; & je lui rappelai
„comment il m'avoit régélé une fois à
„Moscou de la même manière. A la fin
„nous reprîmes peu à peu l'usage de nos
„facultés. Nous avions tant de choses à
„nous raconter réciproquement, que nous
„ne savions par où commencer. Les jours
„& les nuits se passoient en conversations, &
„en répétitions de nos aventures. Steeley
„avoit beaucoup plus souffert que moi.
„Sans Ami, sans aucune ombre de secours,
„il avoit toujours été Esclave; & ce qui l'a-
„voit plus fait souffrir encore que l'esclava-
„ge, dans la compagnie du Knées *Eskim,*
„l'un des prisonniers dont le caractère étoit
„le plus odieux. Quand le pauvre Steeley
„revenoit le soir dans sa hutte, accablé des
„travaux du jour, au lieu de pouvoir y
„prendre quelque repos, il y trouvoit un
„véritable Enfer. Je ne raconterai pas une

„infinité de tours diaboliques que son Com-
 „pagnon lui jona; ce sont des choses qui
 „soulèvent véritablement la nature. En
 „voici seulement un échantillon.

„Steeley étoit tombé malade, & n'avoit
 „pû de quelques jours se lever de dessus son
 „grabat. Un soir qu'Eskin revenoit de la
 „forêt, il le pria de lui tendre une Cruche
 „où il y avoit de l'eau, & qu'il n'étoit pas
 „en état d'aller prendre, quoiqu'il eut grand
 „soif. *Ah! vous avez donc bien soif*, lui dit
 „Eskin. *Vraiment j'en suis ravi. Il n'est*
 „*aussi souvent arrivé dans ma vie d'être fort*
 „*altéré; Et vous n'êtes qu'un bêtire au prix*
 „*d'un Seigneur tel que moi.* La-dessus il prit
 „la cruche, bût, & jetta le reste au pied du
 „lit de Steeley, en faisant un éclat de rire,
 „& disant: *Voilà ce que vous méritez.* Y a-t-il
 „quelque chose de plus propre à jeter dans
 „le désespoir qu'une pareille inhumanité!

„Au bout d'un an, & après des souffran-
 „ces incroyables, Eskin eut un accès d'em-
 „portement contre un de ses Surveillants,
 „pour lequel on le traita si mal qu'il falut
 „le rapporter à moitié mort chez lui. On
 „lui ôta de plus le pain pendant deux jours
 „pour le châtier; mais Steeley fut assez gé-
 „néreux pour partager le sien avec lui. Il
 „lui donnoit à boire aussi souvent qu'il le

„pouvoit. Il prenoit même la peine de la
 „ver ses playes. Le Russe ne pût résister à
 „tant de grandeur d'ame ; & , en lui tendant
 „la main, il le pria de lui pardonner ses mau-
 „vais procédés passés. Depuis ce tems-là il
 „ne lui causa presque plus de chagrin.

„L'unique lueur d'agrément que Steeley
 „entrevit , pendant qu'il fut séparé de moi,
 „consista dans une petite liaison d'amitié
 „qu'il fit avec une jeune fille Cosaque , la
 „derniere année avant son retour à Tobolsk.
 „Elle le convainquit que chez les Nations
 „les plus sauvages il se trouve des cœurs
 „nobles & sensibles. Un jour Steeley , en
 „chassant autour de Pohem , avoit été assez
 „heureux pour attraper en peu de tems le
 „nombre prescrit de martres. Comme il
 „retournoit à la Ville , il s'assit pour se dé-
 „lasser auprès d'une Source. Tandis qu'il
 „y étoit , une jeune fille d'une figure fort
 „aimable s'approcha de lui, & s'arrêta long-
 „tems à le regarder fixement. A la fin elle
 „s'assit , & prit dans le creux de sa main de
 „l'eau de la source qu'elle but. Puis rom-
 „pant le silence ; *Pauvre Etranger* , dit-elle,
 „ne voulez-vous pas aussi boire ? Steeley lui
 „répondit, qu'il l'avoit déjà fait. *Mais*, dit-
 „elle , *ne boiriez-vous pas encore un coup hors*
 „*de ma main ? Faites-le , je vous prie ; il y a*
 „long

long-tems que vôtre état me touche, toutes les fois que je vous vois passer; Et je ne suis pas venue ici pour boire, mais pour vous instruire de mes sentimens. Steeley demeura tout étonné de ce discours, & ne savoit pas trop bien que répondre. Ah! continua-t-elle, vous ne voulez donc pas me parler. J'ai regret à présent d'avoir fait ce que je viens de faire pour l'amour de vous. Cela suffit; je ne reviendrai plus. Steeley voyant l'air triste dont elle accompagnoit ces paroles, lui dit qu'on ne pouvoit être plus sensible qu'il étoit à la compassion qu'elle lui témoignoit, & lui présenta la main en signe de reconnoissance. Elle la prit, & la pressa, la portant, tantôt à sa bouche, tantôt à sa poitrine. Elle joua avec ses cheveux de Steeley qui tomboient par boucles noires, & elle diversifia ses caresses en vingt manières. Steeley se leva pour s'en aller. O! attendez donc, dit-elle; je ne scaurois me rassasier d'être avec vous. Je voudrois que tous les hommes de ce pais-ci vous ressemblassent; alors la Sibérie me paroitroit bien agréable. S'il faut que vous vous en alliez aujourd'hui, ne reviendrez-vous pas au moins bientôt vous rasseoir ici? J'ai tant de choses à vous dire, & je ne sçai pourtant pas bien ce que c'est. Je ne sçavois avant que de m'approcher de vous,

„Et je l'ai oublié en badinant avec vos cheveux.
 „En parlant ainsi elle regardoit dans la fon-
 „taine, & y voyoit son image. J'ai aussi
 „les yeux noirs comme vous, continua-t-elle.
 „Les vôtres me plaisent bien; les miens vous
 „plaisent-ils aussi? Mes dents sont-elles aussi
 „blanches que les vôtres? Oui, lui dit Steeley,
 „vous êtes fort aimable; mais laissez-moi aller,
 „je ne suis qu'un Esclave malheureux. Là-des-
 „sus il s'éloigna d'elle les larmes aux yeux.

„Le lendemain, quand Steeley retourna
 „à la chasse, la jeune fille étoit déjà sur le
 „bord de la fontaine à l'attendre. Elle le
 „contraignit de s'asseoir, & de prendre de
 „sa main un morceau de pain & du miel.
 „Voyez, dit-elle; je mange de bon cœur; mais
 „j'aime encore mieux vous voir manger. J'ai
 „aussi apporté avec moi quelques moutres, dont
 „mon Frère m'a fait présent. A cette heure vous
 „voilà libre pour toute la journée. Il faut que
 „mon Frère continuë à m'en donner tous les
 „jours quelques unes; Et je vous les apporte-
 „rai. Regardez moi donc d'un air gracieux.
 „Vous devez bien être persuadé, combien je
 „suis favorablement disposée pour vous. Là-
 „dessus elle se remit à jouer, mais d'un air
 „fort modeste, avec les cheveux de Steeley,
 „& lui en demanda une boucle, en lui mon-
 „trant des ciseaux qu'elle avoit apporté à

cette intention. Steeley à qui l'amour naïf, mais chaste, de cette jeune Sauvage, (car on peut bien donner ce nom aux Cosaques,) ne déplaisoit pas, lui accorda sa demande. Elle l'en récompensa par quelques baisers d'affection qu'elle lui donna d'elle-même; puis elle lui montra de loin une hutte, qui étoit celle de son père. Là-dessus elle prit une feuille d'arbre, & en tira un son retentissant avec son souffle. *Mon frère va venir sur le champ, dit-elle. Je suis convenüe avec lui de ce signal. Si tu ne m'avois pas donné de bon gré la boucle que je t'ai demandée, nous t'y aurions forcé. N'ayes pas peur; il est tout comme moi, il ne te fera aucun mal. Son frère parut en effet; c'étoit un visage dans les traits barbares duquel on deméloit un fonds de droiture: voilà, lui dit-elle, quand il fut à portée de l'entendre, voilà l'Etranger, pour qui j'ai tant d'amitié. Considères-le bien; Et dis-lui combien de fois je t'ai parlé de lui. Montres-lui un peu ici, aux environs les endroits où il pourra attraper plus aisément le nombre de martres dont il a besoin. Fais-moi ce plaisir; je te rendrai la pareille en tout ce que je pourrai. Cherches-moi aussi dans le voisinage un creux, ou quelque arbre, dans lequel je puisse mettre*

„à l'avenir un peu de miel & de poisson
 „ou du pain, pour ce pauvre étranger. Le
 „frère promit à la sœur tout ce qu'elle de-
 „mandoit; & incontinent il conduisit Stee-
 „ley dans tous les endroits les plus commo-
 „des pour la chasse, & lui indiqua aussi un
 „réduit très convenable pour les provisions.
 „Ce fut là que depuis l'aimable Cosaque vint
 „porter régulièrement ses bienfaits; & pour
 „l'ordinaire elle y attendoit elle-même Stee-
 „ley le matin ou le soir, à son passage. El-
 „le demouroit quelquefois des demi-journées
 „entières avec lui; & alors il faloit que son
 „frère fit la chasse pour Steeley. Quand ce-
 „lui-ci eut reconnu par tant de preuves
 „l'excellent cœur de sa Bienfaitrice, il donna
 „tous ses soins à le former, à l'éclairer, &
 „à épurer des sentimens aussi nobles que les
 „siens, de toutes les impressions d'une Edu-
 „cation grossière. Ses leçons fructifierent
 „en peu de tems; les idées de cette jeune
 „Beauté se développèrent si heureusement, les
 „mœurs prirent une telle pureté, & ses ma-
 „nières tant d'aisance, que Steeley sentit
 „naître un penchant réciproque, qui n'au-
 „roit pas manqué de s'accroître, si leur liai-
 „son avoit duré. Mais cette satisfaction leur
 „étoit à peine devenuë commune, qu'ils en
 „virent la fin. Au bout de trois mois Stee-
 „ley

ley avec quelques autres Prisonniers fut transporté dans une contrée distante de Pothem de plus de vint *Werstes*. C'est de là que j'obtins ensuite son rappel à Tobolsk ; & il ne revit plus sa digne Amie.

Ainsi réunis, Steeley & moi, nous réglâmes notre train de vie aussi bien que le permettoit notre situation. Le Gouverneur m'avoit donné un nouveau Plan à tracer ; & j'employois le peu de connoissances mathématiques que je possède à y réussir d'une manière, qui pût m'attirer la continuation de ses bonnes grâces. J'enseignois en même tems à Steeley tout ce que je sçavois ; & comme il étoit déjà fort versé dans l'Arithmétique que son propre Père lui avoit enseignée, il se trouva au bout de six mois aussi habile que moi. Nous faisons donc des desseins à l'envi ; & le Gouverneur n'auroit pas pû nous imposer de peine plus rude, que de nous défendre la continuation de ce travail, & de nous condamner à l'oisiveté. Mais il n'avoit garde, & ne nous laissoit pas manquer d'ouvrage. Il nous donnoit des calculs à faire ; il nous fournissoit une infinité de vieux Plans, qu'il nous chargeoit de copier ; & je crois qu'il n'est point resté d'Edifice à Moscau, ni de Château ruiné dans toute la Sibérie, dont nous n'ayons

„n'ayons fourni les desseins. Il ne nous fa-
„soit pas appeller chez lui ; mais il venoit
„lui-même nous voir presque toutes les se-
„maines. Nous recevions cette faveur avec
„la plus profonde soumission, mais comme
„s'il eut craint de nous montrer trop d'égard
„il se dédommageoit de cette espèce de con-
„descendance, en prétendant tout savoir
„mieux que nous ; & pour une parole douce
„qui lui échappoit, il y en avoit cent où il
„montrait toute sa hauteur. Steeley, à qui
„son esprit contredisant & son opiniâtreté
„nationale avoient tant coûté, étoit devenu
„beaucoup plus accommodant. Dès que le
„Gouverneur trouvoit quelque chose à redi-
„re à ses Ouvrages, il se taisoit ; mais par
„malheur cela ne suffisoit pas. Le Gouver-
„neur vouloit que Steeley parlât, & qu'il lui
„donnât droit dans les choses où il l'avoit le
„moins. Cela paroissoit fort difficile à di-
„gérer à mon ami ; & il le faisoit souvent d'une
„manière si forcée, que la sueur lui en ve-
„noit par tout le corps, & que je n'aurois
„pû m'empêcher d'éclater de rire, si nous
„avions été par tout ailleurs qu'en Sibérie.
„Une fois le Gouverneur nous trouva jouant
„aux Echets. Steeley avoit fait les pièces de
„notre Jeu au couteau ; & elles n'étoient pas
„assurément des mieux faites. Le Gouver-
„neur

neur les examina, & lui tint un long discours pour lui prouver qu'il n'y avoit ni symmétrie, ni propriété dans ce travail. Mon Ami ne fit aucune difficulté d'en convenir, & il s'excusa sur ce qu'il n'avoit pas en les outils nécessaires. Le Gouverneur insista. *Pour que ces Pièces fussent véritablement belles, dit-il, il faudroit qu'elles parussent faites au tour; & vous voyez bien qu'elles n'en ont point l'air; ici cette partie avance trop, là cette autre est trop rognée; en un mot c'est un ouvrage tout à fait grossier.* Il étoit capable de haranguer dans ce goût des heures entières, pendant lesquelles Steeley souffroit mort & passion; & à la fin il frémissoit toutes les fois qu'il voyoit entrer ce tracassier Pédant. Souvent, lorsque nous étions occupés à dessiner, il s'asseyoit auprès de nous, & chargeoit une pipe de nôtre Tabac. Quand il l'avoit fumée du meilleur appétit du monde, il jettoit là sa pipe, en faisant un gros serment que nôtre Tabac ne valoit pas le Diable. Quelquefois il nous exaltoit sa générosité de ce qu'il nous avoit dispensés des travaux ordinaires; & c'étoit pour nous obliger à lui faire de très-humbles prières de ne pas nous y remettre. Il lui arrivoit aussi d'entrer avec une mine fureuse, en faisant des imprécations contre
les

„les Prifonniers, fans nous dire dequoi il s'a-
 „giffoit ; & nous étions obligés d'attendre de
 „l'air le plus respectueux qu'il eut déchargé
 „fa bile. Avec de pareilles manières, mal-
 „gré les obligations que nous lui avions dûes
 „changement qu'il avoit apporté à nôtre état,
 „il ne laiffoit pas d'être pour nous un véri-
 „table épouvantail. Nous étions fi convain-
 „cus de la bizarrerie & de la fougue de fon
 „humeur, que nous avions lieu de craindre
 „d'un jour à l'autre qu'il ne lui prit fantaifie
 „de nous féparer, & de nous confondre de
 „nouveau avec les autres Prifonniers. C'é-
 „toit pour éviter un pareil malheur que de
 „tems en tems je lui faifois faire un petit pré-
 „fent par le Juif entre les mains de qui étoit
 „mon argent.

„Il s'étoit écoulé un an depuis le retour de
 „Steeley. J'attendois d'un jour à l'autre des
 „Lettres de vôtre part, parce que le Juif à
 „qui j'avois donné la mienne, avoit des affai-
 „res de commerce à Tobolsk, & qu'ainfi il
 „lui étoit aifé de me faire parvenir vôtre Ré-
 „ponfe. Pendant cet intervalle Steeley avoit
 „auffi écrit à Londres, & à l'Ambaffadeur
 „d'Angleterre en Suede ; mais il n'avoit point
 „reçu de réponfe. Je n'avois point revu
 „l'Epoufe du Gouverneur depuis cette pré-
 „mière fois où elle m'avoit fait un fi magni-
 „fique

„fique présent. Tout cela nous abattoit le
 „courage ; & plus nôtre captivité s'étoit adou-
 „cie , plus s'augmentoit en nous le désir d'en
 „voir la fin. Mais quel sujet avions-nous
 „de nous en flatter dans un tems où la guer-
 „re entre la Ruffie & la Suede continuoit !
 „J'étois un jour à midi avec Steeley à la pe-
 „nite fenêtre de nôtre demeure, lorsque je
 „vis le Juif qui traversoit à grands pas nôtre
 „Cour à travers une neige profonde. Ce
 „n'étoit pas l'heure à laquelle il avoit coût-
 „me de venir ; & je crus à ~~le~~ mine riante,
 „qu'il étoit chargé d'une Lettre de son Cor-
 „respondant , le Juif de Pologne. Il me
 „remit en effet une Lettre , mais elle étoit
 „de l'Epouse du Gouverneur. Voici ce
 „quelle m'écrivoit.

Le Comte là-dessus me lût une Lettre, que
 j'ai conservée , & que je possède encore.
 Cela me met en état de la placer ici mot
 pour mot.

MONSIEUR,

*Je vous annonce une nouvelle , que j'aurois
 mieux aimé vous dire de bouche , pour avoir la
 satisfaction d'être témoin de la joye qu'elle vous
 causera, & la partager avec vous. Vous êtes
 libre. L'ordre de vôtre delivrance est arrivé
 hier avec les nouveaux Prisonniers ; & demain*

vous & quatre autres Exilés, serez reconduits à Moscou, de la même manière que vous avez été amenés ici. Après cela vous aurez permission d'aller où il vous plaira. Je vous ai procuré la liberté par le crédit d'une Amie que j'ai à la Cour. Mon Epoux ne sçait pas la part que j'ai pris à votre infortune, & n'en doit rien savoir; je souhaite même que la chose ne soit jamais sçûe de personne. Il me suffit que vous seul en ayez connoissance. Il peut-être y auroit-il eu encore plus de grandeur d'ame dans mon fait, si j'avois gardé le secret, même avec vous. C'étoit d'abord mon intention, mais je n'en ai pas eu la force; & je vois qu'il est plus aisé de faire une bonne action que de la taire. Oubliez cette petite vanité par laquelle je me suis payée moi-même de mon action. Je doute que je puisse avoir le plaisir de vous entretenir avant votre départ, au moins en particulier. Ainsi je vous souhaite avec la plus parfaite sincérité le bonheur de retrouver bientôt votre chere Epouse. Combien ne m'aimera-t-elle pas, de lui avoir rendu son tendre Comte? Je me charge d'avoir soin de l'Ami que vous laissez ici. Vivez heureux; & faites-moi parvenir de vos nouvelles: surtout apprenez-moi si vous êtes réuni à votre moitié. Si mes vœux sont accomplis, je n'acheverai pas mes jours dans les tristes contrées que vous allez quitter, & je

reverrai encore ma Patrie. Mais non; je me flatte mal à propos, & je crains bien de voir ici ma fin de la vie. Encore une fois ne négligez pas de m'écrire. J'ai une Belle-Sœur en Courlande; je lui adresse la Lettre ci-jointe, dont vous voudrez bien vous charger. Si vous la lui remettez à elle-même, je suis persuadé que vous en serez parfaitement bien reçu, & qu'elle vous rendra même des services réels, au cas que votre situation le demande. Elle est Veuve: il y a deux ans que je n'ai eu de ses nouvelles. Adieu: mille vœux encore pour votre bonheur.

AMELIE L**.

Le Comte reprit ainsi sa narration.
 „Après avoir lû cette Lettre, je me jettai
 „tout saisi dans les bras de Steeley, sans
 „avoir la force de lui dire ce qu'elle conte-
 „noit. Mais il n'attendit pas que je fusse en
 „état de m'expliquer; il me la prit, & en fit
 „la lecture. Je penchai la tête sur son épau-
 „le, pour ne pas voir l'effet que produiroit
 „sur lui la nouvelle de ma délivrance & de
 „la continuation de sa captivité. Vous êtes
 „libre, me dit-il, & je vous perds. Je de-
 „meure Prisonnier, & je me trouverai plus
 „misérable que jamais. Quelle horrible perspec-
 „tive! Le Ciel vous aime-t-il donc plus que

„moi? Mais j'aurai assez de tems pour
 „plaindre. & gémir, quand je ne vous verrai
 „plus. Je sçais qu'il vous est impossible de m'ou-
 „blier. Non, s'écria-t-il en se jettant à mon
 „cou, vous ne m'oublierez point. L'affliction
 „que son état me caufoit, ne me permit pas
 „de lui répondre de longtems; mais ce si-
 „lence, qui venoit de pure affection, l'indi-
 „gna autant que si je m'étois déjà rendu cou-
 „pable de la plus grande infidélité à son
 „égard. Je laissai évaporer sa passion; &
 „lui ayant fait ensuite une petite remontran-
 „ce, je le vis tout honteux, & si revenu à
 „lui-même, que je pris ce tems-là pour lui
 „ouvrir mon cœur, & le convaincre à quel
 „point ma liberté étoit un bien imparfait
 „pour moi, dès que la sienne n'y étoit pas
 „jointe.

„Je réglai avec le Juif qu'il me donneroit
 „le tiers de mon argent pour mon voyage, &
 „qu'il garderoit le reste pour les besoins de
 „Steeley, en prenant pour ses peines ce qu'il
 „jugeroit équitable. Le Juif se montra plus
 „prudent que moi. Il me dit que je devois
 „me charger de peu d'argent comptant; par-
 „ce que je me mettrois autrement en risque
 „d'être dix fois égorgé dans la route de To-
 „bolsk à Moscou. Il me donna donc fort
 „peu d'espèces, avec mille écus en quatre

„Ler-

„Lettres de change à tirer sur un Juif de
„Moscou, afin que, si je venois à en perdre
„une, je ne fusse pourtant pas ruiné. On
„peut juger par là de l'intégrité avec laquel-
„le ce Juif agissoit à mon égard.

„Avant le soir du même jour je fus enco-
„re appelé chez le Gouverneur. Il étoit
„sur son lit avec la goutte, & il m'annonça
„ma liberté en présence de son Epouse. Il
„ajouta, en me tendant là main : *J'ai ordre*
„*de vous renvoyer à Moscou, & vous partirez*
„*demain à midi. Je vous perds à regret; mais*
„*allez à la garde de Dieu, & soyez plus heu-*
„*reux que vous ne l'avez été jusqu'à présent.*
„Je lui baisai la main avec une véritable re-
„connoissance, & je le suppliai de continuer
„sa protection à Steeley. *Si je vis, dit-il, il*
„*ne sera jamais plus mal qu'il est à présent.*
„Il me dit ensuite de m'asseoir, (honneur
„qu'il me faisoit pour la première fois,) &
„me témoigna qu'il avoit encore à m'entre-
„tenir de plusieurs choses; mais ses douleurs
„vinrent à redoubler si fort, qu'il me fit
„signe de le quitter. Je le fis, & en fortant
„j'exprimai à son Epouse par un air plein
„de reconnoissance le vif sentiment de ses
„bienfaits, dont j'étois pénétré. *Adieu, Mon-*
„*sieur, me dit elle; & au même instant elle*
„se retourna du côté de son Mari.

„Revenu auprès de Steeley, j'écrivis à ma
 „Libératrice pour lui offrir des remerciemens
 „que je n'avois pû faire de bouche. Je re-
 „mis la Lettre au Juif, qui pendant ce tems-
 „là eut soin de dresser mes Lettres de chan-
 „ge, & de me fournir des fourrures & d'
 „autres secours dont j'avois besoin pour me
 „préservier de la rigueur du froid. Tout
 „étant ainsi en ordre pour mon départ, je
 „consacrai à mon cher Ami toute la nuit
 „qui le précéda. Nous parlâmes, nous
 „pleurâmes, nous éprouvâmes successivement
 „tous les sentimens que nôtre situation pré-
 „sente pouvoit nous inspirer. Le matin
 „nous surprit dans cet entretien; & bientôt
 „il fut suivi du midi, en sorte que jusqu'au
 „dernier moment il sembloit toujours qu'il
 „nous restoit encore quelque chose à nous
 „dire. Le Juif vint m'avertir que les traî-
 „neaux sur lesquels je devois partir avec les
 „autres Prisonniers délivrés, alloient paroi-
 „tre. Nous primes congé l'un de l'autre,
 „Steeley & moi, sans dire un seul mot, mais
 „je demeurai abîmé dans les bras de ce cher
 „Ami, jusqu'à ce que les Gardes de nôtre
 „escorte m'en arrachassent. Steeley me
 „poussa, me faisant signe de partir, mais
 „l'instant d'après il voulut courir après moi;
 „on s'en apperçut & on l'enferma, tandis
 „que

que le Juif me conduisit jusqu'au traîneau,
& se sépara de moi, en me faisant mille
souhairs pleins d'amitié qu'il continua jus-
qu'à ce que je ne pussé plus l'enténdre.

„Nous étions quatre sur un même traî-
neau. L'espérance & l'allégresse brilloient
dans les yeux de mes Compagnons. Je ne
saurais bien exprimer ce qui se passa dans
mon ame pendant les premières heures, ni
même pendant les deux premiers jours en-
tiers de nôtre course. Mon cœur étoit al-
ternativement inondé d'un torrent d'idées
délicieuses ou de réflexions tristes. Dans
les endroits où nous changions de relais,
nous n'étions plus reçus d'une manière au-
si méprisante que nous l'avions été en al-
lant en Sibérie. Mes trois Camarades
étoient Russes. Ils avoient de l'argent; &
à chaque station ils buvoient tant d'eau de
vie qu'ils ne desenyvrèrent pas de toute la
route. Cependant ils ne me desobligerent
volontairement en rien; & je crois que si
j'avois voulu boire avec eux, j'aurois gagné
leur amitié.

„Vers la fin de Mars nous arrivâmes à
Moscou. Je fus conduit dans la même
Maison où j'avois été prisonnier cinq ans
auparavant, & y trouvai le même Géolier
qui y étoit alors. Au bout de trois jours

„je fus entièrement relâché, & l'on m'en don-
„na un passeport, à la faveur duquel je pou-
„vois prendre quelle route je jugerois à
„propos. J'allai d'abord trouver les Négo-
„cians Anglois, qui avoient toujours secou-
„ru Steeley, & je remis un billet de sa part
„à l'un d'eux, nommé Thomson. Il me re-
„çut fort affectueusement, & me dit, que le
„Géolier l'avoit informé du malheur que
„Steeley avoit eu d'être exilé en Sibérie, qu'il
„en avoit aussi-tôt fait part à Londres à la
„famille de Steeley, qui depuis trois ans
„avoit fait tenir diverses Lettres à l'Agent de
„la Grande Bretagne à Moscov. Nous al-
„lâmes voir cet Agent le lendemain.
„C'étoit le plus aimable homme du monde.
„Il me montra les Lettres touchantes que le
„Père de Steeley lui avoit écrites. Il me
„communiqua aussi le Mémoire qu'il avoit
„présenté au Senat, pour obtenir la déli-
„vrance de mon Ami, & m'assura qu'il ne
„pouvoit manquer de réussir après le retour
„du Czar, qui n'étoit pas éloigné. L'Am-
„bassadeur d'Angleterre en Suede avoit
„pareillement écrit à l'Agent, pour l'enga-
„ger à s'intéresser en faveur de Steeley.
„Avant la fin de ma visite, l'Agent me remit
„les Lettres qu'il avoit reçues d'Angle-
„terre

terre pour Steeley ; & je fortis de chez lui fort content de ses honnêtetés.

„De là Thomson me mena chez le Juif, sur lequel j'avois mes Lettres de change. Dans l'espace de dix jours je fus payé ; quoique d'abord Thomson m'eut fait craindre que je ne le serois pas ; & je ne perdis que cent cinquante Roubles encore, parce que je le voulus bien. Le Juif, qui devoit me les payer, avoit eu des accidens qui le réduisoient à la mendicité ; mais ceux de la Nation m'offrirent caution que dans un an ils acquitteroient cette somme, s'il ne se trouvoit pas en état de le faire. Là-dessus en leur présence je déchirai la Lettre de change, & je donnai encore au Juif ruiné dix Ecus du reste de mon argent. Je priai les Juifs de Moscau de me faire tenir quelques Lettres à leur Correspondant en Sibirie, de qui j'avois reçu les Lettres de change. Ils me dirent que trois d'entr'eux alloient dans peu pour leurs affaires à Tobolsk ; & que si je m'arrêtois encore deux mois, ils me prouveroient en m'apportant les réponses à mes Lettres, qu'ils étoient gens de parole. J'écrivis donc à mon Ami ; mais, avant que ma Lettre fut partie, l'Argent me fit appeller, & me dit avec de grandes démonstrations de joye, qu'il avoit

„été enfin assez heureux pour rendre des
 „services efficaces à son Compatriote ; que sa
 „délivrance venoit d'être accordée par le Se-
 „nat, & qu'il avoit tiré la promesse positive
 „que dans trois ou quatre mois Steeley seroit
 „ramené de la Sibérie, & mis en pleine li-
 „berté. Je remerciai l'Agent de la même
 „manière que si c'eût été à moi-même qu'il
 „eut rendu cet office signalé, & je me hâtai
 „d'aller r'ouvrir ma Lettre, pour y annon-
 „cer à mon Ami cette ravissante Nouvelle.

„Les Juifs partirent ; & j'étois réellement
 „dans le dessein d'attendre Steeley. Mais
 „l'Amour l'emporta sur l'amitié, & le désir
 „de vous chercher me rendit bientôt tout
 „retardement insupportable. Je pris donc
 „la résolution de partir, mais sans sçavoir
 „encore, de quel côté tourner mes pas.
 „Le commerce avec les Etats de Suede étoit
 „toujours interdit. Je pensois au Dannemarc,
 „parce que je m'imaginois que peut-être
 „vous y auriez cherché un azyle ; mais
 „Thomson me persuada de me mettre sur
 „un Vaisseau Hollandois, dont il avoit la
 „charge en commission, & qui étoit à Ar-
 „changel, prêt à mettre à la voile pour la
 „Hollande. Il me donna l'Adresse du
 „Marchand, auquel appartenoit la charge
 „du Vaisseau, & promit de me faire parve-

nir par cette voye les Lettres de Steeley; je m'engageai de mon côté à donner de mes nouvelles par le même canal, & à marquer où j'irois en quittant la Hollande, afin que Steeley à son retour sçut où me trouver. Ainsi, dans la sixième semaine après mon arrivée à Moscau je m'embarquai sur ce Vaisseau qui m'a conduit d'une manière si inopinée & si heureuse vers vous. Avant que de quitter Moscau, je donnai encore cinquante écus à Thomson, pour les distribuer aux pauvres prisonniers de ma Nation.,,

Voilà les principales choses que le Comte ajouta de bouche aux deux Lettres qui contenoient le récit de son séjour en Russie & en Sibérie. J'ai abrégé exprès en quelques endroits. & j'ai omis tout ce qui regarde l'Histoire du Pais, ou la Geographie, parce que ces objets n'entrent point dans mon plan. D'ailleurs il est arrivé depuis ce tems-là des changemens considérables dans cet Empire, en particulier par la construction de Petersbourg, & par les sages arrangemens de Pierre le Grand, dont l'influence a rendu presque méconnoissables, & le pais, & les habitans.

Je passe donc, sans m'arrêter davantage, au dernier periode de ces aventures, c'est à dire,

dire, à ce qui m'est arrivé depuis le retour du Comte. Nous vivions avec une parfaite douceur dans nôtre second mariage, si je puis me servir de cette expression ; & mon Epoux sentoit doublement, & goûtoit à longs traits, une joye & un repos qui succedoient à tant d'infortunes & d'agitations. Il se remettoit entre mes bras de toutes ses fatigues, il refleurissoit & reprenoit cette première vivacité que ses malheurs avoient en partie éteinte. Nous passâmes les premiers mois dans la compagnie de Caroline & de M. R. en conversations tout à fait agréables. Il n'y en eut point de plus singulière & de plus touchante que celle où je fis au Comte un récit circonstancié de mon Mariage avec M. R. & de la manière dont nous avons vécu ensemble, & cela en présence de M. R. lui-même. Pendant tout ce tems-là le Comte me tenoit par la main, comme s'il eut voulu m'encourager. Je commençai effectivement ma narration avec beaucoup de fermeté. J'étois pleinement convaincûe des sentimens du Comte ; je savois que jamais je n'avois commis d'infidélité à son égard, & que j'aurois perdu la vie plutôt que de penser à qui que ce soit pour en faire mon Epoux, si j'avois pu avoir le moindre soupçon qu'il fut encore en vie. Mais toutes ces considéra-

tions

tions ne suffirent pas pour soutenir mon courage jusqu'au bout. Je voulois parler avec sincérité, & en même tems avec circonspection; & plus je parlois, plus je sentoís ce que le détail d'une pareille Avanture avoit de déplaisant pour le Comte, & de propre à décontenancer M. R. & moi. Les paroles expiroient dans ma bouche. Le Comte me donna les plus fortes assurances, que rien n'étoit capable de lui causer la moindre altération; mais je ne pus aller plus loin que jusqu'à la naissance de ma fille. Je rassemblai toutes mes forces; je recommençai dix fois les mêmes mots; mais mon cœur se feroit à perdre la respiration, & je me tus.

„Eh bien, dit alors le Comte, d'un air charmant, ce petit martyr que je viens de vous faire souffrir, fera toute la vengeance que je tirerai jamais de votre infidélité; „ & là dessus il m'embrassa.

„Et vous mon cher Ami, continua-t-il, en s'adressant à R. relévez seulement vos yeux, & voyez pour votre punition l'Épouse qui vous appartenoit, à présent entre mes bras. „ En disant ces mots, il me baísa, & voulut que j'embrassasse R.

„Non, ajouta-t-il, elle vous a aimé, mais vous l'avez bien mérité; & si je meurs, elle doit vous rendre toute son affection. Personne de nous n'a rien à re-

„pro-

„procher, ni à foi même, ni aux autres ;
 „nous avons tous été les jouëts du sort. C
 „roline, (elle étoit assise auprès de nous)
 „voyez seulement comment ma Femme vous
 „traite. Y a-t-il rien qui puisse mien
 „justifier sa conduite à mon égard, que v
 „tre présence? „

J'employois mes soins sans relâche à ne
 dommager le Comte de tous les momens
 qu'il avoit passés loin de moi. Je ne le quit
 rois guères ; & à peine lui avois-je donné
 quelque marque de tendresse & de complai
 sance, que je m'étudiois à en inventer une
 autre. Quand nous avions épuisé tous les
 sujets de conversation, je lui faisois quelque
 lecture ; & si elle me fatiguoit, il me relâ
 voit. Cette douce occupation, entremêlée
 des réflexions, dont le Comte nourri du suc
 des meilleurs Ecrivains l'assaisontoit, nous
 prenoit la meilleure partie de la journée ; &
 fervoit souvent de matière aux discours du
 reste, soit à table, soit dans les petites ten
 dressés réciproques que nous ne cessions
 de nous témoigner. Nous ne fréquentions
 aucune Société, & nous n'éprouvions cepen
 dant pas un moment d'ennui. Quand, au
 fort de notre satisfaction, nous voulions nous
 mettre dans une situation attendrissante, nous
 n'avions qu'à rappeler les événemens de no
 tre

tre vie passée. Ceux qui n'ont jamais gémi sous le poids des calamités, ignorent entièrement le prix qu'elles donnent aux plaisirs qui les suivent. On se dépouille dans ces momens de toute cette fierté naturelle à ceux qui n'ont jamais souffert; on reconnoit l'impuissance où la Creature est par elle-même de compter sur un instant de félicité, on sent des transports de reconnoissance pour l'Être dont la bonté seule nous tire de la détresse, & fait succéder le calme à la tempête. Le Comte passoit quelquefois de journées entières dans ces méditations, qui n'étoient rien moins que stériles; car elles l'engageoient à un exercice perpétuel des œuvres de bénéficence & de charité. Il s'informoit soigneusement des personnes qui étoient dans le malheur, ou dans la souffrance; il cherchoit les pauvres, les malades, les prisonniers, pour les consoler & les soulager; c'étoit là son plus grand plaisir. Souvent il faisoit appeller un certain nombre de Vieillards qui avoient blanchi dans la misère, & les faisoit manger ensemble à une même table. Il étoit bien aise sans contredit, quand il trouvoit des gens véritablement dignes de ses bienfaits; mais il ne faisoit pourtant point à cet égard des recherches trop scrupuleuses. „Peut-être, „disoit-il, qu'ils s'amenderont; & que les bien-

„bienfaits adouciron t leur méchanceté ; mais
„quelle que soit leur conduite , ce sont tou
„jours des hommes.„ Quand les convives
dont je viens de parler , étoient prêts à finir
leur repas , il venoit les trouver , & leur fa
soit raconter leurs aventures. S'il en décou
vroit alors quelqu'un , qui fit paroître des
sentimens nobles , droits , religieux , il le re
marquoit pour en prendre un soin tout par
ticulier. R. étoit son compagnon d'œuvre ; &
quand ils ne pouvoient rendre service comme
Bienfaiteurs , ils le faisoient du moins en don
nant de sages conseils à ceux qui en avoient
besoin.

Dans la belle saison nous faisons ordinairement un tour de promenade en voiture à la Campagne , ou pour nous rendre dans quelque Jardin. Un jour vers le soir , comme nous traversions une prairie à la lueur d'un beau clair de Lune , ayant nôtre équipage tout près du fossé qui la bordeit , nous entendimes un son plaintif. Nous nous approchâmes malgré la hauteur de l'herbe de l'endroit d'où ce son venoit , & nous trouvâmes une jeune personne du sexe , que les douleurs de l'enfantement avoient surpris dans cet endroit , & qui y étoit étendue sans secours. M. R. qui étoit avec nous , courut aussi-tôt à la Maison de Campagne la plus pro

prochaine , pour en amener quelque femme avec les choses les plus nécessaires dans un semblable cas. En attendant je me mis en devoir de rendre à cette infortunée tous les services qu'exigeoit son état. Je pouvois juger par ses habits qu'elle n'étoit, ni du premier, ni du plus bas rang; mais indépendamment de sa condition, sa jeunesse & sa physionomie avantageuse suffisoient pour prévenir en sa faveur, & nous intéresser à sa destinée, en attendant qu'elle pût s'exprimer autrement que par des mots entrecoupés, & inintelligibles, comme elle le faisoit alors. M. R. revint avec quelques femmes, & nous fîmes conduire l'inconnüe dans nôtre voiture jusqu'au Village le plus prochain. Pour nous, nous retournâmes à pied en Ville. „Eh! bien, dit le Comte, pendant nôtre retour, voilà une promenade qui est „d'un grand prix. Quelle douceur de s'en „dormir ce soir dans la douce pensée que „nous avons sauvé la vie à deux personnes „à la fois! C'est sans doute la crainte de l'opprobre qui a fait prendre à cette pauvre „fille le parti de fuir du lieu de sa naissance. „Qui sait si quelque perfide n'a point abusé „de son innocence sous promesse de mariage? „

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous fîmes mener, Caroline & moi, au Village, où l'on avoit conduit cette pauvre Créature, & nous la trouvâmes, tenant son enfant entre ses bras, & fondant en larmes. En la regardant alors plus attentivement, je la trouvai non simplement jolie, mais véritablement belle, & ayant un air de pudeur, qui faisoit d'avance l'apologie de la faute. „L'Amour, me dit-elle, ou plutôt un Amant, „ma rendue plus malheureuse que je ne méritois de l'être. Il y a deux ans que nous „nous sommes donnés réciproquement la foi, „mais un vieux Tuteur que j'ai, & qui vouloit me forcer d'accepter son propre créancier, „a empêché notre union. Mon promis, „fils d'un Fermier du voisinage de Leide, „m'a fait sortir de chez moi de mon consentement, & m'a promis de me conduire à „la Haye, disant qu'il vouloit s'y établir, & „y commercer. Quand nous nous sommes „trouvés hier matin dans l'endroit où vous „m'avez découvert, je me suis sentie incommode, & j'ai été obligée de descendre de „voiture. Mon amant, qui m'avoit été fidèle jusqu'alors, m'a fait faire quelques „tours dans la campagne, & m'ayant lassée „par ce moyen, je me suis trouvée obligée de „m'asseoir. Alors le traître, qui savoit dans „quel

quel état j'étois ; & qui en prévoyoit l'issuë, m'a quitté sous prétexte d'aller chercher du secours. J'ai attendu inutilement son retour toute la journée ; & l'émotion que m'a causé cette étrange aventure, beaucoup plus que la maturité du malheureux fruit que je portois, m'a jeté dans l'état d'où votre générosité me tira hier. On ne scauroit pousser la perfidie plus loin qu'elle l'a été par mon Amant. Il m'a enlevé mes bijoux, dans lesquels consistoient toutes mes richesses, & que nous voulions convertir en argent à la Haye. Cependant je ne le scaurois encore haïr, & je lui pardonnerois le danger même où il a exposé ma vie, si je pouvois seulement avoir certitude qu'il s'en repent. . . Je travaillai à la tranquilliser, & je lui promis que si son infidele ne revenoit pas dans l'espace de huit jours, je la recueillerois chez moi, & que j'aurois soin d'elle & de son enfant. Ce tems écoulé sans qu'il parût, je dégageai ma parole, & laissai l'enfant dans le Village, pour y être nourri.

Il y avoit six mois que le Comte vivoit avec moi, sans témoigner le moindre désir de retourner dans sa Patrie, quand même on lui en eut r'ouvert l'entrée. Il savoit d'ailleurs, que le Prince auquel il étoit rede-

vable de tous ses malheurs, étoit encore en vie, & en grande faveur; & il n'en falloit pas davantage pour lui ôter toute idée de retour. Mais il étoit beaucoup plus inquiet de ce que Steeley n'arrivoit point, & de n'avoir reçu aucune réponse à toutes les Lettres qu'il lui avoit adressées. Il est vrai que le Père de Steeley lui avoit déjà écrit depuis quelques mois de Londres, que son fils, par le crédit du Ministre d'Angleterre, & en payant une amende de quelques milliers d'Écus, avoit obtenu le rappel de son exil de Sibérie, mais que ni lui, ni aucun de ses Compatriotes, n'en avoit encore reçu de Lettres de Moscou.

Pendant que le Comte faisoit des vœux inutiles pour le retour de Steeley, il lui survint une autre aventure fort agréable. Il avoit été, suivant sa coutume, une heure avant dîner, faire un tour avec M. R. dans un Café, où se rendoient la plupart des Étrangers. Quelques momens après, il ne fit dire qu'il alloit amener un convive, pour lequel je n'avois qu'à préparer aussi une Chambre. Il revint; & le convive, c'étoit l'honnête Juif qui lui avoit témoigné tant d'humanité en Sibérie, & que ses affaires avoient appelé en Hollande. Mon Epoux étoit ravi de trouver l'occasion de faire quel-

ques honnêtetés à ce digne personnage ; & celui-ci de son côté témoignoit une extrême joye d'avoir rencontré le Comte d'une manière aussi imprévue, & dans une situation aussi heureuse. Ce fut lui qui remit les Lettres de Sibérie, que j'ai déjà inférées dans cette Histoire ; & il m'assura qu'il s'étoit informé de moi avec tout le soin possible en Livonie & en Dannemarc, sans qu'on pût lui donner le moindre indice de mon séjour. Son cœur renfermoit effectivement autant de bonté & de droiture qu'il en paroissoit dans sa physionomie ; & ses manières avoient tout l'agrément que donnent la candeur & un caractère toujours disposé à obliger. Il étoit déjà avancé en âge ; & sa barbe presque blanche avec sa longue pelisse à la Polonoise lui donnoient un air tout à fait respectable. Il ne pouvoit assez admirer le zele & l'empressement avec lequel nous le prévenions, & se louër des témoignages par lesquels nous nous efforcions de faire éclater nôtre reconnoissance.

La première fois que nous nous levâmes de table, cet honnête homme parut tout affligé. Mon Epoux lui en demanda la raison. „Ah ! dit le Vieillard, si je pouvois „au moins avoir la consolation de passer encore quelques heures avec vous ! Je ne me

„fuis de ma vie senti si content ; & la gé-
„nerosité de votre procédé surpasse toutes
„les idées que j'aurois pû m'en faire.„ Le
Comte le prit par la main sans rien dire , &
le conduisit dans la chambre qu'il lui avoit
fait préparer. „Voyez , lui dit-il , ma
„Femme vous donne de grand - cœur son
„plus bel appartement. Doutez-vous enco-
„re à présent que votre présence nous soit
„agréable ? Il ne faut pas que vous pensiez
„à nous quitter , au moins de huit jours.
„Ne me trouvez-vous pas mieux logé qu'en
„Sibérie ? Vous m'y avez comblé de bien-
„faits ; & nous voudrions , mon Eponse &
„moi , pouvoir vous rendre la pareille.„
Nous fîmes en effet pendant huit jours , le
Comte & moi , aussi bien que M. R. & Ca-
roline , tout ce qui dépendoit de nous pour
bien traiter nôtre hôte. Tous les jours au
coucher du soleil , il se retiroit sans affecta-
tion dans sa chambre , & y restoit enfermé
environ une demi - heure. Au bout de quel-
ques jours nous lui en demandâmes la rai-
son , & il nous alléqua toutes sortes de pe-
tits prétextes , qui nous firent comprendre
qu'il ne vouloit pas la découvrir. Mais M.
R. l'épia par une petite ouverture , & le vit
agenouillé & faisant la prière.

Quand

Quand les huit jours furent écoulés au milieu de mille petits plaisirs que nous avions tâché d'inventer, le Juif nous pria de mettre des bornes à nos bienfaits, & de lui permettre de continuer son voyage. Il s'absentia du logis un jour pour mettre ordre à ses affaires, & revint le lendemain prendre congé de nous. „A présent, dit-il, mon cher „Comte, je pars pénétré de joye, & je vais „bénir Dieu sans cesse pendant mon voyage „de m'avoir fait la grace de vous rencontrer. „Je suis vieux, & selon les apparences je ne „vous reverrai plus dans cette vie. Je n'ai „point d'enfans, & sans le désir de mourir „auprès de ma Femme, je me serois établi „ici pour y achever mes jours.„ Nous l'em- „brassâmes tous comme s'il eut été nôtre Père. Nous croyions avoir fini nos adieux, lorsqu'il reprit la parole d'un air embarrassé & timide, pour dire : „Monsieur le Comte, „vous m'avez libéralement récompensé de „mes services ; mais je suis toujours bien en „reste avec vous, puisque vous avez exposé „vôtre propre vie pour sauver la mienne. „Vous savez que j'ai plus de biens qu'il n'en „faut à ma Femme & à moi. J'ai ici à la „Banque un Capital de dix mille Ecus. Com- „blez la mesure de ma joye, en permettant „que j'en fasse présent à vôtre petite fille, &

„recevez de ma main cet acte de donacion..”
Nous eumes beau l’assurer que nôtre situa-
tion étoit, Dieu soit loüé, telle qu’il ne nous
convenoit pas de le dépouiller ainsi d’une
partie de son bien; il se plaignit d’un air vi-
vement touché que nous méprisions ses bon-
nes intentions, & nous força enfin d’accepter
ce riche présent. Il s’approcha ensuite de
nôtre petite, & lui mit encore un colier de
grand prix au cou. Il donna aussi une som-
me considérable à cette fille infortunée que
j’avois retiré chez moi; & dès que tout cela
fut fait, il partit avec la plus grande précipi-
tation pour prévenir les remercimens, & s’é-
pargner les dernières amertumes de la sépa-
ration. L’incomparable homme! Je suis per-
suadé qu’il y en auroit plusieurs de sa Na-
tion, qui feroient paroître les mêmes ver-
tus, & qui les exerceroient à l’égard des
Chrêtiens, si ceux-ci par leurs injustes mé-
pris, & leurs honteuses violences, ne les
avoient aigris, ulcérés, & rendus des enne-
mis irréconciliables. C’est nous-mêmes qui
les forçons à hair nôtre Religion & à détester
nos personnes. M. R. accompagna le Vieil-
lard l’espace de quelques milles; & il ne pou-
voit se lasser d’admirer son caractère desin-
teressé, & la noblesse de ses sentimens. De
toutes les marques d’amitié que nous lui don-
nâmes,

nâmes, il n'y en eut point qui l'affectât plus sensiblement, que celle qu'il reçut de la part du Comte, qui le fit peindre, & plaça son Portrait dans son Cabinet.

Cette joye fut suivie quelques semaines après d'une autre plus grande encore, & non moins imprévue. André, frère de Caroline, avoit coutume de célébrer tous les ans le jour de sa naissance. Un jour il vint seul de bon matin chez nous, & nous dit qu'il étoit obligé de partir pour un voyage de quelques semaines, & que comme le jour de sa naissance tomboit le lendemain, il la célébreroit ce jour là même, qu'ainsi il nous prioit de nous mettre sur le champ avec lui dans sa gondole, & de venir passer la journée toute entiere chez lui. La proposition fut acceptée; & comme nous étions occupés dans ce moment-là, en prenant le Thé, à lire les Lettres du Comte que le Juif avoit apportées de Sibérie, nous priâmes André de nous laisser seulement le tems d'achever cette lecture à haute voix, à quoi le Comte ajoutoit le récit des détails qui n'étoient pas contenus dans ces Lettres. Caroline & M. R. étoient assis auprès de nous, fort attentifs à tout ce qu'ils entendoient. „Ah! s'écria André d'un air tout angoissé, vous ferez cela chez moi tout aussi bien qu'ici;

„prenez seulement vos Lettres, & ne trou-
 „blez pas le plan agréable que je me suis
 „fait; ou bien je pars tout à l'heure, & je
 „ne vous régalerai de ma vie.,, Ce com-
 pliment sans sard nous força à le suivre sans
 différer. Tout étoit contre son ordinaire
 d'une extrême propreté dans sa Maison; &
 nous ne pouvions deviner ce que signifioient
 les grands apprêts qu'il sembloit faire. „Je
 „ne sais, disoit Caroline, que m'imaginer de
 „mon Frère. Il a un air gai & mystérieux,
 „que je ne lui ai jamais vû.,, Nous le rail-
 lâmes là-dessus, lorsqu'il nous présenta le
 Thé; & il se prêta à la raillerie, comme
 s'il n'eut pas été fâché que nous découvrif-
 sions sa petite ruse. „Lisez, nous dit-il,
 „votre Lettre d'un bout à l'autre, pendant
 „ce tems-là j'irai chercher ma Fiancée, &
 „mettre ma cave en ordre.,, Il passa en
 effet dans un autre appartement sans que
 nous passions deviner le sens de ses mauvai-
 ses pointes; mais, comme nous ne nous en
 mettions guères en peine, nous nous ren-
 foncâmes dans nôtre lecture. Je fis encore
 à mon Epoux mille petites questions, qui con-
 cernoient presque toutes l'Épouse du Gou-
 verneur, dont la Lettre à sa Belle-Sœur de
 Courlande nous avoit été renvoyée, parce
 que cette Dame étoit morte. Le principal

objet de la curiosité de M. R. , c'étoit le caractère bizarre du Gouverneur ; & pour Caroline , elle s'intéressoit principalement à Steeley .

André rentra , & fit mine de vouloir nous écouter . „ Ne vous l'ai - je donc pas assez décrit , disoit alors le Comte , en parlant de Steeley à Caroline ? En feriez - vous par hazard devenuë éprise ? Assurément il avoit très bonne mine ; & sans cela la jeune Co- saque n'auroit pas eut tant de goût pour lui . Il avoit de grands yeux noirs comme vous , & „ Dans ce moment André qui étoit auprès d'une porte , l'ouvrit , & croyant dire quelque chose de fort ingénieux . „ N'avoit - il point , demanda - t - il , des airs de ce Monsieur ? „ & nous vîmes paroître Steeley . Le Comte tremblant comme une feuille à cette vue si désirée , mais si peu attenduë , eut bien de la peine à se lever de son Siège ; & nous fumes longtems à considérer leurs embrassemens avec une émotion presque égale à la leur . „ A présent donc , „ s'écria enfin Steeley , à présent nous voilà dédommagés de toutes nos misères ; „ & comme il quittoit les bras du Comte en disant cela , je m'empressai à le recevoir dans les miens . „ Ah ! Madame , dit - il , je . . . „ je . . . c'est donc vous . . . oui . . . & ce fut

fut là tout son compliment. Le Comte revint à la charge, & nous fumes longtems à ne pouvoir finir nos embrassemens. O! quelles délices l'amitié n'est-elle pas capable de procurer; & qui pourroit se faire une juste idée de la situation où de pareilles conjonctures mettent des cœurs sensibles, à moins que d'en avoir fait l'expérience. Tout se passe presque dans le silence; mais ce silence est plus éloquent que tous les discours du monde. Un regard, un baiser, expriment en une fois & sans confusion des suites entières de sentimens & de pensées. Caroline & Mr. R. partagerent nôtre joye, & en donnerent les mêmes marques. Nous environnâmes tous quatre Steeley, & nous semblions nous disputer à qui s'en empareroit.

Cette effusion de tendresse dura trop longtems au gré d'André; il nous tira Caroline & moi de côté; „Aurez - vous bientôt fait, „nous dit-il d'un air à demi-fâché; oubliez „vous donc que vous êtes des femmes, & „que toutes ces accolades. . . Allons, al- „léyez vous; je ne suis pas d'humeur à pas- „ser la journée à vous voir bras-dessus bras- „dessous. Donnez-vous-en à cœur joye, „quand je n'y serai plus. Il s'agit aujourd'hui „de nous divertir, & non pas de nous livrer

„à toutes ces émotions. Et vous, Monsieur
„le Comte, ajouta-t-il, avouez que j'ai fait la
„chose finement.,, Nous comprimes qu'il
voulait être loué de la gentillesse de son in-
vention; & pour ne pas le désobliger, nous
l'en félicitâmes pendant quelques minutes.
Mon Epoux avoit déjà fait vingt questions à
Steeley; mais jamais André n'avoit laissé le
tems d'y répondre. „Soyez donc content,
„lui disoit-il, de le posséder, & de ce que je
„vous l'ai rendu. Ce soir il s'en ira avec
„vous, & vous pourrez vous entretenir jus-
„qu'à ce que le jour de ma naissance revien-
„ne. Je veux qu'on soit gai ici, & qu'on
„ne pense qu'à se divertir.,,

Ces persécutions de notre incommode
Hôte nous firent souhaiter à tous d'en être
bientôt défaits, & nous aurions voulu pou-
voir le planter là sur le champ; mais, com-
me nous lui devions une sorte de reconnois-
sance, & que Steeley lui même ne paroïssoit
pas se soucier de faire tout de suite le récit
de ses aventures, nous prîmes le parti
d'attendre au lendemain à satisfaire nôtre cu-
riosité. Seulement Steeley nous apprit la
mort du Gouverneur de Tobolsk. „Et j'ai,
„ajouta-t-il, en parlant au Comte, une Let-
„tre de son Epouse pour vous. La grande
„ame! Je vais vous chercher cette Lettre
„dans

„dans mon Coffre.,, Streeley sortit là-dessus,
& André le suivit.

Nous fumes bien aises de cette petite absence de Streeley, afin de contenter la déman-
geaison que nous sentions tous de faire son
éloge à qui mieux mieux. „Trouvez-vous
„dit le Comte, qu'il mérite mon affection,
„& n'a-t-il pas gagné la vôtre?„ Caroline
ne me laissa pas le tems de prendre la parole.
„M. le Comte, dit-elle, Madame ne sçauront
„en juger; elle n'est éprise que de vous.
„Adressez-vous à moi; je vous répondrai
„sincèrement; la jeune fille de Sibérie, &
„moi, nous. . . .

Comme elle alloit continuer, Streeley ren-
tra, tenant par la main une Dame, dont le
visage étoit plein de douceur, & l'air tout
fait riant. Elle étoit habillée en Amazone
& il régnoit une grace infinie dans son port
& dans sa démarche. „O Dieu! s'écria le
„Comte, que vois-je? La chose est elle bien
„possible, Madame, & en croirai-je mes pro-
„pres yeux! Ciel! c'est trop de bonheur en
„un jour. Madame, me dit Streeley, voyant
que je demurois immobile d'étonnement
„je vous amène mon aimable Compagne de
„voyage, & je vous prie de lui accorder
„votre amitié.,, Je ne savois encore que
j'embrassois, ou plutôt je ne voulois pas

être si-tôt assurée, afin de prolonger cet agréable embarras. Cette Dame paroissoit être dans une incertitude du même genre. Le croiriez-vous, me dit enfin le Comte; c'est ma Libératrice elle-même; c'est celle à qui vous avez l'obligation de m'avoir recouvré. Oui, Madame, (c'est ainsi que la Gouvernante me parla) je viens chercher la récompense de ce service, & je n'en demande, ni ne saurois en désirer de plus précieuse que votre affection. Etes-vous véritablement joyeuse de me voir? Mes yeux suffisoient pour m'en convaincre; nous sommes l'une & l'autre dans la même situation; je brûlois de vous connoître, & vous ne m'en cediez en rien. Eh! bien, mon cher Comte, nous ne sommes donc plus en Sibérie. Que de choses n'ai-je pas à vous raconter! L'Ami, que vous m'aviez laissé, m'a causé bien des chagrins, (en disant cela, elle jeta un coup d'œil des plus gracieux sur Steeley,) & . . . mais il vaut mieux qu'il vous dise tout lui-même. Qui sont, continua-t-elle en parlant bas à mon Epoux, ce Monsieur & cette Dame? Elle vouloit parler de Caroline & de M. R. Le Comte, qui n'étoit pas préparé à la question, hésita un moment sur la réponse. Ce sont, dit-il, ce sont . . . nos Amis & les

„vôtres.” Je pris là-dessus Caroline par la main, & la présentai à cette Dame; & le Comte en fit autant à l'égard de M. R. Nous crûmes qu'André avoit déjà trahi 'notre secret; car la discrétion n'étoit pas sa vertu. Cependant, il n'avoit rien dit, soit par ménagement, soit plutôt peut-être parce qu'il n'y avoit pas pensé. Il n'avoit pas eu la patience d'assister à toute cette entrevue. Il revint ensuite, & aida en partie à nous tirer de l'espèce de confusion où nous étions.

„Voici, dit-il à Steeley, ma chere Sœur. Là dessus R. sortit en baissant les yeux de la chambre, pensant qu'André alloit aussi décliner son nom & son histoire. „Ne sortez pas, cria André, je ne veux rien dire. Monsieur le Comte racontera bien tout lui-même. De quel secret s'agit-il, reprit Steeley? Madame & moi n'en serons-nous pas rendus participans? Qui est ce Monsieur? C'est, repliqua le Comte, un de mes plus anciens Amis; & pour vous dire les choses comme elles sont. . . là-dessus il me regarda & se tût. Je vous tireraï vous d'intrigue, puisqu'il le faut, dis-je alors; M. R. étoit mon Epoux, avant que j'eusse appris que le Comte vivoit encore. J'espere que vous ne me haïrez pas pour cela. Non, Madame, continuai-je en

m'adressant à la Gouvernante, „je mérite
 „plutôt vôtre compassion; & mon cher
 „Comte . . . il vous aime, interrom-
 „pit-il, aussi tendrement qu'il ait jamais fait.
 La Dame étrangère s'aperçut de ce que cet
 aveu m'avoit coûté, & se hâta de terminer
 la gêne où ces discours me mettoient, en
 m'embrassant tendrement. Il me sembla que
 cette nouvelle fit perdre à Steeley quelque
 chose de la considération qu'il m'avoit d'a-
 bord témoignée. Il promenoit ses regards,
 tantôt sur le Comte, tantôt sur moi. „N'est-
 „elle donc plus vôtre Epouse, dit-il au Com-
 „te avec vivacité? Elle l'est, répondit-il;
 „ne soyez point en peine. Je fais que vous
 „m'aimez; & rien ne manquoit à mon bon-
 „heur que ce qui m'arrive aujourd'hui. „Là-
 dessus la joye nous revint à tous sans aucun
 nuage.

Notre turbulent hôte vint nous inviter à
 nous mettre à table. Chaque parole que
 nous nous disions les uns aux autres étoit
 quelque compliment flatteur; & au lieu de
 manger, nous ne faisons que nous regarder.
 „Madame, me dit Steeley, vos yeux sem-
 „blent me demander à tout moment quelque
 „chose. Me portez-vous peut-être envie
 „d'avoir une aussi aimable Compagne? Et
 „seriez-vous curieuse de savoir pourquoi elle

„est venuë en Hollande avec moi. C'est
 „qu'elle vient redemander les joyaux qu'elle
 „a donnés à M. le Comte en Sibérie. Nous
 „avons appris à Moscau que vous le trou-
 „verions ici, & elle ne quittera point prise,
 „qu'il ne les lui ait rendus. Rien de plus
 „juste, répondis-je. Mais pourquoi prenez-
 „vous si fort le parti de Madame? Est-ce
 „une obligation que contractent des person-
 „nes qui voyagent ensemble? Vous voyez
 „bien, interrompit la Gouvernante, qu'il
 „meurt d'envie que le secret de mon voyage
 „soit découvert. Il veut m'obliger à déclai-
 „rer que je l'aime, & que c'est l'Amour qui
 „m'a engagé à l'accompagner. Eh! bien
 „soit, je le confesse. Il a mérité mon cœur,
 „il le possède, & je n'ai attendu pour lui don-
 „ner ma main que vôtre présence. „ A ces
 „mots Steeley se leva, & alla l'embrasser.
 „Vous êtes donc ma chère promise, s'écria-
 „t-il. Oûi, répondit-elle, & pour le deve-
 „nir, je traverserois encore une fois les
 „mers. C'est à vous, mon cher Comte, que
 „je suis redevable de mon bonheur, car sans
 „vous je n'aurois jamais eu occasion de con-
 „noître mon Amant. Vous m'en avez don-
 „né une si haute idée dans le premier entre-
 „tien que j'ai eu avec vous, qu'avant que de
 „devoir, j'ai été prévenuë en sa faveur. La

„Pro-

Providence s'est servi de lui pour me dé-
 dommager de mes infortunes ; & je veux
 à mon tour le récompenser de tout ce qu'il
 a fait pour moi, en m'attachant à lui de la
 plus tendre affection. Je veux demeurer
 avec vous ; & je vous confère le droit,
 Madame, de présider à l'accomplissement
 de notre union, en fixant pour notre maria-
 ge le jour que vous jugerez à propos.
 C'est de votre main que je veux recevoir
 mon futur Epoux. Et moi, reprit le Comte,
 je prétens pareillement recevoir mon Epou-
 se de la vôtre. Puisque j'ai recommencé
 un second mariage avec elle, je le ferai bé-
 nir de nouveau, & cela arrivera le même
 jour que vous vous unirez à mon Ami.
 Là-dessus, Amelie, c'étoit le nom de l'Amanté
 de Steeley, fit apporter de sa chambre une peti-
 te cavette, d'où elle tira un grand verre ; Mon-
 sieur le Comte, dit-elle, reconnoissez-vous
 ce verre ? C'est celui dans lequel je vous ai
 porté la santé de votre Epouse en Sibérie.
 Servons-nous de ce même verre, & d'un
 vin qui est crû dans le voisinage de ce pais-
 là, pour boire encore la même santé en
 Hollande. O ! que nous l'allons trouver
 bon ! Elle but, & me présenta le verre.
 Je le considérai & le vin dont il étoit rem-
 pli ; & me rappelant le déplorable état où

mon Epoux avoit été en Sibérie, & le grandeur d'ame avec laquelle cette adorable personne l'avoit secouru, mes larmes coulerent dans le vin que je buvois. Jamais vin dans toute ma vie ne m'a paru plus délicieux que celui-là.

La joye nous faisoit garder à tous le silence, lorsqu'André le rompit. „Mais, Madame, dit-il avec un éclat de rire, quel air „avoit Monsieur le Comte, quand il parut „devant vous en prisonnier? L'auroit-on „bien pris pour un homme de qualité? „Etoit-il fort abattu? Sa mine, répondit la „Dame, assortissoit à la manière dont je lui „parlois. Quand je lui témoignoïs beau- „coup de compassion & d'amitié, il prenoit „un air soumis & reconnoissant; mais, s'il „m'arrivoit un moment de paroître insen- „sible à son malheur, je voyois dans ses „yeux une certaine fierté qui ne me per- „mettoit pas de douter qu'il ne fût d'une „condition relevée, que ses sentimens n'y ré- „pondissent; & qu'il n'eût été malheureux sans „être coupable. Mais comment étoit-il ha- „billé? Dans un plus triste équipage que „je ne l'aurois souhaité. Une veste à l'Alle- „mande fort usée, une pelisse noire par des- „sus, & une paire de bottines, faisoient tou- „te la parure. Ses petits cheveux frisés au-

„tour

„tour de sa tête donnoient à son visage
 „quelque chose d'intrépide ; mais l'on y de-
 „mêloit pourtant les traces d'un accablement
 „qu'il ne pouvoit surmonter. A ces yeux
 „il ne parut jamais plus éloquent, ni plus
 „grand, que quand il me parla de son Epou-
 „se : & dès ce moment-là je fis en secret le
 „vœu de travailler à sa liberté. Mais, reprit
 „André, vôtre Epoux défunt & M. le Com-
 „te n'étoient pas toujours les meilleurs Amis
 „du monde. Je demande pardon au Com-
 „te, reprit-elle, de ses procédés. On doit
 „ne pas lui imputer avec trop de rigueur des
 „défauts de tempérament & de sa Nation ;
 „malgré l'attachement qu'il avoit pour moi,
 „j'en ai plus souffert que personne. Notre
 „mariage avoit été une affaire conclüe par
 „la Cour ; & j'avois été la victime de l'obéis-
 „sance. Cependant j'honore sa mémoire ;
 „je n'ai point murmuré de ma destinée, tant
 „que nos liens ont duré, & c'est peut-être
 „par-là que j'ai mérité d'en obtenir à présent
 „une plus heureuse.„

Pour nôtre bonheur quelques affaires
 firent sortir André ; & son absence nous re-
 mit en état de tenir des propos plus suivis
 & plus intéressans. Steeley vouloit racon-
 ter ce qui lui étoit arrivé depuis le départ
 du Comte ; mais il étoit encore trop ému,

& à chaque moment il s'arrêtoit. Nous nous contentâmes d'apprendre pour cette fois les articles les plus importants ; & dans la suite Amélie y ajouta le détail de toutes les autres particularités. Je placerai ici la substance de son récit.

„Peu de jours après que Mr. le Comte fut
 „parti, dit-elle, une goutte remontée condui-
 „sit mon Epoux au tombeau. Je fis rapport
 „de sa mort à la Cour, & je demandai en
 „même tems la permission de revenir à
 „Moscou. L'autorité qui demeura entre
 „mes mains jusqu'à la nomination d'un nou-
 „veau Gouverneur, me donna lieu d'appor-
 „ter de l'adoucissement à plusieurs ordres
 „trop rigoureux que mon Epoux avoit fait
 „observer à l'égard des Prisonniers. Je me
 „trouvai en particulier en situation de pro-
 „curer un plus grand nombre de commodi-
 „tés à l'Ami que vous m'aviez recommandé,
 „Monsieur le Comte. J'ordonnai au Juf
 „de le pourvoir de tout ce qui lui étoit né-
 „cessaire ; & afin qu'il s'en acquitât mieux,
 „je lui donnai à entendre que ce Prisonnier
 „étoit de mes Parens. Jusques-là mes bien-
 „faits n'étoient qu'un effet de la simple com-
 „passion. Je n'avois vû Steeley qu'une fois,
 „& encore dans l'état le plus triste, lorsqu'à
 „votre prière mon Epoux l'avoit fait reve-

„ nir à Tobolsk. Les récits que le Juif me
„ faisoit de la reconnoissance qu'il témoignoit
„ pour mes soins, me causoient du plaisir, &
„ m'encourageoient à les redoubler. Ce
„ que je ne pouvois effectuer par mes ordres,
„ j'en venois à bout par l'argent que je don-
„ nois au Juif pour engager ceux qui le gar-
„ doient à le traiter doucement. On le mit
„ dans une Prison plus commode; & je rou-
„ lois dans ma tête toutes sortes d'expédiens,
„ pour faire en sorte qu'après mon départ
„ pour Moscau, sa condition demeurât sup-
„ portable.

„ Environ quatre semaines après, il vint
„ un Ordre de la Cour, adressé encore à
„ mon Epoux défunt, qui lui enjoignoit de
„ mettre Streeley en liberté, & de profiter de
„ la première occasion qui se présenteroit,
„ pour le faire partir muni d'un passeport,
„ Le lendemain matin je fis appeller le Juif,
„ & je lui dis qu'il m'amenât Streeley sans dé-
„ lai, & que pendant le tems qu'il iroit lui
„ annoncer qu'il eut à se rendre chez moi, je
„ ferois partir une Garde pour le conduire.
„ Streeley vint, & je le fis entrer dans ma cham-
„ bre avec le Juif. Il me répéta de bouche
„ ses actions de grace pour tous mes bien-
„ faits précédens, & je fus charmée de la ma-
„ nière respectueuse & agréable dont il s'en

„acquitte. Il demeura ensuite debout au-
 „près de la porte de ma chambre. Je lui
 „demandai, s'il n'avoit point de nouvelle du
 „Comte; & s'il étoit content de sa situation
 „actuelle? Il répondit tristement, *Non*, à la
 „première de ces questions; & d'un air assez
 „féroce, *Oui*, à la seconde. Je le priai de me
 „faire un récit abrégé de ses aventures. Il
 „le fit, & plus il parloit, plus ses paroles
 „me captivoient; je les sentoient aller droit
 „au cœur, & je demêlois successivement tout
 „ce qu'il y avoit de séduisant dans sa phy-
 „sionomie. Il avoit beaucoup meilleur air
 „que deux ans auparavant; & je ne fais si
 „je me faisois illusion, mais il me sembloit
 „que la Pelisse Sibérienne lui alloit à mer-
 „veille. Ses discours me convainquirent
 „qu'il avoit le cœur grand & les sentimens
 „nobles; & si je me défiai pendant quelques
 „momens du jugement que je portois sur
 „son compte, ce ne fut que pour me procu-
 „rer une conviction qui dissipât tous mes
 „doutes. Le Comte, pensois-je en moi-mê-
 „me, a bien raison de le tant aimer, & de
 „me l'avoir si fortement recommandé. Il
 „est également digne d'estime & de compas-
 „sion; & je n'ai point de devoir plus pres-
 „sant que de servir en toutes choses un aussi
 „honnête homme, & aussi malheureux. A
 „mesure

„mesure qu'il continuoit à parler, je remar-
 „quois que mon cœur s'intéressoit pour lui ;
 „mais j'évitois d'approfondir trop soigneu-
 „sement ce qui se passoit au dedans de moi,
 „& il sembloit que je craignisse d'inquiéter
 „ce cœur dans le progrès de ses mouvemens.
 „Je les attribuois à la simple exposition que
 „Steeley me faisoit de ses disgrâces ; & m'en-
 „fonçant dans mes idées, je le laissai parler
 „pendant fort long-tems, sans dire un seul mot.
 „Mais, lorsqu'il en vint aux cruautés qu'on
 „avoit exercées sur lui & sur Sidney à
 „Moscou, j'éprouvai une émotion bien plus
 „forte que lorsque le Comte m'avoit racon-
 „té la même chose. Il me fut impossible
 „de retenir mes larmes, quoique je voulusse
 „à toute force dérober ma douleur aux ré-
 „gards de Steeley. Dans l'angoisse de cette
 „situation, je lui demandai, quel âge avoit
 „son père, & depuis quand il ne l'avoit point
 „vu ? afin de pouvoir laisser échapper cette
 „exclamation, *Ah ! le pauvre homme !* que
 „mon cœur destinoit uniquement à Steeley,
 „& donner cours à quelques larmes pour le
 „fils sur le compte du père. Cette premiè-
 „re question une fois faite, j'y en joignis
 „plusieurs autres, qui m'instruisirent de l'é-
 „tat de toute sa Famille, & de la manière
 „dont il avoit passé les années de sa jeunef-

se. Alors il m'apprit la tragique aventure
 qui lui avoit enlevé sa fiancée en Angieterre ;
 & ce dernier coup m'affecta si vivement que
 je me levai de ma chaise avec précipitation
 & ne sçachant ce que je faisois, j'allai tout
 droit à lui & m'en tins tout proche ; c'é-
 toit peut-être ce dont j'avois envie depuis
 long-tems. Il s'attendrit beaucoup en ra-
 contant les funestes circonstances de cet ac-
 cident, & finit par un *Ah ! Dieu !* qui me
 navra. Il demeura ensuite les yeux pres-
 que fermés, & je me possédois si peu moi-
 même que je ne sçai comment je ne les lui
 ouvris pas. Il releva à la fin la vue
 & la fixant sur moi, je me sentis aussi faillie
 que s'il m'avoit surprise dans quelque man-
 vaïse action. *Monsieur*, lui dis-je, *je revien-*
drai vous parler dans le moment. Là-dessus
 j'entrai dans mon Cabinet, pour y aller
 prendre l'Ordre qui lui donnoit la liberté.
 Je fus long-tems à le chercher inutilement,
 quoique je l'eusse sous la main. J'eus hon-
 te de mon état agité, & pour ma justifica-
 tion je crus qu'il avoit été causé par tous
 ces tristes récits, & que la joye dont Steele
 alloit être rempli en recevant la nouvelle de
 sa délivrance, me rendroit le calme à moi-
 même. Cependant un coup d'œil que je
 jettai sur mon miroir, avant que de ren-

trer dans la chambre, m'apprit que chacun de mes regards trahissoit le trouble de mon ame. Au milieu de cet embarras, je ne laissai pas de retoucher à la symétrie de ma coëffure ; & toute pleine d'impatience d'annoncer à Steeley sa liberté, je trouvai le tems d'examiner quels avoient été les charmes de son infortunée promise, dont je tenois le portrait, & de comparer ce portrait au miroir avec ma figure. Je préparai ensuite un mot de discours, & ouvrant la porte du Cabinet, je m'avançai vers Steeley. Comme j'ouvris la bouche, je sentis que la respiration me manquoit, & que je ne retrouvois point les expressions que j'avois méditées. Je fis donc encore quelques questions indifferentes au Juif, pour avoir le tems de me remettre. A la fin m'adressant à Steeley ; *Je serois injuste*, lui dis-je, *si je vous cachois plus long-tems une nouvelle, qui fait sans doute depuis long-tems l'objet de tous vos vœux. Entendez-vous le Russe ?* Il me répondit d'une voix à demi-éteinte, *Oui, Oui* ; & comme j'apperçus qu'il étoit dans un tremblement universel, cela renouvela mon émotion. Je m'assis, & je le priai d'en faire autant. Il s'en défendit, & je me crus obligée de lui avancer moi-même un siège, & de mettre fin à un

„Cérémonial, qui n'avoit été que trop gé-
 „nant pour moi. Je lui lus l'Ordre de la
 „Cour, & j'ajoutai: *Dès ce moment vous êtes*
 „*en pleine liberté; & je me félicite d'être*
 „*celle qui a le bonheur de vous annoncer cette*
 „*nouvelle. Ne me regardez plus comme votre*
 „*Supérieure, mais regardez-moi comme votre*
 „*meilleure Amie.* Steeley s'élança de sa chai-
 „se à mes pieds, & me baissant la main avec
 „des transports inexprimables, témoigna sa
 „reconnoissance d'une manière si touchante,
 „que je ne me laissois point d'en recevoir les
 „marques, & que j'aurois craint de l'offenser
 „en retirant ma main. Il bégaya quelques
 „mots presque inarticulés; mais ce langage
 „me plaisoit plus que les discours les mieux
 „arrangés.

„Je fis dire sur le champ à ceux qui étoient
 „chargés de Steeley, qu'il étoit libre; & je
 „renvoyai la Garde qui l'avoit amené. Je
 „vous offrirais de bon cœur, lui dis-je, ma mai-
 „son pour retraite, jusqu'à ce que vous rencon-
 „triez une occasion sûre pour retourner
 „Moscou; mais on diroit que je manque au
 „bien-séances de mon état. Ce Juif aura son
 „de vous trouver un logis. Ne vous mé-
 „tez d'ailleurs en peine de pourvoir à rien
 „tant que je serai ici. Je vous ferai parvenir
 „tout ce dont vous aurez besoin. Steeley pri-

congé de moi, & je vis dans les yeux qu'il avoit beaucoup plus de choses à me dire que sa langue n'en proféroit; cela me fit souhaiter que le Juif n'eut pas été présent.

„Ainsi se termina nôtre première entrevue. Je me mis à la fenêtre pour voir sortir Steeley, & je me demandai dans ce moment raison à moi-même pourquoi je le faisois; mais je n'en fis, ni plus, ni moins. Je me mis à table, & j'eus du regret de n'avoir pas arrêté Steeley à diner. Le Juif me paroissoit trop tarder à venir me rendre compte du logis où il l'avoit placé. Tout m'indiquoit assez, si j'avois voulu le remarquer, que je prenois à Steeley un intérêt bien plus vif que la compassion; mais je détournois mon esprit de cette idée. Il m'en vint une autre qui m'attrista. Je pensai que Steeley trouveroit dans peu de jours à l'aide du Juif une Caravane de Marchands, avec laquelle il ne tarderoit pas à partir; je le regardois déjà comme perdu pour moi, & j'aurois souhaité qu'il eut fait ce voyage dans ma Compagnie.

„Mon Juif revint, & m'assura qu'il avoit très bien fait ma Commission, & qu'il avoit logé Steeley dans la Maison qu'il avoit achetée à feu mon Epoux deux ans auparavant, Cette circonstance me frappa, com-

„me

me si elle eut tenu du présage. Je témoi-
 gnai au Juif que j'étois contente de ce qu'il
 avoit fait. J'appellai un vieux domestique,
 qui m'a suivi de Courlande à Moscou, &
 de Moscou en Sibérie, & que j'ai encore
 amené ici; & je lui ordonnai d'aller avec le
 Juif, & de s'informer de ce dont le Prison-
 nier qui étoit sorti ce jour là des arrêts
 avoit besoin, parce que, lui dis-je, le
 Cour a ordonné qu'il soit traité comme une
 personne de considération jusqu'à son dé-
 part. Le domestique de retour me dit que
 Steeley étoit pourvu de tout, à l'exception
 de linge blanc, & d'un matelas pour son lit.
 Je délivrai moi-même ce qu'il lui falloit
 & je pris soin de donner ce que j'avois de
 meilleur, fâchée seulement de ce qu'il ne
 faisoit pas demander davantage. Je dis
 pendant au domestique de compter exact-
 ment toutes les pièces, afin qu'il n'y eût
 point de perduës; mais ce n'étoit que pour
 la forme, & mon cœur n'entroit pour rien
 dans l'exactitude d'un semblable détail.
 Je chargeai encore d'une cavette pleine
 de bouteilles de vin, pour la remettre avec
 les hardes. *Et quand vous vous retirerez,* ajou-
 tai-je, *vous pouvez lui demander comme*
votre propre chef, s'il n'a plus rien à ordon-
ner.

Le domestique ne revint qu'au soir. Je lui demandai, où il s'étoit arrêté si long-tems. *Ah!* dit-il, dans son langage naïf, quand on est une fois avec ce brave Monsieur, on ne scauroit le quitter. *Qu'il est bon!* tout ce qu'il dit, vous gagne le cœur. *O!* si vous sachiez seulement pû entendre, comme il remercie le Ciel de l'avoir délivré de son esclavage. Il faut qu'il soit bien sage; *Et* je ne comprends pas comment le bon Dieu a pû permettre qu'il vint en Sibérie. Je voulois, avant que de sortir, l'aider à se déshabiller. *Ah!* mon maître, m'a-t-il dit, ne te donne point de peine; j'ai bien appris à me servir moi-même en Sibérie. Ce Monsieur me plaît tout à fait. Il a aussi bien bonne mine. Qui scait s'il n'est pas d'une naissance bien distinguée? Et il a fallu qu'il souffre tant d'indignités dans ce maudit pais! Si vous voulez me le permettre, j'irai tous les jours le servir pendant quelques heures, afin qu'il puisse bientôt se délasser de toutes ses fatigues. Il vous fait de très-humbles remerciemens pour toutes les grâces dont vous le comblez; *Et* il ne souhaite plus qu'un Livre, dont il a mis le titre sur ce papier. Là-dessus il m'en remit un, qui contenoit un Billet écrit en ces termes.

Mon bonheur me paroît un songe, *Et* l'abondance de vos bienfaits me confond tellement, que
je

je ne sçais comment je pourrai vous convaincre de ma gratitude. Je m'occupe déjà en moi-même à en préparer le récit que je ferai au Comte, & à tous mes Amis & Compatriotes; jveux publier par toute la terre que j'ai trouvé en Sibérie la plus grande ame, le cœur le plus généreux, qui fut jamais. Ah! Madame, où ai-je mérité toutes vos attentions; & que ferai-je pendant tout le reste de ma malheureuse vie pour ne m'en pas montrer indigne? Je ne vous offre que le respect le plus profond d'un cœur puisse être pénétré.

„ Cette courte Lettre me plut beaucoup.
 „ Je passai une partie de la nuit à y chercher
 „ un sens mystérieux. Que ferai-je pendant
 „ le reste de ma malheureuse vie . . . Je ne
 „ à vous offrir que le respect. . . Je donne
 „ à ces mots une interprétation, telle que mon
 „ cœur la désiroit. En me réveillant je sentis
 „ de la joye de ce que le jour étoit déjà
 „ Je pris aussi-tôt la résolution d'inviter Sirey
 „ à diner. J'appellai le domestique, qui
 „ ne vint point. Je soupçonnai qu'il étoit
 „ déjà chez son nouveau Maître, & je ne me
 „ trompai pas. Il ne tarda pas à revenir.
 „ Je lui reprochai qu'il étoit bien prêt à m'oublier
 „ pour un Etranger, & je lui donnai
 „ deux Livres François à porter à Sirey
 „ avec charge de l'inviter à diner. Je suspens

parer quelques plats à l'Allemande; & quand il fut midi, je lui envoyai un traîneau pour l'amener. Je m'étois ajustée avec soin, & je n'avois rien oublié de ce qui pouvoit relever le peu d'agrémens dont je puis être pourvuë. C'étoit à ce repas que j'avois renvoyé la décision de ce qui se passoit dans mon cœur; je me propoisois d'y reconnoître si mes sentimens alloient au delà de l'amitié.

Mon Convive arriva; son air étoit beaucoup plus ouvert, & à mon avis, plus agréable encore que la veille. Il étoit aussi mieux habillé, quoiqu'à la Russe. Tout marquoit également en lui la reconnoissance & le respect. Je fis semblant que mes attentions pour lui étoient un effet des ordres de la Cour. Nous nous mîmes à table tête à tête. Notre petit repas nous occupa bien trois heures; & il me parut que Steeley le trouvoit aussi court que moi. Il n'étoit pas encore bien au fait du cérémonial à table avec les Dames, surtout de quelque distinction, & je me divertissois à le surprendre à tout moment par quelque petite politesse à laquelle il ne s'attendoit pas; j'étois bien aise d'avoir au moins ce léger avantage sur lui, voyant que d'ailleurs il me surpassoit en connoissances & en esprit. Je

„lui fis faire encore une fois le récit de ses
„avantages; & elles produisirent le même effet
„sur moi que si je les avois entenduës pour la
„première fois. Nous parlâmes du Comte,
„& il témoigna un désir si pressé de le
„revoir, que je pensai en l'avenir jalouse.
„En un mot en peu d'heures mon convive
„me charma tellement, qu'il falut me faire
„une véritable violence, pour ne pas en
„donner des preuves trop manifestes. Dans
„ces momens où le domestique s'écartoit,
„j'aurois souhaité que Steeley me dir quel-
„que chose de plus significatif, seulement
„pour savoir si je lui plaisois. Mais il s'en-
„tint au respect, & ses yeux ne parlerent
„point d'autre langage. Par une civilité des-
„plus mortifiantes, il prit congé de moi au
„moment que nous nous levâmes de table; &
„craignant de me trahir, je n'eus pas le cœur
„de le prier de demeurer plus long-tems. Je
„le laissai donc retourner chez lui. Je m'ap-
„perçus alors qu'il ne pouvoit me rester au-
„cun doute sur l'inclination que j'avois pour
„lui. J'étois toute piquée de ce qu'il m'avoit
„si-tôt quittée. Je sentoïis une inquiétude que
„je n'avois point éprouvée auparavant; &
„tous mes efforts pour la réprimer, ne ser-
„voient qu'à la rendre plus forte. Je me
„mis dans l'esprit que je ne lui plaisois pas

„ & je me voulus du mal à moi-même de
 „ n'avoir pas assez d'appas pour l'engager à
 „ me respecter moins. Ces idées me jette-
 „ rent dans une espèce de découragement ; je
 „ ne trouvois plus rien en moi qui ne me dé-
 „ pitât. Néanmoins je ne voulois pas perdre
 „ toute espérance, ni me défaire du pen-
 „ chant que je sentoís pour lui. Je pris la
 „ résolution de l'inviter encore une fois au
 „ bout de trois jours. O ! que cet espace de
 „ tems me parut long ! Le domestique me
 „ rapportoit de son côté que son Maître pa-
 „ roissoit tout rêveur dans sa solitude. Cette
 „ nouvelle me fit un extrême plaisir. Je fus
 „ assez foible pour lui demander, s'il n'avoit
 „ point parlé de moi. *Il ne cesse, me répondit-*
 „ *il, de vous louer ; toutes les fois que j'arrive,*
 „ *il me demande comment vous vous portez, &*
 „ *me questionne encore sur bien d'autres bagatel-*
 „ *les qui vous concernent.*

„ Les trois jours s'écoulerent, & je vis ar-
 „ river Steeley. A peine l'entrevis-je que mes
 „ inquiétudes s'évanouïrent. Il s'étoit procu-
 „ ré par le moyen du Juif un habit à l'Alle-
 „ mande ; & cela le faisoit paroître une fois
 „ plus jeune. *Oui, Oui, dis-je en moi-mê-*
 „ *me, il est beau, il est aimable ; mais ce n'est*
 „ *pas pour toi.* Je croyois avoir réüssi à ré-
 „ tablir une parfaite sérénité sur mon visage,

„lorsqu'il s'avisa de me demander à table,
 „pourquoi je n'avois pas l'air aussi content
 „que la première fois. Cette question ne fit
 „que m'émouvoir davantage; je compris que
 „je me trahissois moi-même, & j'eus peine
 „à soutenir l'attention avec laquelle il m'exa-
 „minoit. Je me remis pourtant un peu, &
 „lui dis, que mon inquiétude venoit de ce
 „que je n'avois point encore de réponse de
 „la Cour au sujet de mon retour à Moscou.
 „Mais, ajoutai-je, que vous manque-t-il à
 „vous même? La joye de v^{otre} délivrance ne
 „brille plus dans vos yeux. Est-ce le désir de
 „revoir v^{otre} Patrie qui vous tourmente? Oui,
 „Madame, répondit-il en baissant les yeux. O!
 „que ce *Oui*, prononcé d'un ton qui en fai-
 „soit un véritable *Non*, me fit de plaisir.
 „Auriez-vous peut-être, continuai-je, enco-
 „re quelque promesse qui vous attende dans v^{otre}
 „Patrie? Pourquoi vous privez-vous, &
 „moi en même tems, du plaisir de nous en en-
 „tretienir? Je vous promets de vous aider de tout
 „mon pouvoir, dût-il m'en coûter la moitié de
 „mon bien, à hâter v^{otre} voyage, & je serois
 „ravie de vous donner cette dernière commission
 „de mon amitié. Toute sa réponse fut de jet-
 „ter sur moi un regard déconcerté; & il ne
 „proféra pas un seul mot. Jen'étois pas dis-
 „posée à m'en tenir là, & je voulois à toute
 „force

force lui arracher l'aveu de mon bonheur
ou de mon malheur. *Vous vous taisez*, lui
dis-je ? *Vous avez donc quelque engagement à*
Londres ? Non, s'écria-t-il avec une espèce
d'effort, *non*, le Ciel m'est témoin, *Mada-*
me, *que depuis la catastrophe qui a rompu le*
tendre lien que j'allois contracter, je n'ai eu
aucune affaire de cœur. *Comment aurois-je*
pû vous en faire un secret ? M'en croyez-vous
capable ? Je vous conjure de ne point dimi-
ner les bontés que vous avez pour moi. *Je crains*
de ne pas les mériter ; Et voilà ce qui fait
tout mon tourment. Cet aveu me mit à mon
aise ; & le changement subit qu'il produi-
sit en moi, auroit pû l'instruire tout d'un
coup de ce que je pensois, s'il avoit été en
état d'y faire attention ; mais ma joye cau-
sa un effet tout opposé sur lui. Sa tristesse
augmenta, à mesure que je me tranquil-
lisai. Je parlois presque seule ; il étoit
dans un morne silence, J'étudiois ses yeux &
tous ses mouvemens. *Il t'aime*, me dis-je
alors en secret ; *Et ce sont les loix seules de*
la reconnoissance Et du respect, qui imposent
silence à son amour. *Il a honte de faire l'a-*
veu que du désires ; Et il voudroit de forcer à
obliger de commettre ce qu'il regarde comme
une faute. Je redoublai mes complaisances
pour lui, sans rien faire pourtant qui pas-

„fât les bornes de l'amitié. Mon Epoux
 „avoit bâti une Maison qu'on pouvoit ap-
 „peller un Palais. J'en fis ouvrir tous les
 „appartemens, afin de les lui montrer, après
 „que nous ferions, levés de table, & d'avoir
 „par là un prétexte de l'arrêter plus long-
 „tems. Quand nous fûmes dans une gran-
 „de Sale, qui étoit tapissée de toutes sortes de
 „Plans & de Dessesins, je lui demandai s'il
 „ne reconnoissoit pas là quelques uns de ses
 „Ouvrages. Mais je remarquai qu'il avoit
 „les yeux bien plus attachés sur moi que sur
 „ces objets, & je lui rendis la pareille avec
 „usure. *Je veux, lui dis-je, vous montrer*
 „*moi-même vos Ouvrages; mon Epoux m'a dit*
 „*que toutes les Pièces au dessous desquelles il y*
 „*avoit un S. étoient de vous. Je suis seure*
 „*qu'il vous a bien tourmenté en vous y faisant*
 „*travailler.* Ah! Madame, répondit-il, il
 „ne tiendroit qu'à vous de me bien récompenser
 „de tout ce que je puis avoir souffert. Mais
 „non. . . Je ne sçavois réellement pas ce
 „qu'il alloit me demander, & je le priai ins-
 „tamment d'achever. *Me le pardonnerez-*
 „*vous, dit-il d'une voix emüe, si je vous*
 „*l'avoué? Oui, repliquai-je, parlez seulement.*
 „Là-dessus il r'ouvrit la porte d'une chambre
 „par où nous venions de passer, & me mon-
 „tra mon Portrait. Madame, dit-il, voilà

„ce que je voudrois emporter de plus précieux
 „de Sibérie. C'étoit là sans contredit la priè-
 „re la plus agréable qu'il eût jamais pû me
 „faire. La manière dont je l'écoutai, lui
 „donna la hardiesse de la répéter, & de me
 „prendre par la main, en ajoutant quelques
 „paroles que je n'étois plus en état d'enten-
 „dre. Je me hâtai de regagner la Sale à
 „manger, pour ne pas succomber à l'espèce
 „de violence que mon cœur éprouvoit.
 „Bien loin de remarquer son triomphe, il
 „craignit de m'avoir offensée. Il se retira,
 „& pendant huit jours je ne vis en lui qu'un
 „Ami reconnoissant, ou un Convive respec-
 „tueux; car je l'invitai régulièrement tous
 „les jours à diner. Je ne savois comment
 „nous parviendrions à débrouiller l'Enigme
 „de nos cœurs. Nous avons la liberté de
 „conservetous les jours ensemble; personne
 „ne nous gênoit en quoi que ce soit, & ce-
 „pendant nous n'en étions pas plus avancés.
 „Tout étoit sous mes ordres, & j'étois trop
 „élevée au dessus de ceux qui vivoient avec
 „moi, pour avoir des ménagemens à garder
 „avec eux, & craindre d'en être observée.
 „Malgré toutes ces facilités il sembloit de
 „jour en jour que notre confiance s'éteignit,
 „& que nous devenions plus étrangers l'un
 „envers l'autre. Steeley prenoit bien garde

„de ne rien hazarder que j'eusse pû pren-
„dre pour une douceur; & j'étois beaucoup
„plus en garde que dans les commencemens,
„& plus attentive à ne pas lui fournir les oc-
„casions de s'expliquer. Nous ne sentions
„pas, ni l'un, ni l'autre, que cet excès de
„précautions que nous apportions à régler
„nos discours & notre conduite, ne venoit
„que d'un excès d'amour; & que c'étoit la
„véhémence même de cette passion qui nous
„faisoit penser à lui imposer des règles aussi
„sevères. Nous prenions modele l'un sur
„l'autre; & toute cette contrainte à laquelle
„nous nous soumettions ne venoit que du
„désir ardent de nous plaire, & de l'embar-
„ras où nous nous trouvions de faire ce
„qu'on appelle une déclaration, sans nous
„commettre & avoir rien à nous reprocher.
„A chaque instant j'attendois qu'il s'expli-
„quât avec une pleine confiance; & le cha-
„grin que me caufoient ses retardemens,
„dont j'étois moi-même la cause, étoit tou-
„jours adouci par quelque rayon d'espérance.

„Nous nous étions tellement épuisés
„sur toutes les matières générales de conver-
„sation pendant dix ou douze jours, que nous
„n'avions plus rien à nous dire; & cette di-
„fférence étoit d'autant plus grande, que notre
„cœur étoit plus disposé à nous ouvrir une

„nou-

„nouvelle source de discours qui n'auroit pas
„été si aisée à tarir. Ordinairement nous
„jouions après le repas une partie d'échets,
„jeu, qui est plutôt un supplice pour des
„Amans, qu'un plaisir; & il auroit été tout
„à fait assommant pour nous, s'il ne nous
„avoit fourni l'occasion de nous observer &
„de nous régarder de plus près que nous
„n'aurions pû faire sans cela. Je laissois ma
„main long-tems sur une pièce, comme si
„j'avois balancé à la jouer; & cela afin qu'elle
„demeurât davantage sous ses yeux. Nos
„parties étoient assez vite expédiées. J'en-
„tendois le jeu beaucoup mieux que lui;
„mais un regard que je jettois sur ses yeux
„pleins d'égards & de tendresse, ou quelque
„soupir à demi-étouffé que je lui entendois
„faire, suffisoient pour me desorienter de
„façon, que je faisois les coups les plus ridi-
„cules. Nous passions des heures entières
„à cet amusement, sans prononcer un seul
„mot; & cela nous plaisoit tant, que nous
„étions fort pressés à nous lever de table,
„pour courir à nos échets. Ce manége dura
„environ quatre semaines, pendant lesquelles
„nous ne passâmes que cinq jours sans nous
„voir; & malgré tout le penchant que nous
„avions l'un pour l'autre, nous ne nous trou-
„vions pas plus avancés que le premier jour.

„Cela auroit pû durer encore long-tems, fans
 „un cas imprévu qui précipita le denou-
 „ment auquel nous aîpirions également.

„Le Juif vint nous trouver un jour pen-
 „dant que nous étions à table, & dit à Stee-
 „ley qu'il se présentoit une occasion feure &
 „commode de partir le lendemain pour
 „Moscau, & que s'il vouloit en profiter, il
 „n'avoit qu'à faire marché à tel prix, qu'il
 „lui indiqua. Cette nouvelle me faisit à un
 „point que la parole me manqua; & Steeley
 „n'en fut pas moins frappé. *Quand, s'écria-*
 „*t-il, quand faut-il que je parte? Allez seule-*
 „*ment chez moi, je vous suivrai tout à l'heure.*
 „Le Juif nous quitta. Et c'est alors que
 „commença une triste Scène. *Ah! Madame,*
 „dit Steeley, (& en même tems ses jouës se
 „couvrèrent de larmes;) *ah, Madame, il faut*
 „*que je parte. Demain déjà. . . Et, lui*
 „dis-je, *qu'est-ce qui vous fait trouver votre dé-*
 „*part si amer?* Cette question le surprit, &
 „lui fit monter le feu au visage. *Vous, Ma-*
 „*dame, dit-il, vous pouvez me demander ce*
 „*qui me rend mon départ amer. Vous,*
 „*Vous. . .* Il se tût là-dessus, & parut faire
 „effort pour cacher sa douleur. Quel ne
 „fut pas mon ravissement de voir enfin de
 „mes propres yeux à quel point il m'aimoit!
 „Je me tûs aussi, ou plutôt il ne me fut pas
 „pos-

possible de parler. Il voulut se retirer ; &
 dans l'angoisse je le saisis par la main. Où
 allez-vous, lui dis-je ? Je veux me punir, ré-
 pondit-il, de la témérité que je viens de faire
 paroître ; je vais prendre congé de vous, & . . .
 Mais, repris-je, si je vous priois de différer
 votre départ, ne consentiriez-vous pas à de-
 meurer encore avec moi ? Pourriez-vous vous
 résoudre à renvoyer encore pour quelque tems
 le plaisir de revoir votre Patrie, vos Parens,
 vos Amis ? Ah ! Madame, s'écria-t-il, je con-
 sens à tout, je veux oublier pour jamais ma
 Patrie & tout ce que j'ai de plus cher pour
 l'amour de vous. Dites-moi seulement si . . .
 si vous n'avez point d'aversion pour moi. Je
 ne lui laissai pas le tems d'aller plus loin ;
 Je vous aime, lui dis-je, il n'est plus tems de
 m'en cacher ; & si vous m'aimez, demeurez,
 & ne partez qu'avec moi. A d'aussi dou-
 ces paroles, il se hazarda de m'embrasser
 pour la première fois de sa vie. O Ciel !
 après une si longue contrainte, que n'éprou-
 vai-je pas dans ce délicieux moment ! Com-
 bien de milliers de fois ne me répéta-t-il pas
 qu'il m'aimoit, qu'il m'adoroit ; & combien
 de fois ne lui réitérai-je pas l'aveu qu'il ve-
 noit d'entendre ! Combien ne poussâmes-
 nous pas de ces soupirs qui sortent d'un
 cœur trop long-tems à l'étroit, & auquel
 il

„il est enfin permis de s'alléger ! Il me de-
 „manda, si je n'avois pas remarqué sa pas-
 „sion ; & je lui fis la même question. Nous
 „nous racontâmes l'un à l'autre l'histoire de
 „nos sentimens ; & depuis cet instant si dési-
 „ré nous ne vécumes que d'amour, nous na-
 „geâmes dans un Océan de joye. Mon cher
 „Steeley laissa partir bien volontiers ceux à
 „qui on lui avoit proposé de se joindre, &
 „ne pensa plus qu'à ne se séparer jamais de
 „moi. J'envoyai encore un Mémoire en
 „Cour, pour obtenir la permission de hâter
 „mon départ.

„Jusques-là nous n'avions passé que des
 „demi-journées ensemble, la plupart du
 „tems même dans le silence ; mais les jours
 „entiers devinrent trop courts pour nous voir
 „& nous entretenir. Steeley, quoique pos-
 „sesseur assuré de toute ma tendresse, s'ap-
 „pliquoit à la mériter par la manière pleine
 „d'égards dont il en jouissoit, & par une
 „conduite aussi respectueuse que tendre ; &
 „pour moi, bien que j'eusse passé huit ans
 „dans le mariage, j'appris alors seulement
 „à aimer, & à connoître toute la douceur
 „qui est attachée à d'innocentes caresses. Je
 „promis à mon Amant, que s'il ne vouloit
 „pas me suivre en Courlande, je l'accompa-
 „gnerois dans sa Patrie, & qu'au cas que la

„Cour

„Cour de Moscau m'en refusât la permission,
„je saurois bien m'évader en secret. *Regar-*
„*dez-moi, lui dis-je, pendant ce tems-là*
„*comme votre fiancée; & dèsque nous nous*
„*trouverons en lieu convenable, je n'aurai rien*
„*de plus pressant à faire que de n'unir à vous*
„*par des liens indissolubles.*

„Nous nous occupâmes encore pendant
„quinze jours de ces idées de nôtre bonheur
„futur; & au bout de ce tems-là vinrent
„enfin les ordres de la Cour, & les passe-
„ports nécessaires pour me rendre à Moscau.
„Nous fumes aussi-tôt prêts à partir l'un &
„l'autre. Et avec quelle allegresse ne quittâ-
„mes-nous point ce triste pais! Le Com-
„mandant d'un fort situé dans le voisinage
„avoit été nommé pour remplacer mon
„Epoux. Je lui rendis les comptes de son
„administration; mais il ne les régarda seu-
„lement pas. *Votre Epoux, me dit-il, étoit*
„*mon bon Ami; & il étoit aimé de la Cour.*
„*Je suis bien fieur de trouver tout en bon ordre,*
„*& à mon âge je ne puis guères tarder à le sui-*
„*vre.* Je le priaï d'expédier les ordres né-
„cessaires pour mon départ, & d'agréer qu'en
„partant je lui fissé présent de la Maison que
„j'occupois, & des Meubles qui s'y trou-
„voient. *Je l'accepte, dit-il, mais ayez aus-*
„*si la bonté d'emporter d'ici tout ce qui pourra*

„VOUS

„vous faire le moindre plaisir ; Et pour votre
 „escorte, j'ai donné mes ordres pour qu'il
 „en ait une convenable à votre rang, qui soit
 „prête à marcher au moment que vous le sou-
 „haiterez.

„Je partis donc au milieu du mois de
 „Juin. Mon train consistoit en deux voitu-
 „res ; & j'étois accompagnée d'un gros de-
 „tachement de Soldats. Mon Epoux m'avoit
 „laissé la valeur de plus de cent mille Rou-
 „bles tant en or qu'en joyaux. Nous en mis
 „mes la moitié dans notre équipage ; & l'au-
 „tre sur le charoit, où se trouvoit mon Va-
 „let avec quelques Prisonniers qui avoient
 „obtenu leur liberté. Steeley, avant qu'
 „de partir, fit habiller tous les prisonniers
 „qui étoient à Tobolsk & aux environs, le
 „régala pendant trois jours, & leur donna
 „à chacun quelques Roubles. Ils étoient
 „nombre d'environ cinquante.

„Après un voyage assez pénible de cin-
 „quante semaines, jour & nuit, (parce que dans
 „cette saison les nuits sont aussi claires que
 „les jours,) nous arrivâmes heureusement
 „à Moscau. Je ne voulus pas paroître
 „à la Cour, & je demandai une audience par-
 „ticulière de la Czarine, dont j'avois été
 „Fille d'honneur. L'Imperatrice Catho-
 „lique, cette Princesse qui peut aller de p

avec les plus grands Princes, me reçut dans son Château de Taninska, & me fit l'accueil le plus tendre. Il falut que je demeurasse huit jours auprès d'elle; mais toute la faveur qu'elle me témoigna pendant ce tems-là, n'étoit qu'un fardeau insupportable pour moi, parce qu'elle me privoit de la vuë de mon Amant. Comme elle vit que je désirois avec ardeur de retourner en Courlande, elle m'en procura les moyens, & elle n'avoit qu'à ordonner. Dès qu'elle m'eut permis de prendre congé d'elle, je volai vers la Ville, & je fis d'abord appeller mon cher Compagnon de voyage, qui s'étoit retiré chez un Marchand Anglois. Mon Valet me rapporta la triste nouvelle qu'il étoit malade, & hors d'état de venir. Je me fis mener sur le champ chez lui. Sa maladie ne venoit que du souci où mon éloignement l'avoit jetté. *Ah! s'écria-t-il en m'apparcevant, ne vous ai-je donc pas perdue? Etes-vous toujours ma constante Amie?* Je l'eus bientôt rassuré sur ses craintes, & je passai toute la journée auprès de lui. Il me montra des Lettres de Londres, & en particulier celles que le Comte avoit laissées à son départ pour lui. J'avois eu réellement intention d'aller en Courlande; mais l'indisposition

„sition de mon Amant mit obstacle à ce vo-
 „yage. Dans ce tems-là je reçus des nou-
 „velles de M. le Comte. Steeley en fut trans-
 „porté de joye; *Le voilà donc heureux, me*
 „dit-il, *le voilà qui a retrouvé sa chere Epou-*
 „se, *Et qui vit avec elle en Hollande! Ne vou-*
 „lons-nous pas l'aller trouver! *Que nous serions*
 „agréablement auprès de lui! Il n'eut pas be-
 „soin d'en dire davantage pour m'ôter tout
 „désir de revoir ma Patrie.

„La chose fut donc aussi-tôt conclüe, &
 „nous partîmes pour la Hollande. Nôtre
 „embarquement se fit vers la fin d'Août; &
 „l'amour ne me permit point de réfléchir
 „sur les fatigues & les dangers de la mer.
 „Nous n'en fûmes aussi que légèrement in-
 „commodés; & quelques mauvais tems que
 „nous eûmes, ne servirent qu'à faire durer
 „nôtre navigation une quinzaine de jours de
 „plus. Nous sommes déjà débarqués de-
 „puis quatre jours; mais ce n'est que d'hier
 „matin que nous sommes ici.”

Ainsi finit le récit des Amours d'Amelie &
 de Steeley.

„Nous passâmes encore deux jours entiers
 à rappeler tous les détails qui appartenoient
 à nos aventures; & le troisième jour fut ce-
 lui des Nôces. Caroline & moi, nous habil-
 lâmes nôtre Mariée, & nous en devinmes

véritablement passionnées, tant elle étoit pleine de charmes; mais celui qui devoir les posséder, n'en avoit pas moins pour son sexe. Nous la menâmes dans la Chambre de son futur. „A présent, lui dit-elle, vous êtes encore à remis, si le cœur vous en dit, d'en choisir une autre;„ & sans lui donner le tems de répondre, elle l'embrassa. R. survint là-dessus, avec un de ses amis, Pasteur de l'Eglise Françoisé, qui devoit bénir le mariage. Il l'avoit instruit de toute l'histoire de ce couple. Nous nous assimes, sans savoir que cet Ecclesiastique alloit prononcer un Discours. Il en fit un pourtant, mais avec tant d'esprit, d'éloquence & de force, que nous étions comme transportés hors de nous-mêmes, & que nous n'eussions jamais crû devoir goûter un aussi grand plaisir ce jour-là, au moins dans ce genre. L'Orateur insista sur les voyes merveilleuses de la Providence dans la destinée des hommes; & ce qu'il en dit étoit si applicable aux situations que nous avions éprouvées, le Comte & moi, aussi bien que Steeley & sa fiancée; que chacune de ses paroles pénétrait jusqu'au fonds de nos cœurs comme un trait de flamme. Il sembloit que nôtre Ame s'élevât jusqu'au Conseil de Dieu, & qu'elle lût dans ses Décrets éternels ce que l'Être Suprême y avoit

réglé sur nôtre sort, pour en faire la matiere de nôtre plus vive admiration & de nôtre plus profonde reconnoissance. Ceux qui n'ont jamais été dans le malheur, ou qui n'ont pas assez de sentiment pour participer aux infortunes des autres, prendront ce que je dis ici des mouvemens que cet excellent Discours fit naître au dedans de nous pour des chimères d'une imagination échauffée. Ils ne pourront pas s'imaginer que nous nous soyons enfoncés dans des réflexions sérieuses, tandis que tout devoit nous inspirer cette joye bruyante & dissipée, qui régné ordinairement dans de pareils jours; mais ils n'exigeront pas non plus que je les convainque par voye de demonstration d'une chose de fait & de sentiment.

Après le Discours du Ministre, Steeley & Amelie furent mariés; & l'union du Comte avec moi fut aussi renouvelée par la même cérémonie. Ainsi se passa la matinée. Nôtre Ecclesiastique, dont la présence nous étoit devenuë infiniment précieuse, ne voulut pas demeurer avec nous, quelques instances que nous lui en fissions. Il nous dit qu'il devoit passer l'après-midi auprès d'un jeune homme que la melancolie avoit engagé à attenter à sa propre vie, mais qu'on avoit arrêté assez à temps pour prévenir l'effet de sa

sa funeste résolution. Il nous demanda si nous ne pourrions point contribuer en quelque chose à adoucir son état, en lui procurant des secours & des remèdes, qui fussent propres à détruire cette maladie de l'esprit, entant qu'elle avoit son principe dans le désordre du corps. Comme il ne paroissoit pas vouloir s'expliquer davantage sur les circonstances de l'état de ce malade, nous ne voulumes pas lui témoigner une curiosité importune. Nous nous contentâmes donc de demander où ce jeune homme faisoit sa demeure. Il nous nomma une vieille Batelière, qui l'avoit reçu par compassion dans sa cabane, & chez qui la veille il s'étoit donné un coup de couteau, sans qu'il y eut pourtant de danger pour sa vie. Nous dûmes au Ministre, qu'il n'avoit pas besoin de nous prier, mais qu'il pouvoit nous prescrire librement, ce qu'il souhaitoit que nous fissions pour ce pauvre garçon; puisque nous n'avions point de désir plus pressant que d'assister les malheureux d'une partie de nos biens. Dès que l'Ecclesiastique s'en fut allé, nous lui envoyâmes des lits & quelques meubles. Nous fimes appeler nôtre Medecin, & nous le priâmes d'aller avec la personne dont j'ai parlé plus haut, & que j'avois gardée à mon service, depuis que je l'avois trouvée étendue dans une prairie

rie, pour examiner l'état du patient, & pour régler quelle sorte d'alimens & de boissons nous devions lui fournir convenablement à son état.

Nous nous mêmes à table, & nous n'aurions pas été dignes de la douceur d'un jour aussi ravissant, si nous ne l'avions vraiment favorée. Aussi chacun des Convives s'étudia-t-il à augmenter la joye des autres par tout ce qui lui paroissoit propre à les affecter agréablement. Des bagatelles, qui échappent ordinairement aux personnes qui sont gênées ensemble, ou dont le goût est émouffé par des passions fâcheuses, étoient relevées & servoient à nôtre amusement, jusqu'à ce que d'autres les remplaçassent; & je puis bien dire que la pureté & la délicatesse de nos sentimens leur donnoit un prix bien supérieur à celui de tous les moyens de se réjouir que l'art invente, & dans lesquels il entre beaucoup de pompe & d'apparat. Amelie, par exemple, se mit à railler Steeley fort spirituellement, sur le goût qu'il avoit eu pour la jeune Cosaque; cela lui suggéra des saillies si heureuses que nous les admirions véritablement, & la Scène retentissoit continuellement de ces éclats de rire doux & modérés, qui ne naissent que d'une joye ingénieuse. Ils furent interrompus par le re-

tour de la personne que nous avions envoyée chez le malade. Elle étoit dans une grande émotion, & levant les mains au Ciel dès qu'elle nous apperçut, elle nous apprit qu'elle avoit retrouvé son malheureux Amant, que c'étoit lui à qui nous avions fourni des secours, & qu'il étoit dans le plus triste état du monde. „Il m'a demandé pardon, dit-elle, & il l'a fait avec tant de marques de repentir, que je lui ai tout pardonné, & que j'implore votre compassion en sa faveur. „Les remors de sa conscience ne l'ont que trop puni.„ Elle ajouta, qu'il lui avoit raconté, qu'après l'avoir abandonnée, il étoit allé à Harlem, & s'y étoit plongé dans toutes sortes d'excès pour ne point penser à la perfidie dont il s'étoit rendu coupable; que pendant quelques mois il avoit soutenu ce train de vie; mais qu'ensuite il avoit été tourmenté par les idées les plus sinistres, pensant sans cesse à l'état où il l'avoit laissée, & ne doutant point qu'il n'eut causé sa perte & celle de son fruit; jusqu'à ce que ne pouvant plus soutenir cette situation, il étoit revenu à l'endroit même où il l'avoit abandonnée, & que n'ayant pas eu le cœur de s'informer exactement de ce qu'elle étoit devenue, ni scû comment s'y prendre autrement, il étoit tombé dans un accès de dés-

espoir, & avoit passé deux fois vingt-quatre heures dans la même prairie où il avoit commis sa trahison, entièrement hors de lui-même; & qu'enfin une vieille Bateliere qui l'avoit trouvé dans cet état d'aliénation, l'avoit charitablement recueilli dans son réduit. C'étoit là que n'ayant plus de quoi vivre, & détestant la vie, il avoit voulu la terminer, & expier par là sa méchanceté. „A présent, „dit la Maîtresse de cet infortuné, voyez si „vous voulez sauver sa vie & la mienne par „vos bienfaits. J'ai pour lui la même tendresse que s'il ne m'avoit jamais offensée; „mais, ajouta-t-elle en me regardant, je „ne saurois non plus me résoudre à vous „quitter., . . Nous fumes touchés de la fidélité de cette personne; & elle nous parut digne que nous la rendissions heureuse. Nous fimes porter le malade dans une maison contiguë à la nôtre; & dès le soir même nous l'y allâmes voir. Sa blessure n'avoit rien de dangereux; & la joye d'avoir retrouvé celle qui occupoit également son esprit & son cœur, l'avoit tellement ranimé qu'il se trouva en état de nous parler, & en renouvelant l'aveu de son péché de nous en demander pardon. Il vouloit entrer dans un détail circonstancié; mais nous l'en dispensâmes, & nous crûmes devoir lui épargner la honte d'être

d'être son propre accusateur. Au travers de son air effaré & de sa mine défaits, nous aperçumes des traces d'une physionomie agréable & d'un œil tendre. Il n'avoit pas encore vingt-quatre ans; & cet âge le rendoit digne d'obtenir grace & d'exciter nôtre compassion.

Nous achevâmes le reste de la soirée à nous amuser d'un petit Concert que nous executâmes nous-mêmes. Je jouois du Clavessin; & nous l'accompagnions de la voix, tantôt moi, tantôt Amelie, tantôt Caroline. Ma petite fille qui étoit dans sa sixième année, eut la hardiesse d'inviter Streeley à une danse avec elle; & ils s'en acquitterent tous deux si bien, qu'ils pensèrent nous mettre en goût d'en faire autant. Nous finîmes par mener coucher nos deux Epoux, & nous leur souhaitâmes un heureux accomplissement de tous leurs vœux.

Le lendemain matin, en raisonnant avec le Comte sur la manière dont nous nous y prendrions, pour procurer quelque divertissement aux nouveaux Mariés pendant le cours de la journée, le domestique entra, & nous dit qu'il y avoit un Anglois qui demandoit à parler à M. le Comte. Au moment que cet Etranger parut, nous ne balançâmes pas à le reconnoître pour le Père de Streeley. Il avoit les cheveux tout blancs; mais ils

étoient, pour ainsi dire, en contradiction
 avec le feu de ses yeux, le vermeil de son
 teint, & la fermeté de sa démarche. „Je
 „viens, nous dit-il, chercher mon fils chez
 „vous; ou si je ne dois plus me flatter d'a-
 „voir le bonheur de le revoir dans cette vie,
 „je viens au moins vous demander, si vous
 „ne savez pas où il est. Mes dernières Let-
 „tres de Moscau ne m'ont appris autre cho-
 „se, sinon qu'il est certainement délivré de
 „son malheureux esclavage de Sibérie. Et
 „le désir de m'entretenir avec le digne Ami
 „de ce cher fils m'a fait encore embarquer à
 „septante-neuf ans. Vous n'aurez pas lieu,
 „lui répondit mon Epoux, de vous repentir
 „de votre voyage. J'ai des Lettres de frai-
 „che date de votre Fils; il m'a mandé de
 „Moscau l'agréable nouvelle qu'il partiroit
 „incessamment, & il m'a chargé de vous en
 „donner avis. Combien de tems pourrez-
 „vous bien séjourner ici? L'année toute en-
 „tiere, répliqua le Vieillard, ou même d'a-
 „vantage, si je suis assuré de revoir mon fils. „
 Le Comte tranquillisa encore ses inquiétudes
 paternelles, en l'instruisant de quelques dé-
 tails; pendant ce tems-là je volai chez notre
 tendre couple pour voir, s'ils étoient déjà ha-
 billés. Ils n'avoient encore que leur négli-
 gé; & je fis avertir le Comte en secret qu'ils
 étoient

étoient levés & visibles. Après quelques petits propos vagues, je leur dis : „Mon Epoux „sera ici tout à l'heure, pour vous inviter à „une partie de promenade.„ Comme je disois cela, il ouvrit lui-même la porte, & parut avec le Veillard. A l'instant Steeley s'élança d'entre les bras de son Epouse, qui lui faisoit quelque caresse, & s'alla jeter au col de son Père. Le bon homme, après le premier embrassement, le regarda long-tems, sans proférer un seul mot. „Oui, s'écria-t-il à la fin, c'est toi que je revois, mon „fils, mon cher fils. Dieu soit béni; à „présent je suis content de mourir. Mon „fils, donne-moi un Siège, mes jambes ne „veulent plus me soutenir.„ Amelie lui en présenta un, & nous nous mîmes tous autour de lui. Sa première question fut de demander qui étoit Amelie. „Dépuis hier, répondit-elle, je suis l'Epouse de votre fils. „Puis-je me flatter que vous agréerez son „choix? „Le Veillard lui prit la main d'un air affectueux, en disant : „Est-il bien seur „que vous soyez ma fille? Baisez-moi donc, „& m'instruisez de quel país vous êtes. „Là-dessus il lui fit les plus tendres caresses, & y joignit une foule de questions, qui marquoient la bonté de son caractère, & qui, bien qu'elles ne fussent pas toutes également

importantes, faisoient plaisir par le principe, qui les suggéroit. Il voulut savoir comment les nœces s'étoient passées; & quand on lui dit, qu'on n'y avoit point dansé, cela lui déplût. „Quoi! dit-il, des Nœces où l'on „n'a point dansé! Elles doivent avoir été „bien tristes. Oh! il ne faut pas laisser tom- „ber comme cela les bonnes coûtumes de „nos Ancêtres. Tout doit respirer la gaye- „té dans un jour de nœces. Quand nous se- „rons à Londres, je veux recommencer les „vôtres, & donner mes ordres pour que tout „s'y passe comme autrefois aux miennes. Il „y a cinquante ans d'écoulés depuis cette Fê- „te; mais je me souviens de tout ce qui s'y „est fait, comme du jour d'hier. J'avoue, „continua-t-il en s'adressant à Amelie, que „ma femme le jour de ses nœces n'étoit pas „si belle que vous, mais en revanche elle „étoit mieux parée.,, Il se mit alors à nous décrire tous les ajustemens de sa femme avec la prolixité & la joye d'un Vieillard qui se rappelle le tems passé; & Amelie lui promit qu'elle feroit de son mieux, dès quelle seroit à Londres, pour se mettre dans ce goût-là. Elle eut même la complaisance un des jours suivans d'en faire l'essai; & le Vieillard eut les larmes aux yeux quand il la vit dans cet équipage, qui, pour parler franche-
ment,

ment, avoit l'air d'une mascarade, comparé aux modes d'aujourd'hui.

Il falut ensuite que son Fils lui fit un récit bien exact de ses aventures. Dans les endroits tristes ce tendre Père versoit les larmes les plus amères; & tout en pleurant, il faisoit par-ci par-là ses remarques. Il lui représenta, par exemple, combien il avoit eu de tort de quitter l'Ambassadeur pour embrasser la vie militaire. Il l'embrassa ensuite avec une effusion de tendresse, lorsque Steeley lui raconta les soins qu'il avoit pris du Comte, quand il étoit tombé malade en route. „Ah! dit-il, je reconnois là mon Fils. Dieu sçait que j'en aurois fait tout autant. Cela s'appelle se montrer ami au besoin.” Dans l'affaire du Pape il ne lui fit aucune remontrance. „Ton amour pour la vérité, dit-il, t'a sans doute coûté bien cher; & je voudrois que cela ne fut pas arrivé; mais après tout il convient toujours mieux à un honnête homme de parler rondement, que d'user de ménagemens qui sentent la bassesse. Comme il s'agissoit de Religion, je te régarde comme un Martyr; & je bénis Dieu du courage qu'il t'a donné.” Quand il ouït le détail des grands services que le Comte avoit rendus à Steeley en Sibérie, il prit un air véritablement majestueux

jeftueux. „C'est là, dit-il, ce qu'on peut
 „appeller à juste titre magnanimité ! Un Ami
 „ne fçauroit aller plus loin pour son Ami.
 „Ah ! Monsieur le Comte, vôtre cœur a des
 „sentimens encore plus élevés que celui de
 „mon Fils & le mien. C'est à vous que j'ai
 „l'obligation de posséder encore ce Fils.
 „Oui, je ne cesserai d'exalter vôtre généro-
 „sité dans cette vie, & j'espère même de le
 „faire dans l'autre.„ Steeley ne fut pas
 moins soigneux de présenter la conduite d'A-
 melie à son égard sous le point de vuë le plus
 propre à toucher son Père ; & il y réussit
 parfaitement. Il dépeignit des plus vives
 couleurs tout ce qu'elle avoit fait pour lui
 avant leur départ de Moscou. Chaque trait
 enchantoit le Vieillard ; il étoit également ex-
 cédé, & de la vive tendresse qu'elle avoit té-
 moigné à son Fils, & de la modeste retenue
 qu'elle avoit observé avec lui. Cela lui in-
 spira pour elle une affection pleine de respect.
 Quand Steeley eut cessé de parler, il embras-
 sa encore une fois son Epouse : „Ah ! dit-il,
 „comment mon Fils a-t-il pû mériter des
 „bonnes graces aussi précieuses que les vôtres ?
 „Il n'étoit pas indigne assurément d'une Fem-
 „me de mérite ; mais auroit-il osé aspirer
 „jusqu'à vous ? Venez, venez à Londres,
 „j'y ai une grande & belle Maison ; rien ne

vous y manquera, & dans tout l'Univers il n'y a point de séjour comparable à celui de Londres. Comment, interrompis-je? Croyez-vous qu'elle ne soit pas aussi bien ici? Ah! dit-il en riant, j'en suis si persuadé que j'en veux faire l'essai, & que, si je ne vous embarrasse point par ma présence, par mon âge, & par des manières qui ne sont plus de ce Siècle, je m'arrêterai volontiers quelques jours chez vous. Nous répondimes, comme nous le devons, à un pareil discours. C'étoit assurément un aimable Vieillard; sa droiture & sa sincérité faisoient passer aisément sur de petits défauts, dont il étoit le premier à convenir. Il étoit ennemi des façons, mais sans impolitesse; & si il avoit quelques préjugés, ils ne rouloient que sur des choses indifferentes, & ne rendoient point son commerce incommode.

Nous continuâmes la Nôce ce jour-là & le suivant d'après son plan. Il étoit plus gai qu'aucun de nous, & nous mettoit tous en train. Son dicton étoit; „on peut être sage & badin, sans que l'un nuise à l'autre. Mon fils, disoit-il, m'a fait passer bien des mauvais quarts d'heures; il faut à présent qu'il m'en procure d'agréables. „Ce soir-là même il dansa jusqu'à onze heures; & non seulement R. mais le Comte & son propre
fils

fils paroïssent les Cadets. „Voilà, dit-il,
 „une débauche dans toutes les formes. U
 „y a bien quarante ans que je n'ai pas été si
 „tard au lit. Mais il n'y a point de péché
 „à danser. Quand cette nuit-ci devroit
 „être la dernière de ma vie, ma joye n'a
 „rien de criminel., R. lui demanda, com-
 ment il avoit fait pour conserver tant de
 vigueur & de gayeté jusqu'à un âge aussi
 avancé, & comment il se délivroit des craintes
 de la mort, dont la proximité devoit natu-
 relllement l'inquieter. „Pour ma gayeté,
 „repondit-il, c'est une grace que Dieu m'a
 „fait ; & je puis l'attribuer en partie, aussi
 „bien que ma vigueur, à la vie réglée à la
 „quelle je me suis accoûtumé dès ma pre-
 „mière jeunesse. A l'égard de la Mort
 „pourquoi en aurois-je peur ? Je suis un
 „honnête Négociant ; je me suis piqué d'être
 „toujours fidèle à mes devoirs, & Dieu
 „sait que je n'ai fait tort volontairement
 „d'un liard à personne. J'ai usé avec cela
 „de compassion & de charité envers les néces-
 „siteux : & j'espère que Dieu en usera de même
 „à mon égard. Ce monde-ci a ses agré-
 „mens, j'y suis sensible, mais le Monde à
 „venir vaudra encore mieux . . . „ Le
 moyen de s'empêcher d'aimer un homme
 de ce caractère, qui, occupé toute la vie

d'affaires d'intérêt & de commerce, avoit conservé tant de franchise & de générosité. Les grandes richesses qu'Amelie avoit apportées à son Fils, ne parurent lui causer aucune émotion particulière de joye. „Mon fils, dit-il à Steeley, tu as un avantage par dessus les autres, mais tu as aussi un fardeau de plus, si tu veux faire un bon usage de ton opulence.

Après qu'il se fut rassasié de tous les plaisirs qu'un tendre Père pouvoit goûter dans de pareilles conjonctures, toutes nos prières ne furent pas capables d'ébranler la résolution qu'il avoit prise de retourner dans sa Patrie. „Je veux mourir à Londres, dit-il, & être enterré auprès de ma Femme: laissez-moi partir, avant que le tems de se mettre en mer soit passé. Je vous laisse mon fils, & je consens qu'il ne me suive que l'année prochaine.„ Steeley ne pouvoit se résoudre, ni à laisser partir son père seul, ni à se séparer de nous. A la fin nous nous déterminâmes tous, à l'exception de Caroline, à accompagner le Vieillard en Angleterre, & à y passer l'hyver. C'étoit tout ce qu'il desiroit; mais il n'avoit pas eu le courage de nous le proposer. Avant que de partir, nous fîmes encore une bonne œuvre. Le jeune homme, qui avoit autrefois

abandonné sa Maîtresse, étoit parfaitement rétabli. Il n'avoit plus d'autre envie que de posséder celle qu'il aimoit, & de se réconcilier avec son Père. Nous avions écrit à celui-ci; mais il ne vouloit plus entendre parler de son fils, & il nous déclara par sa réponse qu'il l'avoit déshérité sans retour. Nous fumes touchés du sort de ce pauvre garçon, qui paroissoit disposé à réparer pleinement les frédaines de sa jeunesse en tenant à l'avenir une conduite des plus réglées. Il avoit étudié à Leide jusqu'à l'âge de 17. ans; & ensuite son Père l'avoit obligé d'entrer dans un Contoir. André, au premier mot que nous lui en dîmes, voulut bien le prendre dans son Commerce. Nous fîmes à ces jeunes gens une petite Nôce. Amelie fit des présens fort riches en nipes à la fiancée; & le vieux Streeley avec le Comte leur donnerent mille Ecus. Nous joignîmes à cela des avances pour un petit fonds de négoce; après quoi nous instruisîmes le Père de tout ce qui s'étoit passé, dans l'espérance que de pareilles nouvelles l'adouciroient.

Rien ne retardant plus nôtre départ, nous confiâmes à Caroline la garde de nôtre fille & de nôtre Maison; & nous nous mîmes en mer douze jours après l'arrivée du vieil Anglois. Le vent nous fut si favorable, qu'en

qu'en peu de jours nous n'étions plus qu'à quelques milles de Londres. Nous rencontrâmes un Paquebot, sur lequel nous descendîmes afin de gagner plutôt terre. Déjà nous étions tous entrés dans ce Vaisseau, à la réserve du vieux Domestique d'Amelie. Celui-ci voulut rendre à son Maître une Cassette qui renfermoit la plus grande partie du bien d'Amelie en bijoux & en or. Steeley & un Valet du Comte tendirent les bras pour la recevoir; mais, soit imprudence de la part du domestique d'Amelie, soit que le Vaisseau où il étoit fit alors quelque mouvement imprévu, la Cassette lui échapa à nos yeux, tomba dans la Mer, & l'homme après elle à l'instant même. Nous ne pûmes pas remarquer, si c'étoit la frayeur qui étoit cause de sa chute, ou s'il s'étoit trop avancé sur le bord du Vaisseau. Il fallut bien travailler pour lui sauver la vie; nous en vinmes pourtant à bout: mais à l'égard du Trésor, il fut perdu sans ressource, & les flots engloutirent en un clin d'œil plus de cinquante mille écus qui disparurent sans retour. Quand on eut retiré de la mer le domestique d'Amelie, elle s'adressa à son Mari, & lui dit: *Vous suis-je encore aussi chère qu'auparavant?* Steeley le lui protesta dans les termes les plus forts, & avec un serment solennel; ce qui parut la

tranquilliser. Le vieux Steeley, tout désintéressé qu'il étoit, ne pouvoit oublier cet accident. Il fit une longue mercuriale au Valet. Il finit en prenant Amelie par la main : „ Consolez vous, lui dit-il, j'ai, Dieu merci „ de quoi vous faire vivre l'un & l'autre „ sans souci après ma mort. „ Quoique le vieux Valet eut sauvé sa vie des flots, on peut dire que cette aventure la lui coûta. Il tomba malade avant que de voir Londres, & mourut peu après nôtre arrivée. Amelie & Steeley avoient un attachement extraordinaire pour ce domestique ; & bien loin de lui donner aucune mortification au sujet de la perte dont il avoit été cause, ils avoient été les premiers à remettre son esprit, & ils récompensèrent généreusement la fidélité qu'il leur avoit toujours témoignée, en lui rendant jusqu'à son dernier soupir les mêmes soins & les mêmes offices que s'il avoit été leur plus proche parent. Dès que le Medecin leur eut dit, qu'il n'y avoit guères d'apparence qu'il en relevât, ils le firent placer dans une chambre à côté de celle qu'ils occupoient, pour ne le pas perdre de vue, & le convaincre surtout qu'ils n'avoient aucune rancune contre lui ; car c'étoit là son grand souci. Peu avant sa mort, j'entrai chez lui avec Amelie. Le vieux Steeley vint
aussi

aussi, & s'assit auprès du lit du malade pour le voir mourir. „Sa fin me paroît bien douce, nous dit-il, & si c'étoit la volonté de Dieu, je lui tiendrois bien compagnie. Le mourant parut vouloir se redresser; mais en faisant cet effort, il sortit une gorgée de sang de sa bouche: & ce fut sa fin. „Je suis pourtant ému, „ dit le Vieillard à cet aspect. Nous voulûmes le faire passer dans une autre chambre; mais il ne put se soutenir, & nous fumes obligés de l'y faire porter. „Qu'on m'apporte mon grand fauteuil, dit-il, j'y veux mourir; car je sens ma fin.„ On apporta le fauteuil qu'il demandoit, & il le fit placer auprès d'une fenêtre qui donnoit sur le Jardin, afin d'avoir de là vue du Ciel libre. Il leva les mains pour prier; & comme nous étions tous présens, il nous requit de ne le point troubler dans cet acte de dévotion. Quand il l'eut achevé, il appella son Fils. „Je sens, lui dit-il, que je vais mourir. Je viens d'être véritablement faisi; mais qui est-ce qui en peut mais? Tiens; voilà la clef de mon coffre fort. Dieu veuille répandre sa bénédiction sur le bien que je vous laisse, à toi, & à ta femme. Il n'y a pas un denier d'interdit.„

Le Médecin que nous avions envoyé chercher, arriva, & lui fit ouvrir la veine, à quoi

le Vieillard avoit d'abord de la répugnance. Le sang ne vint point. On passa du bras au pied ; & il en fit de même. „Vous voyez, „dit le malade, que tout vôtre Art est inutile, „quand il ne plaît pas à Dieu de le séconder, „Quelle espérance avez-vous encore ? Aucu- „ne, répondit le Medecin. Voilà comme „je vous aime, répliqua le vieux Streeley, „quand vous parlez rondement. Profitez, „ajouta le Medecin, de ce moment favorable, „s'il vous reste quelque disposition à faire. „Le Vieillard sourit, & dit : „Croyez-vous „que quatre-vingt années de vie ne m'aient „pas suffi pour mettre les choses en état de „n'être pas surpris par la mort ? Dieu peut „m'appeller, quand il voudra ; je suis tout „prêt, & je n'ai qu'à faire mes Adieux. Où „sont mes Enfans, & mes chers hôtes ? Nous approchâmes tous de lui les larmes aux yeux ; & il prit congé de chacun de nous en particulier. Quand il eut achevé ; „Ah ! „s'écria-t-il, qu'il fera beau dans l'autre mon- „de ! Je me réjouis d'être sur le point d'y „entrer. Qui sera le premier d'entre vous „que j'y embrasserai ? Un nuage „se répand sur mes yeux, mais je crois que „cela va passer . . . ce ne sera rien. Je „me . . . „ Il tomba en proférant ces mots

mots dans un évanouissement, dont il ne revint que pour rendre le dernier soupir.

Cette mort répandit de la tristesse sur le commencement de notre séjour à Londres; le tumulte de la Ville, & l'importunité des visites que nous recevions, nous fit résoudre d'abord après les funérailles à aller passer le reste de l'Automne & l'Hyver sur une Terre de Steeley, qui étoit à quelques milles de Londres.

Nous y demeurâmes six mois dans une grande tranquillité, & presque toujours dans la solitude. Nous ne reçûmes guères d'autre visite que celle de la Sœur de l'ancienne promise de Steeley, qui venoit de tems en tems nous voir, & chez qui nous allions à notre tour. Elle fut aussi la seule qui entra dans notre confiance, & à laquelle le Comte se fit connoître pour ce qu'il étoit; le reste de nos voisins ne le connoissoit que sous le nom de M. de Lövenohr. Cette Dâmoiselle étoit la seule qui restât en vie de toute sa famille; & elle avoit pris la résolution de ne pas se marier. Elle n'étoit rien moins que belle, mais elle possédoit les qualités les plus estimables. Amelie, elle, & moi, passions souvent des heures entières ensemble, avec toute la douceur que peuvent goûter des per-

sonnes qui ont l'une pour l'autre une parfaite estime & une pleine confiance.

La belle saison vint; & plusieurs Familles de Londres quitterent la Capitale pour aller à la Campagne. La Terre la plus voisine de la nôtre appartenoit au Secrétaire d'Etat Robert. Il avoit fait autrefois ses études à Oxford avec Steeley; & celui-ci sentit une grande envie de rénouër connoissance avec lui au bout de tant d'années. Dès qu'il le fçut donc arrivé à sa Terre, il lui écrivit pour lui demander la permission de venir lui rendre visite avec sa femme, & de mener encore avec lui une couple d'amis. Robert, qui n'avoit point appris que Steeley fut revenu de Russie, lui fit dès le lendemain une réponse pleine de civilité & d'amitié, & lui envoya en même tems son équipage pour l'amener. Comme R. étoit incommodé, il ne fut point de cette partie. Nous arrivâmes chez Robert un peu avant l'heure du dîner. Il nous reçut avec toute la politesse imaginable; & Steeley lui présenta mon Epoux sous son nom emprunté, comme un Ami qu'il avoit ramené de Sibérie. Notre hôte, qui n'avoit point d'autres convives, nous pria peu après de nous mettre à table, & nous dit qu'il avoit voulu être en liberté avec

avec nous, afin de mieux profiter de notre conversation. A peine étions-nous assis, & avions-nous fait les premiers complimens, qu'un Domestique du Secrétaire d'Etat entra, & lui annonça quelqu'un, mais si bas que nous ne pûmes entendre que le mot d'Ambassadeur. „Faut-il donc qu'on vienne nous troubler,„ dit Robert d'un air tout fâché? & à l'instant même il sortit avec son domestique pour aller au devant de celui qui s'étoit fait annoncer. Nous demeurâmes assis, & nous attendions aussi avec beaucoup de dépit ce trouble-fête; mais, o Ciel! quel aspect pour moi & pour le Comte, lorsque Robert rentra en conduisant le Prince de S. . Nous nous levâmes l'un & l'autre de table avec précipitation, & nous ne savions pas, si nous devions sortir de l'appartement. Le Prince fit quelques pas pour s'avancer vers moi, comme s'il n'eût pas voulu en croire ses yeux; un instant après il apperçut le Comte, parut effrayé, & pâlit. Robert ne remarquoit rien de tous ces mouvemens, & il fit des instances au Prince pour l'engager à se mettre à table avec nous, lui disant que nous étions de bons Amis qu'il avoit invités à lui tenir compagnie. Le Prince le remercia, alléguant qu'il avoit bien déjeuné, & qu'il étoit seulement venu pour prendre pen-

dant quelques heures le divertissement de la chasse. Robert lui offrit de l'accompagner; mais il ne le voulut pas permettre. „Donnez-moi seulement un de vos Chasseurs, „dit-il d'un air tout interdit; ce soir je serai „seulement des vôtres. „ Là-dessus il nous salua tous, & Robert le reconduisit.

„Ah! dit mon Eoux à Streeley, dès que „le Prince eut passé le seuil de la porte; où „mons-avez-vous conduit? Qu'allons nous „devenir ma femme & moi? C'est le Prince „de S. . . Il est sans doute chargé de quel- „que commission de son Maître; mais „moi. . . moi. . . Robert rentra avec un air inquiet. „Je ne sçais, dit-il, ce qui manque „au Prince de S. . Il paroît tout bouleversé. „Il faut qu'il connoisse, ou s'imagine „reconnoître, quelqu'un de la Compagnie. Il „m'a questionné particulièrement sur votre „sujet, (il adressoit ces paroles au Comte.) „mais je lui ai répondu que je n'avois pas „moi-même encore fait connoissance avec „vous mes hôtes. Le Roi de Suede l'a en- „voyé tout récemment ici pour quelques af- „faires; & selon toutes les apparences il re- „tournera incessamment à l'Armée. „ Notre air embarrassé fit comprendre à Robert qu'il y avoit du mystère là-dessous, & il nous pria de ne lui rien déguiser, à moins que nous

nous ne fussions retenus par des raisons de dernière importance. „J'en ai sans doute
 „qui ne sauroient être plus fortes, reprit le
 „Comte, mais je ne m'en ouvrirai pas moins
 „à vous, & je commence même par vous de-
 „mander votre protection, si mon récit vous
 „fait juger que je la mérite. Je suis le
 „Comte de G. ** Mon malheur aura peut-
 „être fait parvenir mon nom jusqu'à vos
 „oreilles. Il y a dix ans qu'étant Colonel au
 „service de Suede je fus condamné à perdre
 „la tête.,, Il entra ensuite dans le détail du
 „reste de son Histoire, & lui dit que pour sa
 „seureté il avoit pris le nom de Lövenöhr,
 „lorsqu'on l'avoit mené prisonnier en Russie.
 „Le Prince, dit-il, est mon ennemi; & c'est
 „à son esprit de vengeance que je dois natu-
 „rellement imputer la rigueur avec laquelle
 „on m'a traité. Je ne veux point vous di-
 „re à quel sujet il étoit animé de cet esprit
 „contre moi; cela lui feroit encore plus de
 „tort que ses persécutions n'ont pû m'en
 „faire. Sa grande surprise me donne lieu de
 „penser qu'il n'a jamais douté de ma mort;
 „& il se pourroit aussi que la longueur du
 „tems qui s'est écoulé, ait amorti sa haine à
 „mon égard. Quoiqu'il en soit, (ce fut là
 „la conclusion du récit de mon Epoux,) si
 „mon innocence n'est pas aussi parfaite que

„je viens de vous la représenter, je prie
 „Dieu qu'il me punisse en me livrant entre
 „les mains du Prince, & en me faisant périr
 „sous ses coups.„ Notre Hôte qui avoit
 été extrêmement attentif à ce discours, & sur
 le visage duquel on avoit vû se peindre suc-
 cessivement toutes les impressions qui peu-
 vent marquer un caractère noble & sen-
 sible; rendit la main au Comte. „Demeu-
 rez chez moi, lui dit-il. J'employerai tout
 „mon crédit à la Cour pour vôtre sûreté; &
 „si cela ne suffisoit pas, j'exposerois ma vie
 „même. Fiez-vous en à ma parole; je suis
 „homme d'honneur. J'irai dans quelques
 „heures au dévânt du Prince, je m'entretien-
 „drai avec lui, & à mon retour je vous dirai
 „ce que vous avez à faire. Achevez seule-
 „ment de me raconter tous en détail vos
 „avantures; car je vois bien que personne
 „de nous ne pense guères à manger.„ Nous
 contentâmes son envie. „Je suis vôtre Ami,
 „nous dit Robert après nous avoir écouté;
 „je ne vous en dis pas davantage, mais je
 „vous en donnerai des preuves.

Il alla ensuite à la rencontre du Prince, &
 nous pria de demeurer jusqu'à ce qu'il re-
 vint dans son Jardin. Nous l'attendîmes,
 partagés entre la crainte & l'espérance; &
 comme il tarδοit, nous fumes sur le point

de nous retirer sans avoir pris congé de lui. A la fin nous le vîmes entrer avec le Prince dans le Jardin ; & à cet aspect mon cœur fut saisi au point que je pensai suffoquer. Le Prince vint droit au Comte, qui tenoit les yeux baissés ; & nous ayant salué ; Amelie & moi, il l'embrassa. „Je suis vôtre Ami, lui „dit-il, quoique je ne l'aye pas toujours été, „& je souhaite que vous ne refusiez pas de „devenir le mien. Nous avons tous crû en „Suede que vous étiez mort. Je fais qu'on „vous a fait tort à l'Armée ; & il dépend de „vous d'en obtenir quelle satisfaction vous „jugerez à propos. Je n'en veux point d'au- „tre, répondit le Comte, que celle que vous „venez de me donner, en déclarant que je „suis innocent, & que je ne suis pas indigne „de la grace de mon Souverain. Vous en „êtes tellement digne, répliqua le Prince, „que je puis d'avance vous offrir cette alter- „native. Voulez-vous retourner en Suede, „& rentrer dans l'Armée ? Vous y serez pla- „cé en qualité de Général. Ce sera sans con- „tredit la meilleure réparation d'honneur „que vous puissiez obtenir de ce qui vous est „arrivé pendant que vous étiez Colonel. „Cependant si ce parti ne vous agréé pas, „demeurez ici. Je vous promets d'agir de „telle sorte auprès du Roi, que vous serez

„revêtu du caractère d'Envoyé de Suede
 „après mon départ. Donnez votre confen-
 „tement, Monsieur le Comte, à l'une de ces
 „deux ouvertures; afin que j'aye la satisfac-
 „tion de pouvoir vous convaincre du cas que
 „je fais de vous, & réparer en quelque for-
 „te le passé. Le Comte remercia le Prince
 „de l'une & de l'autre de ses offres. Je suis
 „assez content, lui dit-il, de voir que vous
 „êtes mon Ami, & de la promesse que vous
 „me faites de me remettre dans les bonnes
 „graces du Roi; mes désirs ne s'étendent pas
 „plus loin. Irois-je me remettre dans le
 „grand monde, & courir après la fortune,
 „pour retomber peut-être dans de nouveaux
 „malheurs? Je veux achever ma carrière
 „dans la retraite.,,

Robert vint se mêler à l'entretien; & in-
 sensiblement la frayeur que le Prince nous
 avoit causée, se dissipa. Soit que le tems
 eut éteint en lui tout désir de vengeance, ou
 qu'il eut cédé aux remors de sa conscience,
 il nous témoigna pendant tout le reste de
 cette soirée une joye extraordinaire de nous
 revoir, & de retrouver le Comte en vie, après
 l'avoir crû mort pendant tant d'années.
 Mon Epoux de son côté agit à son égard
 avec autant de noblesse & de candeur, que
 s'il n'en avoit jamais reçu le moindre sujet
 de

de plainte. Le Prince prit encore congé de nous le même soir, parce qu'il devoit retourner le lendemain de grand matin à Londres. „Si vous êtes véritablement de mes Amis, dit-il au Comte, venez me voir dans le cours de la semaine; ou j'irai vous rendre visite. Le Comte le lui promit, mais il ne pût pas tenir parole; le tems étoit venu où nous devions être séparés une seconde fois, & sans retour. La même nuit il eut une attaque de fièvre. Nous nous hâtâmes le lendemain de remercier notre généreux Hôte pour retourner sur notre Terre, où la fièvre du pauvre Comte devint continuë & très véhémente. En peu de jours elle le mit si bas, qu'il n'y eut plus d'espérance. Je ne le quittai pas un seul instant pendant neuf jours & neuf nuits, & il n'y eut rien que je ne fisse pour m'opposer à l'arrêt irrévocable du sort, qui alloit m'en priver; tant mon affection pour lui s'étoit conservée pure & parfaite. Trois jours avant sa mort, il fit prier le Prince de venir le voir. Il répondit à cette invitation sans aucun délai. „Vous voyez, „lui dit le Comte, que je n'aurai plus besoin de la grace du Roi. J'ai voulu vous dire un dernier Adieu, afin que vous demeuriez pleinement convaincu que je meurs votre „Ami.„ Le Prince étoit si ému, si pénétré,
&

& même si honteux, qu'il ne put lui dire que quelques mots. Il demeura assis une demi-heure auprès de son lit, lui tenant la main; & il lui demanda, en la lui serrant, s'il n'avoit plus aucun service à exiger de lui. Le Comte étoit si foible qu'il avoit peine à ouvrir la bouche; & il témoigna au Prince qu'il ne lui restoit plus rien à lui dire. Le Prince sortit en sanglotant, & sans oser prendre congé de moi.

Le lendemain le Comte qui avoit été long-tems dans une espèce de lethargie, revint à lui pendant l'espace d'environ une heure. Amelie, Steeley, & R. quoique malade lui-même, étoient autour de lui. „J'ai crû, dit „le mourant, en m'adressant la parole, que „je ne vous reverrois plus. Ah! ma chere „femme, la mort n'a rien d'amer en elle- „même, mais j'ai peine à résister à l'idée de „notre séparation. Voilà de rendre Amis „que je quitte aussi à regret. Je vais cepen- „dant vous perdre tous; & c'est à vous, mon „cher R. que je laisse mon Eponse.„ Tels furent ses derniers propos, & il mourut encore dans la même journée. Je ne décrirai point mon affliction. Elle fut proportionnée à ma tendresse, & me conduisit aux portes du désespoir. Je ne trouvois de douceur que dans mes larmes; & elles coulerent plusieurs

seurs semaines sans interruption. Amélie me tenoit compagnie, & pensoit moins à me consoler qu'à s'affliger elle-même. Regardoit le lit; & c'est ce qui aggravoit ma douleur. Steeley seul avoit conservé assez de liberté d'esprit, pour pouvoir donner ses soins à tranquilliser le mien; & comme la belle saison étoit entièrement passée, il me contraignit en quelque sort, à revenir à Londres avec lui.

Le premier objet qui s'y offrit à mes yeux, ce fut le Prince. Il se dispoisoit à partir d'Angleterre; mais il hazarda de me faire auparavant vne visite de condoléance, & se fit accompagner de Robert. Deux jours après il revint, & me sollicita de le charger d'une Requête pour le Roi, par laquelle je demanderois de rentrer en possession des biens de feu mon Epoux. Je lui en remis une, mais ce fut uniquement afin de ne le pas désobliger. Le même jour le Secrétaire d'Etat se fit annoncer chez moi. Je le reçus; & après les premiers complimens; „Je n'usurai, dit-il, d'aucun détour pour vous instruire du „sujet de ma visite. Je viens chargé d'une „Commission du Prince, & je ne fais si vous „m'écouteriez sans répugnance. Savez vous „que son Epouse est morte depuis quelques „années? Il voudroit vous ramener en Sue-
de

de en cette qualité; & il est certain qu'il vous aime passionnément. Ainsi dites-moi franchement, s'il peut se flatter d'obtenir sa demande, ou non? Ma commission est faite; ne vous contraignez-en rien dans la réponse dont vous me chargerez.

Stecley, Amelie & R. étoient présens, lorsque cette proposition me fut faite; & R. parut aussi bouleversé que s'il m'eut déjà perduë. Je fus extraordinairement surprise de la témérité du Prince; & je ne répondis à Robert que ces mots; Voilà mon Epoux, en montrant M. R. Et en effet il m'étoit si cher, que je l'aurois préféré sans balancer à tout autre, si j'avois encore eu dessein de rentrer dans l'état du mariage. Je n'oserois même assureur que s'il eût vécu plus long-tems, je n'eusse pas été assez tendre, ou si l'on veut assez foible, pour me remettre entre ses bras. Mais il continua à languir, & mourut bientôt après, me laissant des regrets de sa perte assez vifs, pour me convaincre à quel point mon cœur lui étoit encore devoüé.

F I N.

